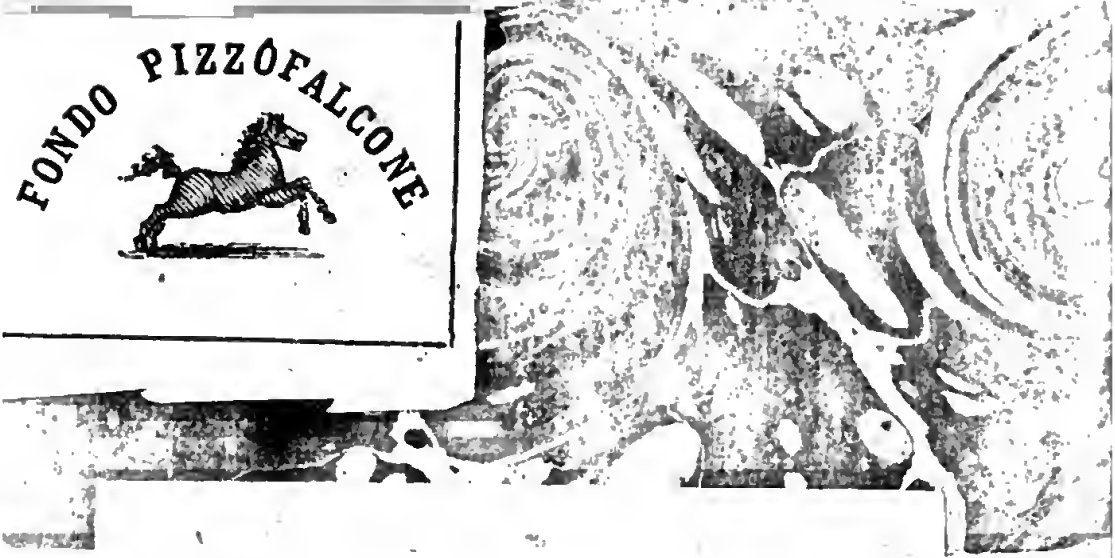
FONDO PIZZOFALCONE



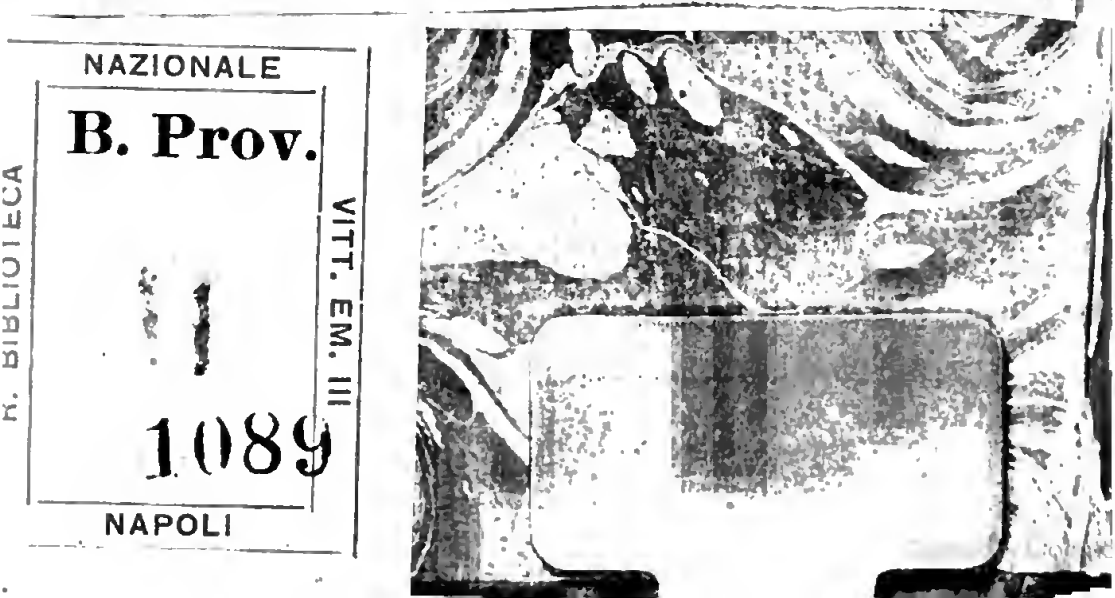
10273

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XX

Palchetto

Num.° d' ordine



R. BIBLIOTECA

NAZIONALE

B. Prov.

1

1089

NAPOLI

VITT. EM. III

B. Gud.
II
1089-1091

ECOLE MILITAIRE.

TOME PREMIER.

G10285 SBN

ECOLE MILITAIRE

OUVRAGE

Composé par ordre du Gouvernement.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS,

Chez DURAND, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXII.

Avec approbation & privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

Les auteurs Grecs & Latins ont recueilli avec ſoin & avec goût les particularités de la vie des grands capitaines de leur nation qui pouvoient élever les eſprits & les animer à la défenſe de la patrie.

Le miniſtère a cru que l'hiſtoire moderne, comme l'ancienne, devoit préſenter des traits d'activité, d'intelligence, d'humanité, de préſence d'eſprit, de fermeté, d'héroïſme; & il m'a fait l'honneur de me charger de les raſſembler.

Il m'eſt venu d'abord dans l'eſprit de commencer mon travail où les écrivains originaux de l'antiquité avoient ſini le leur; mais, lorſque j'ai fait réflexion que la décadence de l'empire Romain avoit entraîné la ruine de l'art de la guerre, comme la ruine des autres arts, j'ai penſé qu'on ne pourroit tirer, ni beaucoup d'inſtruction, ni un grand encouragement de la routine d'une longue ſuite de ſiècles barbares.

L'expédition de Charles VIII en Italie, en 1494, m'a paru l'époque à laquelle je devois me fixer. Alors ſeulement on a commencé à ſoupçonner des

principes qui ont été développés ſucceſſivement, & que le prince Maurice D'Orange & le grand Guſtave ont enfin mis dans tout leur jour.

Quoique j'écrive pour les François, j'ai puiſé dans les faſtes de toutes les nations de l'Europe. En mettant ſous les yeux de nos jeunes guerriers les vertus & les talens de leurs ancêtres, il m'a paru important de les convaincre que les ennemis qu'ils avoient à combattre avoient auſſi des talens & des vertus. Cette conviction, qui feroit une impreſſion dangereuſe ſur des ames foibles, doit naturellement redoubler les ef-

forts d'un peuple que l'honneur a toujours guidé.

J'ai longtemps balancé ſi je mêlerois quelques ſentimens bas, quelques actions déshonorantes, parmi les ſentimens généreux, les actions éclatantes qui font le fonds de ce recueil. Des officiers diſtingués m'ont perſuadé qu'il étoit eſſentiel de graver profondément dans tous les cœurs, que la honte de la lâcheté, de l'avidité, de l'incapacité, ſe perpétuoit comme la gloire de l'intrépidité, du déſintéreſſement, de l'application.

Le grade militaire n'a point influé ſur le choix des diſcours

& des faits propres au but qu'on ſe propoſoit. Le ſoldat, qui, comme ſes chefs, a beſoin d'encouragement, eſt ſuſceptible d'émulation, verra que, s'il remplit ſes devoirs avec diſtinction, s'il a des occaſions heureuſes, il peut eſpérer d occuper & ſes contemporains & la poſtérité.

Quelques perſonnes auroient deſiré qu'on rangeât les matières ſous certains titres. Des généraux conſultés ont craint la monotonie de cette méthode. Ils ont préféré l'ordre chronologique, qui, outre l'agrément de la variété, préſenteroit la marche & les progrès

de la ſcience la plus funeſte ; & malheureuſement la plus néceſſaire.

L'uſage de ce livre ne doit pas être borné à meſſieurs les élèves de l'Ecole-militaire. Tous les jeunes gens qu'on deſtine au ſervice, tous ceux qui y ſont entrés, en tireront le plus grand fruit. J'oſe encore former un ſouhait ; c'eſt qu'on en établiſſe la lecture journalière dans les chambrées de ſoldats.

Les officiers de toutes les nations ſont invités à recueillir ce qui entre dans le plan qui a été tracé. Le libraire recevra leurs paquets francs de

port, & les remettra à l'auteur. Avec ce ſecours, on parviendra à élever, à la gloire de l'Europe moderne, un monument peut-être auſſi reſpectable que tous ceux qui nous reſtent des temps les plus héroïques.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de monſeigneur le Chancelier, un manuſcrit ayant pour titre, *ÉCOLE MILITAIRE; ouvrage compoſé par monſieur l'abbé* RAYNAL, *de la ſociété royale de Londres, & de l'académie des ſciences & belles-lettres de Pruſſe.* Cet ouvrage, le fruit d'une lecture réfléchie des meilleurs hiſtoriens des deux derniers ſiècles, peut & doit ſervir d'inſtruction & d'encouragement aux officiers, ainſi qu'aux jeunes élèves de l'école-royale-militaire, qui y trouveront, dans toutes les parties de leur art, les exemples les plus frappans & les plus recommandables. Fait à Paris, ce 23 mars 1762,

Signé, CAPPERONNIER.

Le Privilège ſe trouvera au livre intitulé, *De la Santé.*

TABLE
DES MATIERES.

A désigne le premier volume ; B le second ; C le troisième. On trouve le nom de chaque bataille au mot Bataille.

A

ACTIONS *héroïques (les)* donnent une seconde naissance, A pag. 346
Adorne (le marquis Auguſtin C, 397
Adrets (François Beaumont des) A, 23, 242
Albe (le duc d') A, 267, 297, 340, 343, 344, 346
Albuquerque, A, 29
Alcantara pris, C, 250
Alexandre VI, A, 2
Alger, aſſiégée, A, 140, bombardée, C, 93, 102
Algérien (action héroïque d'un) C, 93
Alſace (régiment d') Sa valeur louée par Louis XIV. C 335
Alviane, A, 34
Ambaſſadeur (un) dans une tranchée, B, 223
Amboiſe (conjuration d') A, 237
Anabaptiſtes ; leur origine, A, 109
Angleterre (guerres civiles en) B, 259 &

suiv. Premier exemple d'une armée habituelle, 351
Anglois (*vanité des*) C, 102; trahis, 223; leur haine pour la France, leur estime pour Eugène, 266, 267; leur imprudence, 278; déclarent la guerre aux Espagnols, 375; propos d'un, 401; sont battus en Bretagne, 404
Anguien (*le duc d'*) Son ardeur à combattre, A, 148
Anjou (*le duc d'*) A, 352
Antoine de Padoue (*le buste de S.*) C, 221
Arétin (*l'*) A, 141
Archidiacre (*un*) a horreur de la trahison de son frère, C, 249
Armée forcée de se rendre, C, 229. Manière d'attaquer une armée qui assiège une ville, C 265
Aubigné (*Théodore-Agrippa d'*) entre à la guerre tout nud, A, 275 & *suiv.* La noblesse de ses sentimens récompensée, 287 & *suiv.*
Aumale (*journée d'*). Henri IV y est blessé par un soldat. B 49, 99
Ausun (*Pierre d'*). A 147
Autriche (*Marie-Thérèse d'*). C, 376
Avia (*le chevalier d'*) Sa témérité. C, 192 193.
Bade (*Louis, prince de*). Grand général. C 280
Baïonnette (*premier usage de la*). C 212
Banier, élève de Gustave Adolphe. B, 251 & *suiv.*

Barcelone (*siège & prise de*). C, 240, 339, 254
Barthélemi (*la S.*). A, 283
Barricades (*la journée des*). B, 19
Bassée (*siège & prise de la*). B, 292
Bassompierre. Sa générosité. B, 109
Bataille de Fornoue. A, 3 ; de Cerignole, 22 ; d'Aignadel, 31 ; de Ravennes, 51 ; de Guinegate, appellée la journée des éperons, 54 ; de la Bicoque, 85, 86 ; de Marignan, 61 & suiv. ; de Pavie, 96 & suiv. ; de Cerizolles, 147 ; de Mulberg, 165 ; de Renti, 198 ; occasions où on doit la donner, 121 ; de S. Quentin, 226, de S. Denis, 265 ; de Gemmingen, 268 ; de Jarnac, 275 ; de Roche-Abeille, 277 ; de Moncontour, 278 ; d'Alcacerquivir, 318 ; d'Alcantara, 340 ; de Coutras. B, 11 & suiv. ; d'Yvri, 32 ; d'Avalon, 46 ; de Nieuport, 88 ; de Prague, 114 ; de Veillane, 156 ; de Stum, 170 ; de Leipsick, 173 ; sur les bords du Lech, 174 ; de Lutzen, 178 ; de Nordlingne, 194 ; d'Avein, 195 ; de Rheinsfeld, 227 ; de Thionville, 234 ; de la Route, 236 ; de la Marphée, 247 ; d'Edgehill, 260 ; de Rocroi, 261 & *suiv.* ; de Neubury, 267 ; d'Yorck, 280 ; de Nordtingue, 293 ; de Lens, 303 ; de Rhetel, 308 ; de Mariendal, 309 ; de Dumbar, 317 ; du Fauxbourg S. Antoine, 319 ; des Dunes, 340 ; d'Elvas, 348 ; d'Estremos, 355 ; de S. Godard,

357, de Séneff, C, 24 ; de Sintzim, 29 ; de Mulhauſen, 31 ; de Turkeim, 32 ; de Fherbellin, 50 ; de Conſarbrick 56, 59 ; de Caſſel, 81 ; de Gran, 104 ; de Harſan, 108 ; ſur les rives de la Boyne, 126 ; de Fleurus, 132 ; de Staffarde, 136 ; de Péterwaradin, 138 ; de Steenkerque, 149 ; de Nerwinde, 156, de Fredlinghen, 199 ; de Poultousk, 204 ; de Spire 214, 233 ; d'Hochitet 217, 227 ; de Caſſano, 243 ; de Turin, 266 ; de Ramillies, 268 ; d'Almanza, 27 & ſuiv. ; d'Oudenarde, 286 de Pultowa, 300 ; de Malplaquet, 305 ; de Villaviciosa 311 & ſuiv. ; de Denain, 326 de Belgrade, 359 ; de Molwits, 378 ; d'Ettinghen, 386 ; de Fontenoy, 391 ; de Culloden, 394 ; de Rosback, 402.

Bavarois (*la valeur des*) louée par Eugéne, C, 359

Bavière (*le duc de*) Son attachement à la France, C, 232

Bayard (*le chevalier*) A, 9, 10, 12, 16, 18, 19, 50, 55, 79 *& ſuiv.* Sa mort, 87 *& ſuiv.*

Belgrade (*ſiége de*) C, 358

Berg-op-Zoom aſſiégé ſans être pris, B, 21 ; pris, C, 401

Bergues (*ſiége de*) B, 342

Berwick (*le maréchal de*) C, 273, 368, eſt tué devant Philiſbourg, *ibid.*

Béthune (*ſiége & priſe de*) C, 317

Biragues. Son courage ranime les ſoldats, A, 174

Biron (*le maréchal de*) B, 51, 53, 82, 90
Bohème (*les François entrent en*) C, 380
Bois (*du*) Son intrépidité, C, 289
Bombes (*premier uſage des*) B, 21
Bonn (*ſiège de*) Le baron d'Asfeld y eſt tué, C, 121
Borxa (*les habitans de*) attachés à Philippe, C, 253
Bouflers (*le maréchal de*) C, 168, 287, 292, 293, 302
Bourbon (*Louis de*) meurt en voyant le cadavre du comte de Montpenſier, ſon pere, dont il a fait ouvrir le tombeau, A, 6
— *Le connétable*, A, 87, 88, 89, 109, eſt tué, 110
Bourg en Breſſe, pris par les François, B, 90
Bourgogne (*M. le duc de*) C, 197. Madame la ducheſſe, 196, 294
Brandebcurg (*magnanimité de l'électeur de*) C, 18
Brihuéga (*priſe de*). C, 310
Biron (*Armand Gontaud de*). Ses titres de nobleſſe. A, 337
Briſſac. A, 145, 175, 203, 204, 206, 207, 232, 233.
Briſſac (*le ſiège de*). B, 231
Bruſquet, bouffon de François I, A, 157
Bude. Les Allemands manquent de le prendre par la timidité de leur guide, A, 142; pris, C, 106

C.

CADIX (*Siège de*) C. 207
Calviniſtes. (*les*) Cruautés exercées contre eux, A 242 & *ſuiv.*
Cambrai (*priſe de*) C 81
Campêche pris & pillé par les Flibuſtiers, B 383
Candie (*ſiège de*) B 363 & *ſuiv.*
Capitaine Gaſcon (*un*) ſa valeur eſt mal récompenſée, C 28
Capitulation faite d'une manière ſingulière, A 359
Caponi (*Pierre*) Action hardie qu'il commet en préſence de Charles VIII, A 2
Capucin (*un*). Sa valeur, B 194
Carlos (*don*) ſe fait admirer de Charles quint, A 177
Carme (*un*) faux prophète, B 114
Cartels (*les*). C 169
Carthagene (*priſe de*) C 175
Caſal (*fameux ſiége de*) B 159 & *ſuiv.*
Caſtillan (ſingulier ſang froid d'un) B 359
Caſtillanes (*les vieilles bandes*). Leur deſtruction, B 263
Catinat. C 92, 154, 155, 180
Champagne (*régiment de*) Sa réputation, B 103
Charles VII. A 1, 3, 4, 5
Charles quint, A 113, 118, 119, 121, 124, 140, 145, 164, 169, 182. Il abdique toutes ſes couronnes, 212. Ses ſentimens nobles, 214. Ses maximes, *ibid.*

Charles II, roi d'Angleterre, B 328. Rétabli, 351.
Charles XII, roi de Suède, C 176, 178, 202, 204, 247, 273, 297, 354. Sa mort, son caractère, 360 & *suiv.*
Charles (l'archiduc), C 218, 306 & *suiv.*
Charoſt (le duc de). Sa fermeté, B. 32.
Charpentier (courage d'un) B 199.
Chatillon (le maréchal de), A 63, B 240, 247.
Chevert (M. de), C 381, 386.
Chriſtian, duc de Brunſwick, B 137, 138.
Chiens ſervent de ſentinelles, C 196.
Choſe extraordinaire, B 175.
Chriſtophe Colomb, A 27.
Cinq-Mars déplaît à Louis XIII. B 258.
Civile (François). Aventures ſurprenantes qui lui arrivent, A 239, 240, 241.
Coevorden repris par les Hollandois, C 110, 116.
Coligni, A 151. Rend les officiers plus diligens, 158.
Combat ſingulier, A 163.
Commerci (action héroïque du prince de) C 108.
Condé (Louis de). Son courage, A 276; eſt aſſaſſiné, *ibid.* Henri B 107, 109 126. 207. Le Grand, 261, 275, 283, 303, 308, 318, 320, 326, 332, 336, 339. C 24, 36, 61; faits particuliers qui le concernent, 62 & *ſuiv.*
Cordon bleu (le) cauſe la mort à celui

le porte, C 134
Corfou (siège de), C 355
Corck (siége de), C. 132
Cornuel (plaisanterie de madame). C 36
Corse (barbarie d'un) B 158
Cortez (Hernan-) A 65 & *suiv.*
Cossé (Charles de) Sa valeur, A, 142, Voyez *Brissac.*
Courage (le) & *le désespoir* peuvent tout, A, 197
Courcelles, (singulière proposition faite à) B, 264 & *suiv.*
Courtrai, (*siège de*) B, 285
Crénan, (*le marquis de*) blessé à mort, C, 84
Crémone, (*surprise de*) C, 183; est sauvée, 188 & *suiv.* Plaisanterie à ce sujet, 191
Créqui (*le maréchal de*) C, 57, 59, 85, 86
Crillon, A, 279, B, 71
Cromwel, B, 280, 283, 317, 318, 338, 342
Cronpiut, gouverneur de Steenwick. Sa fermeté & sa prudence, A, 33, 332
Cruauté inouie, A, 237
Cumberland (*M. le duc de*) sa générosité, C, 386

D.

DAMES portugaises (*générosité des*) A, 133
Danube (jonction des Anglois, Hollandois, & Impériaux sur le), C, 225

Dauphin (Courage de M. le) C 392
Dent d'un ſinge révérée en Aſie, A, 234
Déroute, C, 57
Derpt (*ſiège & priſe de*) C, 235
Déſerteurs (*aventure de*) particulière, C, 142
Déſeſpoir des habitans de S. Domingue, B, 7
Deſpreaux fait une plaiſanterie ſur une armée, C, 18
Deſſe. Sa valeur. A 192
Diamant (*un*) ſauve la vie à celui qui le porte. A 240
Dieppe, ruiné. C 160
Diète (*la*) rend l'homme poltron. B 132
Diu (*ſiège de*). A 131 & ſuiv.
Diverſion (*fameuſe*). B 347
Dorſling, de tailleur devient Weſt-Maréchal. C 53 & ſuiv.
Dragon d'Eſpagne (*valeur & généroſité d'un*). C 387
Dunemonde (*attaque & priſe du fort de*). C 177 & ſuiv.
Dunkerque (*Siége & priſe de*). B 286, 341 & ſuiv.
Dupui-Montbrun (*Charles*) reçoit un grand éloge d'un officier Suiſſe. A 307. Il eſt fait priſonnier & mis à mort. 308

E

EDOUARD (*le prince Charles*). C 393, 394 & ſuiv.
Ekeren (*combat d'*). C 213

Elsfbourg, capitaine Suédois. Son intrépidité. C 248
Enſeigne (*bravoure d'un*). A 278
Enfant (*un*) occaſionne de la méſintelligence dans l'armée des Réformés. B 3 & ſuiv.
Epernon (*le duc d'*). B 214
Epinal (*ſiége d'*). B 304
Equipages (*la garde des*) affoiblit une armée. B 312
Equivoque qui cauſe le gain d'une bataille. A 199
Erneſt de Mansfeld (*Pierre*). Son avarice & ſa cruauté. A 228
Erneſt, comte de Mansfeld, fils naturel du précédent. Sa modération ſingulière. B 136
Erfurt, (*ſiége d'*). B 358
Eſpagne (*révoltes & cruautés en*) B 242 & *ſuiv.* Inattention du roi, C 248; force de la cavalerie d' 277
Eſpagnols. Horreurs qu'un Cacique a pour eux. A 42 & *ſuiv.* Cruautés qu'ils exercent contre les Indiens, 45. Conquête du Pérou, 90 & *ſuiv.*; dames priſonnières, 142; le courage des Eſpagnols, 310; leur orgueil, B 65; leur audace, 302; leur phlègme, 325; mauvaiſe police dans leur camp, 338; ils abandonnent la Jamaïque aux Anglois, 344; nobleſſe de ſentimens d'un. 222
Eſpions (*des*) font une mépriſe ridicule. A 271

Eſtrées (*d'*). Sa généroſité à l'égard d'un rival. A 95
Eſturmel (*d'*). Son zèle pour la patrie. A 127
Etats (*des troupes*). Ceux pour la paye ſont différens des autres. C 338
Evénement (*grand*) par une petite cauſe, A, 353; ſingulièr, B, 65, 87; C, 153, 328 *& ſuiv.*
Eugène (*le prince*) C, 173, 174, 182, 194, 225, Meurt, 374
Expédient ingénieux, A, 162

F.

FABERT. Sa généroſité, B, 201 & 202. Son zèle pour le ſervice du roi, 248 *& ſuiv.* Veut ſe venger d'une inſulte qu'il croit avoir reçue, 256. Son déſintéreſſement, 315
Fairfax. Sa cruauté, B, 282
Faiſans (*l'iſle des*) B, 249
Fal (*Saint-*) reçoit une réparation publique du duc de Guiſe, A, 202
Falkland (*Le vicomte de*). Sa mort, ſon éloge, B, 267
Fanfaronade du duc d'Albe, A, 53
Fantaſſin (*intelligence d'un vieux*) C, 31
Farnèſe (*Alexandre*). Sa fierté, A, 329. Sa vigilance, B 56
Faulx emmanchées à revers, C, 72
Fay (*du*). Son imprudence, C, 75
Femme (*courage ſurprenant d'une*), A, 77. De pluſieurs, 190. Elles défendent une

ville contre les Turcs, 281. Elles filent leurs quenouilles ſur une bréche, 305. Courage d'une, B, 67 & 68. Une ſacrifie ſon mari au bien de l'état, 218. Pluſieurs montent à l'eſcalade, 367. Fermeté d'une, 61. Pluſieurs gardent un poſte, C, 404
Ferdinand, roi d'Arragon. Son ingratitude, A, 36, 46
Ferdinand Valdez s'expoſe au péril & périt, pour un mot que lui dit Ferdinand, roi d'Arragon, A, 52
Ferté (*le maréchal de la*). Son indignation contre ſon fils, B, 327. Eſt fait priſonnier par le grand Condé, 332
Feuillade (*la*) plaiſante dans le plus grand danger de mort, B, 330. Audacieux; C, 261
Feuquières (*le marquis de*), C, 112 & *ſuiv.* Il ſurprend Lentz, 117
Fille (*fierté d'une jeune*) A, 122. Une autre défend ſon honneur avec courage, 319. Une autre le venge, 324, 336
Fleury (*le cardinal de*). Cauſe de ſon élévation, C, 279 & *ſuiv.*
Flibuſtiers. Ce que c'eſt, B, 366. Leur accord ſingulier, 368. Leurs cruautés, 372
Florde (*le marquis de la*). Son intrépidité, C, 267
Foix (*Gaſton de*), périt par ſon imprudence, A, 51
Force (*le maréchal de la*) veut qu'on batte aux champs pour lui, B, 192
Forgeron qui défend vaillamment une ville,

le, A, 176
Fortifications des Villes. Leur origine, B, 85 & *suiv.*
Fourille (*le chevalier de*) reçoit des reproches du grand Condé, C, 23
France (*tout homme est libre en*), A, 180. Prête des secours aux protestans d'Allemagne, B, 195. Tort que lui fait la révocation de l'édit de Nantes, 352
Franche-Comté (*conquête de la*), B, 362
Franciscain (*un*) retourne dans les fers chez les Indiens, A, 46. Ceux de Mantoue forment une conspiration, C, 179
François I. Son imprudence, A, 89. Sa captivité, 99 & *suiv.* Reçoit des reproches, 102. Fait une plaisanterie au sujet du nouveau monde, 117. Son amour pour son peuple, 154. Sa fermeté, 155. Sa magnanimité; il refuse de l'argent & des troupes à Charles quint; ce qu'il disoit des grands capitaines, 159. Il meurt, 156
François (*fausse bravoure des*), B, 160. Eloge de leur valeur, *ib.* 168. Leur cruauté, C, 14. Leur modération, 179. Leur courage, 168
Frédéric, électeur de Saxe, prisonnier. Son courage & sa fierté, A, 168. *Frédéric Guillaume.* Son activité, C, 46 & *suiv.* Entre en colère contre l'Empereur, 90
Fribourg (*siège de*), C, 335, 389
Fronde (*guerre de la*) B, 307
Fuentes (*le comte de*). Sa passion pour la guerre, B, 73

G.

Garnison Françoiſe (courage intrépide d'une), A, 84
Gaſcons, leur éloge, A, 147
Gaſſion (le Maréchal de) eſt tué; ſon éloge, 193 *& ſuiv.*
Général (un) doit écouter tout le monde, A, 84, être attentif aux nouvelles, 259, montrer l'exemple, B, 71, ſe règler ſur ſes forces, 212. *Généraux Eſpagnols & Portugais*, leur ſageſſe, C, 281
Généroſité (exemple remarquable de), A, 266; mal récompenſée, B, 25
Gênes (priſe & calamités de), C, 398; délivrée, 400
Genevois (action héroïque d'un). B, 42
Gens de guerre. Le bonheur conſiſte à n'en point loger. A, 213
Gentilhomme (action mémorable d'un). A, 114 Action incroyable de deux jeunes Portugais, 134. Généroſité de deux, B, 69
Gibraltar (priſe de). C, 224
Girone (priſe de). C, 318
Givry (Anne Anglure, baron de). Son déſeſpoir, B, 63
Glocheſter (ſiége de). B, 281
Gonſalve de Cordoue, A, 20, 22, 24, 25, 26, 47, 48. Sa mort, 46
Goulette (priſe de la). Motifs oppoſés qui font monter les ſoldats à l'aſſaut, A, 120
Gourgue (Dominique) venge une inſulte faite à la France, & en eſt blâmé à la

cour, A, 272
Gouverneur (*imprudence d'un*). B, 203. Fidélité d'un à ſa parole, 217. Grandeur d'ame d'un, 220. Précaution d'un, 289. Simplicité d'un, 328. Fidélité d'un, 345. Franchiſe d'un, C, 70. Fermeté d'un, 90. Lâcheté d'un, 111. Trahiſon d'un, 250, Zèle d'un, 321
Granville (M. *de*) fait la plus honorable capitulation qu'on ait encore vue, C, 385
Grave (*ſiége de*). C, 25, 26
Graveline (*ſiége de*) mémorable par la diſpute des maréchaux de France, Gaſſion & la Meilleraye, B, 276
Grenadier (un) fait l'éloge de Turenne, C, 2. Magnanimité d'un, 147. Humanité & nobleſſe d'un, 406
Groningue (*ſiége de*). C, 9
Guebriant, B. 250. Eſt tué, 265
Guiménée. Plaiſanterie du prince de, B, 208
Guerre. Ce qui eſt néceſſaire pour la faire, A, 8. Exemple ſingulier, 313 & *ſuiv*. Il faut du génie pour la faire, B, 334
Guiſe (*le duc de*). A, 229, 238. B, 18. 26, 300
Guiton (*Jean*). Son courage héroïque pendant le ſiége de la Rochelle, B, 143 & *ſ*.
Guſtave Adolphe). B, 170, 171, 173, 176. Eſt tué, 179, 182, 184, 185

H.

HAGUENAU (*ſiége de*) C, 244
Harangue ſingulière, C, 202, *militaire*, 256
Harlem (*ſiége de*). Il s'y commet de grandes

cruautés, A, 292 & *suiv.*
Harcourt (*le comte de*) B, 215. Son éloge, 238
Havre (*le*) *assiégé*, C, 160
Heidelberg (*Prise d'*) C, 110
Heilbron (*prise de*) C, 112
Henri II, A, 171. *III*, 306, 334, 357, B, 25. Il est assassiné, 28. *IV*, 333, B, 13, 15, 25, 33, 35, 47, 49, 60, 62, 93, 94, 95. Sa mort, son éloge, 96 & *suiv.* Ses paroles mémorables, *ibid.* & *suiv.*
Hilesca (*Ferdinand*) donne une preuve incroyable de fermeté, A, 24, 25
Hongrois (*les*) B, 357 & *suiv.* C, 392
Hollande (*la*). Mépris qu'un empereur Turc en fait, B, 130. Mauvaise discipline dans ses troupes, C. 2, 3. Louis XIV lui déclare la guerre, 4. Envahie par les François, 7. Sa lenteur, 374
Hollandois (*grandeur d'ame d'un*), B, 354
Huguenots, (*les*) meilleurs économes que les catholiques : ce qui occasionne ce propos, B, 1

J.

JACQUES *II*, abandonné de presque tout le monde, C, 115 & 116
Ignorance (*des tambours l'*) est cause qu'une place prise est subitement évacuée, C, 366
Indien (*action peu vraisemblable d'un*), A, 13. Générosité d'un chef, 38. Prudence d'un, 131
Indiens (*les*) jettent l'or à la mer, A, 44

Juan de Caſtro (*don*). Son héroïſme, A, 133. Il emprunte de l'argent ſur ſa barbe, 135. Son éloge, 136
Juan d'Autriche (*don*). Sa préſomption punie, B, 355
Joyeuſe (*le duc de*) eſt préſomptueux, B, 3, 11. Eſt tué à Coutras, 15
Irlande (*l'*) eſt le théâtre de la guerre, C, 124
Irlandois (*zèle d'un officier*) C. 311. La valeur des, 185 & *ſuiv.* louée par Louis XIV, 190
Iroquois (*heroïſme d'un*) C, 172
Italie (*toute l'*) s'arme contre Charles quint, A, 104

K.

KENTZINGEN (*reddition ſinguliere de*) C, 215
Kioprili-Muſtapha, grand vizir (*prudence de*) C, 122

L.

LANDEAU (*ſiége de*) C, 214, 234, 333
Laubanie. Sa valeur, C, 234
Lauzun, refuſe le bâton de maréchal de France, C, 1
Légèreté Françoiſe (*la*), A, 173
Lens (*ſiége de*), B, 293
Léopold (*l'Empereur*) veut en vain ſecourir les Hollandois, C, 21
Leſdiguières (*le connétable de*) B, 9, 41, 45, 46, 84, 121, 133. Sa mort & ſon éloge, 138 & *ſuiv.*

Leyde (*siége de*). Courage & fermeté des habitans, A, 300.
Ligue de Smalkalden, A, 160; contre Louis XIV, C, 28; contre les Turcs, 106.
Lille (*siége de*) B, 360, C, 287 & *suiv.*
Lippe, prise par la lâcheté de son gouverneur, A, 188.
Liria (*le duc de*) attaché à son devoir, C, 363.
Lis (*beau*) pour un roi, C, 313.
Lopez de Acuna. Sa modération surprenante, 322.
Lorraine (*le duc de*) C, 100, 104. *Le Prince Charles*, C, 388.
Louis XII, A, 15, 31, 32, 57. Sa mort, 56. *XIII*, B, 123, 129, 152, 196, 235, 248. Sa mort, 261. *XIV*, 342, 360, 362, 367. C, 7, 76, 90, 93, 102, 110, 140, 175, 231, 232. Il regrette le prince Eugène qu'on croit tué, 243, 225. Meurt, 339. Son génie militaire, 340 & *suiv.* *XV*, C, 367. Malade à Metz, 388, 389. Son sang froid à Fontenoi, 391.
Louvois ministre (*M. de*). Sa mort, son caractère, C, 143 & *suiv.*
Lowendal (*le comte de*) prend Berg-op-Zoom, C, 401.
Luc (*Saint-*) sauve ses jours par une présence d'esprit, B, 14.
Luthéranisme, A, 160.
Luynes. Son ambition cause des troubles dans l'état, B, 118.
Luxe (*le*) introduit à l'armée, B, 326.

Luxembourg, C, 12, 13, 73, 150
Luzara (*prise de*) C, - 195

M.

Magdelin de la Tour (*valeur de*) C, 312
Magni (*Jacquot du*) son intrépidité, B, 210
Magots, oiseaux; isle, A, 170. Ingénieuse réponse du gouverneur, 171
Maine (*régiment du*). Sa valeur, C, 212, 276
Malthe (*chevaliers de*). Leur valeur est la principale forteresse de l'isle, A, 315
Malheur (*le*) donne de la prudence, A, 124
Mantoue (*le duc de*) reçoit garnison Françoise, C, 179
Marlborough, C, 225, 227, 229, 243, 268, 288, 295
Maſtricht (*siége de*) C, 15, 70
Maupertuis, fait prisonnier, C, 379
Maurice (*le prince*), B, 89, 129. Son éloge, 130 *& suiv.*
Mayence (*prise de*) C, 220
Mayenne (*belles actions du duc de*) B, 2
Maximes communes (*les*) ne doivent point être mépriſées; C, 368
Mazarin (*trait qui caractérise le cardinal*) B, 315 *& suiv.* Il veut s'attribuer la gloire de la victoire des Dunes, 340
Méchans (*les*) sont quelquefois plus intrépides que les vertueux, A, 203
Medicis (*Catherine de*). Sa joie à la mort d'Anne de Montmorenci, A, 265
Meilleraye (*la*), B, 234, 241, 289
Menzikoff. C, 206. Sa générosité, 207

Merci. Sa mort, ſon éloge, B, 283
Meſſinois (*les*) ſe donnent à la France, C 27
Metz (*du*) eſt vanté par Louis XIV. Eſt tué, C, 134
Mexique (*la conquête du*) par les Eſpagnols, A, 65 & *ſuiv.*
Milan (*la citadelle de*) eſt brûlée, C. 268
Miniſtres (*les*) en impoſent à leurs maîtres, B, 353. Indolence d'un, *ibid.* Un meurt de ſaiſiſſement, C, 162
Modène rendue. Le gouverneur, malgré ſa lâcheté, obtient ſix mille livres de penſion, C, 260
Monbars. Sa haine implacable pour les Eſpagnols, B. 374 & *ſuiv.*
Mons (*ſiège de*). C, 142
Montauſier (*ſa prudence*) B, 198
Montcal (*valeur & généroſité de*). C, 130
Montecuculi. C, 33. Sa douleur à la mort de Turenne, 34
Montgommery tue Henri II. Méptiſé de ſon gendre, 309 & *ſuiv.*
Montluc, A, 125, 156, 172, 211
Montmélian (*ſiège de*), C, 140
Montmorenci (*le duc de*), B, 134, 156. Eſt exécuté, 191
Montpenſier (*mademoiſelle de*) accordée & refuſée à Lauzun, C, 1
Mot de mépris (*un*) ranime des ſoldats, C, 94. Mot pour un jour de bataille, 305
Mothe Houdancourt (*le Maréchal de la*), B, 279

Muncer, faux prophéte, A, 106 & *suiv.*
Munſter (*l'évêque de*). Sa barbarie, C, 10

N

Namur (*priſe de*), C, 147. Siège, 161, 164. Priſe, 168
Naples (*un capitaine Anglois menace de bombarder*), C, 380,
Napolitains (*les*) las du joug d'Eſpagne, B, 306.
Narva (*priſe de*), C, 230
Navarre (*le régiment de*). Sa valeur, B, 8,
Négrepeliſſe (*valeur des habitans de*), B, 124. Cruautés exercées contre eux, 12,
Neige (*ſoldats réduits à boire de la*), C, 38.
Nemours (*le duc de*). Son imprudence lui coûte la vie, A, 21. Bon mot de madame de, 151
Nice (*fermeté du gouverneur de*), A, 145
Nimègue (*raillerie des habitans de*). B, 44. Congrès, C, 91
Noailles (*le maréchal de*), C, 169
Notebourg (*priſe de*), C, 205
Noue (*la*), A, 290, 291, 326, B, 28

O

Omars (*Catte*) eſt le premier ligueur qui reconnoît Henri IV, B, 29
Officiers (*trois*) ſe diſputent la rançon d'un priſonnier, A, 126. Pluſieurs ré-

duits à ſervir en qualité de ſoldats, 269.
Tendreſſe fraternelle d'un, 295. de fortune plus ſévères que les autres, 347.
Oran (*le port d'*) eſt pris par les infidèles, C, 249
Orange (*le prince d'*), C, 9, 23, 83. Eſt reconnu roi ſous le nom de Guillaume III, manque à ſes conventions, 168
Orient (*le port de l'*) ſe rend aux Anglois, C, 396
Orléans (*Gaſton d'*), B, 188. Le duc, C, 251, 282, 283

P

PAIX de Cateau-Cambreſis, honteuſe à la France, A, 232
Palamos (*ſiége de*), C, 169
Paris aſſiégé par Henri IV. Les maux des habitans, B, 37 & *ſuiv.*
Pariſiens (*timidité des*), B, 106
Parole inconſidérée (*une*) coûte cher, A, 198
Pas (*du*). Sa punition trop ſévère, C, 17
Paſquier. Ses réflexions ſur la S. Barthelemi, A, 285
Pavie (*bataille de*), A, 96 & *ſuiv.* Raiſons pour leſquelles Charles-quint n'en tire pas grand avantage, 103 & 104
Pays-Bas (*les*). Théâtre de cruautés, A, 352
Pedro (*don*). Supériorité d'ame de, C, 313
Pedro Margarit fait une action héroïque, A, 7

dre : *J'ai dans ma tête, & je porte à mon côté*, répondit ce général, *de quoi ſurmonter cette prétendue impoſſibilité.* Perrault, hommes illuſtres.

Un profeſſeur du collège de Lizieux à Paris, nommé Marcel, compoſa l'éloge funèbre du maréchal De Gaſſion, & l'annonça par une affiche publique. L'univerſité, qui ne jugea pas convenable qu'un homme de ſon corps fît le panégyrique d'un Calviniſte, lui fit défenſe de le prononcer. L'orateur en appella au chancelier Séguier, qui ordonna qu'on s'en tiendroit à la délibération de l'univerſité. Un ſiècle après, l'académie Françoiſe a propoſé pour ſujet de ſon prix d'éloquence, l'éloge du maréchal De Saxe. *Mémoires pour l'hiſtoire univerſelle de l'Europe.*

1647.

Les Napolitains, las du joug Eſ-

pagnol qu'ils trouvent trop pesant, se révoltent, & se mettent sous la protection de la France. Le duc De Guise qui se trouve à Rome va se mettre à leur tête avec le titre de généralissime. Ceux qui veulent former une république libre & indépendante, cherchent à décrier ce prince, en répétant sans cesse qu'il est François, & que son dessein est de les livrer à la France. Six mille furieux, assemblés dans une place publique, font retentir ces cris; un mot les appaise. *Non*, dit le duc à l'un d'entre eux; *la France n'est pas ma patrie : je suis né dans la chaloupe qui m'a amené ici.* La multitude, charmée de cette réponse, jure de n'obéir qu'à lui. *Relation de l'abbé Baqui.*

Le duc De Guise charge Gérisantes d'aller attaquer Castellamare, avec un petit corps qui se mutine & demande de l'argent.

» J'envoyai, dit le duc, leur en » promettre pour appaiser ce désor-

» dre ; mais les ſoldats lui perdirent
» le reſpect, le menaçant de le tuer,
» s'il les preſſoit davantage. Il vint
» m'en avertir, afin d'y porter re-
» mède ; j'y courus auſſi-tôt, & vis
» qu'à mon abord tous ces révoltés
» ſouffloient leurs mèches, & les
» compaſſoient, ſe préparant à tirer
» ſur moi, en me préſentant leurs
» mouſquets. Je leur demandai fiè-
» rement qui étoient ceux qui ne ſe
» fioient pas à ma parole, & ne vou-
» loient pas m'obéir. Un inſolent
» me répondit, C'eſt moi, & généra-
» lement tous les autres. Je pouſſai
» mon cheval droit à lui, & mettant
» l'épée à la main, la lui paſſant au
» travers du corps, je le tuai tout
» roide. Y en a t-il d'autres, m'é-
» criai-je qui veuillent mourir de ma
» main ? Un de ſes camarades me dit
» que c'étoit lui. Vous ne le méritez
» pas, lui répondis-je ; mais vous
» mourrez de celle d'un bourreau.
» Et, le prenant par le collet, je le
» fis déſarmer ; &, le faiſant confeſſer

Père (*un*) par son courage sauve la vie à ses deux fils, A, 53, 54
Pescaire (*le marquis de*), A, 83, 88. Son stratagême avant la bataille de Pavie, 98
Petard (*premier usage du*), A, 333
Péterborough (*milord*). Sa magnanimité, C, 241 & *suiv.*
Pétersbourg (*fondation de S.*). Ce que dit Charles XII à ce sujet, C, 208
Pétiliane, général Vénitien, comparé à Fabius, A, 33
Philippe II prie Dieu dans sa tente pendant la bataille de Saint-Quentin, A, 227. Il ne profite pas de la victoire, *ibid.* La joie que lui cause la prise d'Anvers, 355. Rétablit la confiance dans son parti, C, 257. Sa valeur, 313
Philisbourg (*siége de*), C, 72. Prise, 111
Picard, cordonnier. Sa hardiesse, B, 107
Pierre I. Sa sévérité, C, 206. Tue plusieurs de ses soldats pour arrêter le sac d'une ville, 236. Ruine l'armée Suédoise, 297
Pigeons messagers, A, 293
Piques abolies, C, 209 & *suiv.*
Pirénées (*traité des*), B, 349
Pizare fait la conquête du Pérou, A, 92. Il est mépriſé par l'Inca Atahuallpa. Sa fin tragique, 93
Plessis-Pralin (*le Maréchal du*) bat Turenne, B, 309 & *suiv.*
Polonois forcés à exclure leur roi, C, 272
Porto-Bello saccagé par les Flibustiers, B, 367

Portugais (*les*) comparés aux bêtes féroces & vénimeuſes, A, 132. Valeur de deux 280
Portugal (*révolution en*), B, 244 & *ſuiv.*
Prague (*ſiége de*), C, 381, 382.
Procès remarquable, A, 265
Proteſtans (*les*) ſe ſoumettent à Charles-quint, A, 169. Le font fuir, 177. Le forcent de faire la paix avec eux, 179. D'Allemagne font une guerre vive aux catholiques, b, 114
Proverbe (*fauſſeté d'un*), C, 268
Pruſſe (*le roi de*) entre en Siléſie, C, 376
Pruſſiennes, mâle diſcipline des armées, C, 403

Q

QUIBERON priſe & pillée par les Flibuſtiers, B, 380

R

RACINE fait une ingénieuſe réponſe au roi, C. 83
Rathenau (*ſurpriſe de*), C, 47
Reconnoiſſance (*exemple de*), B, 305 & *ſ.*
Reitres, troupe redoutable, A, 198
Religieuſes déterminées, C, 339
Religion (*origine des guerres de*) en France, 239
Retz (*le cardinal de*) fait des remontrances ſages à Louis XIII, 125
Richelieu (*le cardinal de*) prend la Rochelle en dépit de trois rois, B, 148. Se

met à la tête d'une armée, 154. Se plaint des ſottiſes que les ſoldats diſent de lui. Prend Pignerol, 155. Sa ſuperſtition, 229
Riviere (*le chevalier de la*). Sa fermeté, A, 252
Rhin (*fameux paſſage du*), C, 6, 7
Rheinsfeld (*fameuſe aventure de*), B, 227.
Rhodes (*l'iſle de*) aſſiégée & priſe par les Turcs, A, 74 & *ſuiv.*
Roche-du-Maine (*la*) fait des réponſes hardies à Charles-quint, A, 123
Roche-ſur-Yon (*le prince de la*) eſt touché de compaſſion pour les ennemis, A, 183.
Rochelle (*ſiége de la*), A, 288. Sous Louis XIII, B, 143. Sa priſe, 146.
Rodomontade qui empêche le ſiège d'une ville, B, 209
Rohan (*le duc de*), chef des calviniſtes, B, 148
Rome eſt ſaccagée, A, 111
Roquelaure (*Antoine de*) fait une réponſe ingénieuſe à Henri IV, B, 69
Roſe (*le ſiége de*). Evénement ſingulier qui y arrive, B, 284.
Roſne (*de*). Sa préſence d'eſprit, B, 72
Rotwil (*ſiége de*), B, 265
Royaliſtes. Leur extravagance, A, 291
Ruſe, arrêtée par une contre-ruſe, A, 86, 87. Autres, 146, 180, 186 & *ſuiv.* 192, 193, 208, 327, B, 77 & *ſuiv.* 104, 259, 336, C, 149, uſée 170, 244 & *ſuiv.* 270, 286,

290, 316, 389. *Voyez Stratagême.*

S

SAINTE Catherine (lâcheté du gouverneur de l'iſle.) B, 371
Sanpiéro, Corſe. Sa cruauté & ſa fermeté. A, 261 *& ſuiv.*
Savoye (le duc de) La France le dépouille de preſque toutes ſes poſſeſſions. C, 260
Saxe (le comte de) vaut trois mille hommes dans une armée. C, 367. Prend le commandement de l'armée. 390
Schomberg (le maréchal de) donne un avis plus ingénieux qu'utile. C, 68
Schombergue (ſaints à la) B. 356
Schenk. (ſurpriſe du fort de) C, 197
Sculemberg, (le comte de) ſon courage & ſon ſuccès à défendre Corfou. C, 355
Sébaſtien, roi de Portugal, ſa vanité, 317. ſa mort 318
Séditions (les) s'appaiſent par la vigueur & l'intrépidité. A, 348
Ségni, ville d'Italie miſe à ſac. A, 225
Seneville, ſon zèle pour la patrie. C, 25
Senſibilité, & généroſité d'un officier Portugais. B, 23
Sentinelle (une) doit être toujours reſpectée. B, 127
Serin (le comte de) ſacrifie ſon fils à la patrie, A, 258, ſon courage héroïque. 259
Serment. (ſinguliere preſtation de) A, 314.

Sévérité (*la*) eſt néceſſaire dans une armée. A, 205
Signaux ne doivent pas être équivoques. C, 218
Siron. (*négligence de*) B, 322
Sobieski fait lever le ſiège de Vienne. C, 98 & *ſuiv.* Mal récompenſé de l'empereur 101, paſſe au ſervice de Guillaume III. 116, eſt tué, 129, ſa mort, 175, ſon épée demandée. *ibid.*
Sobriété des Portugais aux Indes, A, 236
Soiſſons (*le comte de*), gendre du cardinal de Richelieu, ſe révolte, & périt dans une action, B, 247
Soldat Allemand (*grand courage d'un*), A, 116. Fureur d'un Portugais, 131. Pluſieurs envoyés aux galères, 157. Intrépides, 166, 194. Un ſeul défend un poſte & obtient capitulation, 289. Heureuſe témérité d'un, 302. Fermeté d'un, 321. Généroſité d'un, B, 64. Valeur de ſept, 134. Soldats refuſent de combattre, 247. Un évite la potence en montrant ſes cicatrices, 292. Lâcheté de pluſieurs, 329. Intrépidité de deux, C, 15. Belle action d'un, 64, 84. Soldats après leur mort, 135. Courage d'un ſoldat aux gardes, 158. Attachement d'un pour le roi, 160. Généroſité de deux, 161 & *ſuiv.* Gaſconades d'un, 164. Hardieſſe d'un, 272. Généroſité d'un, 314. Soldats ne doivent pas être avilis, 378

Soliman II ſe trouve forcé de rendre juſtice à une pauvre femme, A, 73. Prend l'iſle de Rhodes, 78; donne une grande preuve de confiance au grand-maître & aux chevaliers, 79. Sa généroſité à l'égard du gouverneur de Bude, 115. Croit peu de choſes impoſſibles à la guerre, 256. Sa mort, 259

Spinola fait l'éloge de la nobleſſe Françoiſe, B, 145. Sa mort, ſon éloge, 163

Spork. Sa fortune, C, 44

Stafford, ambaſſadeur d'Angleterre en France, pendant la ligue, eſt ſoupçonné d'avoir des armes, B, 19

Stanhope. Sa généroſité, C, 307

Stanley (*Edouard*) fait une action très-hardie, B, 8

Stratagême, A, 37, 144, 184, 251, 283, 312, 348, 351, 352. B, 42, 59 & *ſuiv.* 84, 225, 239. *Héroïque*, 276; en uſage chez les Turcs, 306, C, 91, 137, 139, 160, 255. *Voyez* Ruſe.

Strozzi (*Philippe*) trop indulgent, B, 54

Succeſſion d'Eſpagne (*guerre pour la*) C, 178 & *ſuiv.*

Suédois. Leur valeur, leur diſcipline, B, 187. Le terme de leur fortune, C, 297

Suiſſes (*les*) pillent la caiſſe du pape, A, 58

Tallard (*le maréchal de*) C, 214, 226, 227, 229

Tavane. Sa valeur, récompenſée par Henri II d'une manière diſtinguée, A, 201

Tendreſſe fraternelle, A, 355 & *ſuiv.*
Terreur panique, C, 200 & *ſuiv.*
Teſſé (*le maréchal de*) n'a pas le génie de la guerre, C, 255
Thérouane détruite par Charlesquint, A, 192
Tilli perd ſa réputation de grand capitaine, B, 174
Toiras. Sa valeur, B, 141; cauſe de la jalouſie au cardinal De Richelieu, 142, 147; ſon habileté à défendre une ville, 161; vénération des ſoldats pour lui, 164; ſa modeſtie, 165; la vénération qu'on a pour lui, *ibid.* bon mot de lui, 213; eſt tué, 212
Tortoſe (*priſe de*) C, 282
Toulouſe (*ſang-froid du comte de*) C, 142
Tournay (*la ville de*) rendue aux François, A, 63
Trahiſon (*une*) fait mépriſer le père par le fils, B, 150
Tranchée faite la première fois par des ſoldats, B, 82, 83
Trèves pris par la trahiſon d'un capitaine, C, 57
Trompette (*heureuſe témérité d'un*) B, 24
Troupes (*de l'empereur mauvais état des*) C, 280
Turcs battus faute d'armes à feu, A, 215
Turenne (*le vicomte de*) A, 338, 358; B, 47, 48; le Grand, 268, 271, 272, 274, 291, 308, 313, 319, 323, 333, 340, 350; C, 18, 21, 24, 29, 30, 32; eſt tué, 33; faits qui le peignent, 37 &

ſuiv. ; le prince de, adoré des Eſclavons, 151
Turin (*ſiége de*) C, 260 & *ſuiv.* eſt levé, 266

V

Valenciennes (*ſiége de*) A, 332 ; priſe, C, 76
Valdivia endure le plus affreux ſupplice chez les Indiens, A, 94
Valette (*le grand-maître de la*) ; ſon courage, ſa prudence & ſa fermeté pendant le ſiége de Malthe, A, 253 ; le cardinal, B, 230
Vallencia d'Alcantara (*ſac de*) C, 237
Valteline (*expédition de la*) B, 196
Vauban change le temps des attaques, C, 78 ; conſeille d'abolir les piques, 211 ; ſon zèle pour l'état, 261
Vendôme (*le duc de*) C, 169, 191, 192, 308, 314, 315 ; ſa mort, ſon éloge, 321 & *ſuiv.*
Vengeance d'un payſan, A, 166
Veniſe (*le ſénat de*) engage, par un moyen ſingulier, les citoyens à une vigoureuſe réſiſtance lors de la ligue de Cambray, A, 30
Vénitiens (*les*) leur lâcheté, B, 157
Véra-Cruz priſe & pillée par quatre Flibuſtiers, B, 377
Véſel (*ſiége de*) C, 4
Viande. D'où il eſt permis aux troupes d'en manger pendant le carême, A, 250
Vieilleville. Son humilité, A, 128, 129 ;

fait une plaiſanterie ſur Charles quint, 183; découvre une conſpiration, 185
Vinamont (*marche immortelle de*) C, 160
Villars, C, 84, 88, 199, 215, 216, 228, 241, 285, 3 4, 305, 326, 337; meurt, 370; traits ſur ſon caractère, *ibid. & ſuiv.*
Vienne (*ſiége de*) C, 95 *& ſuiv.*
Ville (*une petite* du territoire de Gènes eſt ſaccagée & raſée par les François, A, 5
Villeroi (*le maréchal de*). Ses fanfaronnades, C, 181; eſt fait priſonnier, 184; ſa ſageſſe, 187; perd la bataille de Ramillies, 268
Viſir (*magnanimité d'un*), C, 59
Union (*traité d'*) contre Louis XV & le roi de Pruſſe, C, 390
Walchtmeiſter relève le courage des Suédois, C, 66
Walſtein réſiſte à Guſtave, B, 176; conſeil ſingulier qu'il donne à l'empereur, 193
Wirtemberg (*le duc de*) fait une raillerie piquante à deux officiers généraux, C, 153
Weymar (*le duc de Saxe*) eſt impatienté par le P. Joſeph, B, 212; eſt le bras droit du grand Guſtave, ſa mort, 273

X

XIMENEZ (*le cardinal*) arrête une révolte de ſoldats, par un exemple de ſévérité, A, 36

Y

YVOY (*lâcheté de la garnison d'*) A, 176

Z

ZOLKIEUSKI. Sa valeur, B, 112

Fin de la Table des matières.

ÉCOLE

ÉCOLE MILITAIRE.

1494.

LE ROI de France Charles VIII entreprend la conquête du royaume de Naples, auquel il prétend avoir des droits en qualité d'héritier de la maiſon d'Anjou. Comme les Italiens n'ont aucune connoiſſance de la guerre, ce prince traverſe paiſiblement les états qui le conduiſent à ſon terme, & ſa marche eſt plutôt une pompe triomphale qu'une marche militaire. Il ſe trouve le maître du royaume de Naples, ſans avoir tiré l'épée, & en moins de temps qu'il n'en auroit fallu pour le parcourir. Le pape Alexandre VI dit

que les François ſont venus prendre Naples la craie à la main, comme des fourriers. Commines.

Le pape, les Vénitiens, l'empereur, le duc de Milan & le roi d'Arragon, irrités d'un ſuccès ſi rapide & ſi brillant, ſe liguent pour dépouiller le vainqueur, qui deſtine une partie de ſes forces à la défenſe de ſa conquête, & reprend la route de ſes états avec le reſte. Il exige dans ſa marche, des Florentins, qu'ils lui fourniſſent de l'argent, & qu'ils lui accordent une ſorte de juriſdiction dans leur république.

Pierre Caponi, un de leurs députés, ſe trouvant un jour avec ſes collègues en préſence de Charles à une conférence où un des ſecrétaires de ce prince lit les conditions qu'on veut preſcrire, il arrache bruſquement le papier des mains du ſecrétaire, le déchire avec emportement, & élevant la voix : *Eh bien*, dit-il, *faites battre le tambour; & nous, nous ſonnerons nos cloches : voilà ma répon-*

ſe à vos propoſitions. Il ſort en même temps de la chambre.

Ce diſcours hardi, de la part d'un homme dont on connoît les lumières & la circonſpection, produit un effet étonnant : on imagine qu'il n'auroit jamais eu cette audace, s'il ne ſe fût ſenti en état de la ſoutenir : il eſt rappellé, & on lui accorde des conditions modérées. *Guichardin.*

Charles, continuant à ſe rapprocher de ſes états, ſe voit réduit à attaquer à Fornoue, avec ſept ou huit mille ſoldats fatigués par une longue marche, trente mille hommes tout frais & bien armés : un heureux haſard lui procure la victoire la plus ineſpérée.

Son armée ſe bat avec un grand déſavantage, quoiqu'avec beaucoup de valeur, lorſqu'un corps d'Albanois, qui a été chargé de donner ſur le bagage des François, en prend la plus grande partie. Les autres Albanois, voyant leurs camarades em-

mener beaucoup de charrettes & de mulets, veulent avoir part au butin, & ſe débandent. La gendarmerie Italienne, abandonnée de ſa cavalerie légère, eſt enfoncée : l'infanterie ne réſiſte pas longtemps, & bientôt la victoire eſt complette. *Commines.*

Charles avoit été averti, lorſqu'il choiſiſſoit ſon champ de bataille, que ſa tête avoit été miſe à prix par les confédérés : cet avis l'avoit déterminé à quitter les marques de la royauté, & à s'habiller comme les gens diſtingués de ſa ſuite ; précaution qui probablement lui ſauve la vie. *Paul Jove.*

Quelques jours avant cette célèbre journée, les habitans d'une petite ville du territoire de Gênes, qui haïſſoient extrêmement la France, firent une figure de paille de Charles, l'accablèrent de toutes les indignités poſſibles, & finirent par la brûler avec brutalité. Quelques François, qui étoient aux ordres de Louis de Villeneuve, arrivèrent en ce mo-

ment pour acheter des vivres. Ils furent les témoins de ces insultes, dont ils rendirent compte à leur commandant, qui, pour venger l'honneur de son maître, attaqua le lendemain la ville : elle fut prise d'assaut, mise à feu & à sang, & rasée *rès pié, rès terre*, dit André De la Vigne, *dont fut fait encores grande risée.*

Les François ayant recueilli de leur victoire l'avantage d'échapper d'un pays où ils étoient entrés en maîtres, regagnent précipitamment leur patrie : leur roi, qui avoit troublé le repos de l'Europe, plutôt par une saillie de légèreté que par des vues de politique, y perd tout-à-fait de vue ses grands desseins. » Charles » aima fort les femmes & les servit » bien ; voire trop : car, tournant de » son voyage de Naples très-victo- » rieux & glorieux, il s'amusa si fort » à les servir, caresser, & donner tant » de plaisirs à Lyon par les beaux » combats & tournois qu'il y fit » pour l'amour d'elles, que, ne se sou-

» venant point des ſiens qu'il avoit » laiſſés dans ce royaume, les laiſſa » perdre, & royaume, villes & châ- » teaux qui tenoient encore, & lui » tendoient les bras pour avoir ſe- » cours «. *Brantome.*

Lorſque les troupes Françoiſes qui avoient été laiſſées à Naples ſe voient tout-à-fait oubliées, elles perdent courage & ſe laiſſent enlever toutes leurs conquêtes. Leur chef, le comte de Montpenſier, étoit mort auparavant. Louis de Bourbon, fils aîné de ce prince, ayant quelques années après montré une valeur héroïque à l'aſſaut de Capoue, va avec empreſſement à Pouzzoles, où repoſent les cendres de ſon père : il fait lever la tombe, pour avoir la conſolation de pleurer ſur les os de celui qui lui a donné la vie. Ce ſpectacle fait ſur lui une impreſſion ſi vive & ſi profonde, qu'il expire ſur le champ : l'armée, infiniment touchée d'un événement ſi ſingulier, joint les corps du père &

du fils, & les rapporte en France. L'opinion assez généralement établie, que la guerre étouffe toute sensibilité, est démentie par cet exemple. *Dauton, histoire de Louis XII.*

1494.

Le célèbre Génois, Christophe Colomb, entreprit en 1492 la découverte de l'Amérique pour la reine de Castille. Ce fut dans l'isle de Saint-Domingue qu'il forma son premier établissement, qu'il appella le fort Isabelle, du nom de la princesse qu'il servoit. Le manquement absolu de toutes choses qu'on y éprouve en 1494, donne occasion à Pédro Margarit, qui y commande, de faire une action tout à fait héroïque.

Un Indien lui apporte deux tourterelles en vie : il les reçoit, les paye, & prie une partie de sa garnison de monter avec lui au lieu le plus élevé de la citadelle. *Messieurs*, leur dit-il, en tenant dans sa main les deux

tourterelles, *je ſuis bien fâché qu'on ne m'ait pas apporté de quoi vous régaler tous; mais je ne puis me réſoudre à faire un bon repas, tandis que vous mourez de faim.* En achevant ces mots, il donne la liberté aux deux oiſeaux. *Hiſtoire de Saint-Domingue.*

1500.

LA mort de Charles VIII ayant placé Louis XII ſur le trône de France, ce prince tourne toutes ſes vues du côté du Milanès, ſur lequel il a des droits par ſon aïeule Valentine, ſœur unique du dernier duc de la famille des Viſconti. Avant de ſe mettre en campagne, il demande à Trivulce ce qu'il faut pour faire la guerre avec ſuccès. Trois choſes ſont abſolument néceſſaires, lui répond le maréchal : *premièrement de l'argent, ſecondement de l'argent, troiſièmement de l'argent.* La conquête du duché de Milan eſt l'ouvrage de vingt jours : mais Ludo-

vic Sforce, surnommé le More, chassé de ses états en 1499, y rentre l'année suivante, par la faute du maréchal de Trivulce, qui y commande.

Dans la guerre que cette révolution occasionne, un parti François, dont étoit le chevalier Bayard, ayant rencontré un parti Italien, le pousse vivement. Les deux troupes étant arrivées aux portes de Milan, un gendarme François crie d'une voix forte, *Tourne, homme d'armes, tourne.* Mais Bayard, transporté du desir de vaincre, est sourd à ces cris répétés, & entre au grand galop dans la ville ; *comme s'il eût voulu*, dit son historien, *emporter seul cette capitale.*

Les soldats, le peuple, tout jusqu'aux femmes se jette sur lui : mais le [illegible]e Cajazze, que sa valeur a toujours tenu à portée de ses coups, le fait couvrir par ses hommes d'armes, & le reçoit prisonnier. Il le conduit à l'instant dans sa maison, & va ensuite au souper du prince, où

il parle avec admiration du chevalier. Ludovic, qui a vu des fenêtres de ſon palais les actions du brave François, demande à l'entretenir, & veut connoître ſon caractère.

Mon gentilhomme, lui dit le duc, *qui vous a conduit ici ? L'envie de vaincre, monſeigneur*, répond Bayard. *Et penſiez-vous prendre Milan tout ſeul ? Non*, repart le chevalier ; *mais je croyois être ſuivi de mes camarades. Eux & vous*, ajoute Ludovic, *n'auriez pu exécuter ce deſſein. Enfin*, dit Bayard, qui ne peut diſconvenir de ſa témérité, *ils ont été plus ſages que moi : ils ſont libres, & me voici priſonnier ; mais je le ſuis de l'homme du monde le plus brave & le plus généreux.*

Le prince lui demande enſuite d'un air de mépris, quelle eſt la force de l'armée Françoiſe. *Pour nous*, dit Bayard, *nous ne comptons jamais nos ennemis : ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que les ſoldats de mon maître ſont gens d'élite, devant*

leſquels les vôtres ne tiendront pas.

Ludovic, piqué d'une franchiſe ſi hardie, réplique que les effets donneront une autre opinion de ſes troupes, & qu'une bataille décidera bientôt de ſon droit & de leur courage. *Plut à dieu*, s'écrie Bayard, *que ce fût demain, pourvu que je fuſſe libre! Vous l'êtes*, repart le duc; *j'aime votre fermeté & votre courage, & j'offre d'ajouter à ce premier bienfait tout ce que vous voudrez exiger de moi.*

Bayard, pénétré de tant de bonté, ſe jette aux genoux du prince; le prie de pardonner, en faveur de ſon devoir, ce qu'il y a de hardi dans ſes réponſes; demande ſon cheval & ſes armes, & retourne au camp publier la généroſité de Ludovic & ſa reconnoiſſance. *Hiſtoire du chevalier Bayard.*

1500.

Les Suiſſes, qui ſervoient dans l'armée de Ludovic, l'ayant livré au ſucceſſeur de Trivulce, toutes les vil-

les du Milanès se soumettent à Louis. Pour faire oublier le penchant qu'elles viennent de montrer pour leur prince, elles présentent une très-belle vaisselle d'argent au général François, qui la donne sur le champ à Bayard. *Me préserve le ciel*, dit le généreux chevalier, *de laisser entrer chez moi rien de ce qui vient de gens aussi perfides ! il me porteroit malheur*. Cela dit, il distribue la vaisselle pièce à pièce à ceux qui se trouvent là, sans en rien réserver pour lui. Cette action, qui de la part d'un homme sans fortune auroit passé pour folle dans certains siècles, n'est trouvée que noble. *Histoire du chevalier Bayard.*

1502.

Les Espagnols, qui s'étoient établis dans l'isle de Saint-Domingue, n'y avoient trouvé qu'un peuple timide, qui, bien loin de se défendre, n'avoit pas seulement laissé soupçonner qu'il pût en avoir jamais le de-

ſir. Ils commencent enfin à rencontrer des braves parmi ces inſulaires ; & il y en a un qui fait une action, que ſur le témoignage des auteurs Caſtillans on peut croire, quoique peu vraiſemblable.

» Deux cavaliers Eſpagnols, dont » l'un ſe nommoit Valdenebro, & » l'autre Pontevedra, apperçurent » un Indien qui paſſoit ſon chemin ; » & Valdenebro, ſe détachant auſſi- » tôt de ſon camarade, courut ſur lui » la lance haute. L'Indien voulut le » prévenir & lui tira une flèche, mais » il le manqua, & dans le moment » le cavalier lui paſſa la lance au tra- » vers du corps. L'Indien l'arrache » auſſi-tôt, ſaiſit la bride du cheval » de ſon ennemi, & l'alloit percer, » lorſque celui-ci lui enfonça ſon » épée juſqu'à la garde dans le ven- » tre : il la retire comme il avoit fait » la lance ; &, quoique le Caſtillan » la tînt encore par la poignée, il » la lui fit lâcher. Valdenebro prend » ſon poignard, & le plonge en-

» core tout entier dans le corps de
» l'Indien, qui s'en délivre avec la
» même facilité qu'il avoit fait de l'é-
» pée & de la lance.

» Pontevedra, qui voit ſon com-
» pagnon déſarmé & en danger,
» pique auſſi-tôt ſon cheval pour le
» ſecourir. L'Indien l'attend de pied
» ferme, quoique perdant tout ſon
» ſang par les trois larges plaies que
» lui avoit faites Valdenebro. Pon-
» tevedra lui en fait ſucceſſivement
» trois autres de la même manière &
» avec le même ſuccès;& deux cava-
» liers ſe trouvent déſarmés & mis en
» fuite par un ſeul de ces hommes
» qu'ils jugeoient à peine dignes de
» leurs chiens.

» Un moment après, l'Indien tom-
» ba mort, ſaiſi de deux lances, de
» deux épées & de deux poignards.
» Non ſeulement on peut dire que ja-
» mais guerrier ne mourut plus glo-
» rieuſement les armes à la main;
» mais, par une biſarrerie dont l'hiſ-
» toire n'avoit peut-être pas encore

» produit d'exemple, on vit les vic-
» torieux chercher leur ſalut dans
» la fuite, & le vaincu périr avec
» toutes les marques de la victoire «.
Hiſt. de Saint-Domingue.

1502.

Louis XII maître du Milanès, & Ferdinand roi d'Arragon, partagent entr'eux, par un traité, le royaume de Naples, en font la conquête en moins de quatre mois, ſe brouillent, & commencent une guerre vive & ſanglante.

Bayard, à qui on donne le gouvernement d'une petite ville, voyant que ſa place ne peut pas être inſultée, en ſort, rencontre un parti Eſpagnol, le bat & prend Alonze qui le commande. Le priſonnier, homme de beaucoup de courage & d'une grande réputation, eſt traité avec toute la conſidération poſſible par ſon vainqueur, qui lui donne un appartement dans le château, n'exigeant d'autre ſureté que ſa parole.

Alonze n'étoit pas digne de cette confiance. Il en abuſe, s'enfuit, & eſt déjà aſſez éloigné, lorſque ceux qui ont couru après lui le joignent. On le ramène, & il eſt étroitement enfermé dans une tour. Sa rançon, qui eſt de mille écus, arrive quelque temps après, & la liberté lui eſt rendue. Bayard, qui ne veut pas être ſoupçonné de l'avoir traité avec rigueur par intérêt, diſtribue en ſa préſence la ſomme entière aux officiers & aux ſoldats de la garniſon. *Hiſtoire du chevalier Bayard.*

1502.

BAYARD eſt averti, par ſes eſpions, que le grand capitaine Gonſalve de Cordoue, qui commande les Eſpagnols dans le royaume de Naples, doit recevoir des ſommes conſidérables pour la ſolde de ſes troupes. Comme ce tréſor ne peut arriver à ſa deſtination que par deux chemins, le chevalier ſe met en embuſcade ſur l'un avec vingt hommes, & en

place vingt-cinq conduits par Tardieu, ſur l'autre. Le haſard ayant amené les Eſpagnols à Bayard, il fond ſur eux l'épée à la main, & les effraie tellement, que, ſans prendre garde à celui qui ſes attaque, ils s'enfuient & laiſſent leur tréſorier. Les coffres ſont portés dans une ville voiſine, & il s'y trouve quinze mille ducats, qui ſont étalés ſur une grande table. Tardieu arrive dans cet inſtant; &, contemplant avec des yeux avides ces monceaux d'or, il s'écrie qu'il lui en appartient la moitié, puiſqu'il a été de l'entrepriſe. *J'en conviens*, dit le chevalier mécontent de ce ton là; *mais vous n'avez pas été de la priſe; & de plus, étant à mes ordres, votre droit eſt ſubordonné à ma volonté.* Tardieu, oubliant ce qu'il doit à ſon bienfaiteur & à ſon guide, va ſur le champ ſe plaindre au général.

On eſt fort ſurpris de voir un ami du chevalier l'accuſer d'injuſtice & d'avidité, lui que ſes ennemis mê-

me trouvent ſi équitable & ſi généreux. La cauſe eſt connue, & Tardieu condamné. Il s'étoit déjà jugé lui-même. *Je ſuis plus fâché*, dit-il à Bayard, *de ce que j'ai fait contre vous, que de la perte de ce que j'eſpérois. Comment pourrois-je avoir du chagrin de vous voir riche? Ne ſçais-je pas que vous ne l'êtes que pour vos amis, & pour moi en particulier?* Le chevalier l'embraſſe en ſouriant, & fait compter une ſeconde fois devant lui les ducats. Tardieu n'eſt pas maître de ſon tranſport: *Ah! la belle dragée!* s'écrie-t-il, *mais elle ne m'appartient pas: encore ſi j'en avois la moitié, je ſerois à mon aiſe pour toute ma vie. A dieu ne plaiſe*, répond Bayard, *que pour ſi peu de choſe je chagrine un brave gentilhomme! Prenez la moitié de la ſomme; je vous donne avec joie volontairement, ce que jamais vous n'auriez eu par force.* Le chevalier fait aſſembler enſuite la garniſon, & lui diſtribue le reſte de la ſomme.

Le tréſorier Eſpagnol, en preſence duquel tout cela ſe paſſe, admire tant de déſintéreſſement ; mais il craint que le vainqueur, après avoir tout donné, ne ſe réſerve le prix de ſa rançon, & ne l'exige extrêmement forte. Bayard, qui démêle cette inquiétude, ſe hâte de la finir. *Mon métier d'homme de guerre*, lui dit-il, *m'a obligé de vous prendre. Je ne vous diſſimulerai pas que j'en ſuis fort aiſe, puiſque ce ſuccès m'a mis en état de faire du bien à mes compagnons, & que ce que je vous ai ôté appartenoit à votre maître qui eſt l'ennemi du mien. Pour tout ce qui eſt à vous, je vous le laiſſe avec joie ; vous êtes libre, & vous pouvez partir quand il vous plaira.* Il lui donne en même-temps un trompette qui le conduit à Gonſalve. *Hiſtoire du chevalier Bayard.*

1502.

Les troupes que commande Gonſalve, mécontentes de manquer de tout, prennent la plupart les armes,

& ſe préſentent à lui en ordre de bataille pour exiger leur ſolde. Un des plus hardis pouſſe les choſes juſqu'à lui préſenter la pointe de ſa hallebarde. Le général, ſans s'étonner, ſaiſit le bras du ſoldat, & affectant un air gai & riant, comme ſi ce n'eût été qu'un jeu: *Prends garde, camarade*, lui dit-il, *qu'en voulant badiner avec cette arme, tu ne me bleſſes.*

Un capitaine d'une compagnie de cent hommes-d'armes, nommé Iſchias, porte l'outrage plus loin. Il oſe dire à Gonſalve, qui témoigne le chagrin qu'il a d'être hors d'état de procurer les choſes dont on a beſoin: *Eh bien, ſi tu manques d'argent, livre ta fille; tu auras de quoi nous payer.* Comme ces odieuſes paroles ont été prononcées parmi les clameurs de la ſédition, Gonſalve feint de ne les avoir pas entendues; mais, la nuit ſuivante, il fait mettre à mort le miſérable qui les a dites, & le fait attacher à une fenêtre, où toute l'armée le voit expoſé le lendemain.

Cet exemple de ſévérité raffermit l'autorité du général, que la ſédition avoit un peu ébranlée. *Paul Jove, hiſtoire de Gonſalve de Cordoue.*

1503.

GONSALVE, dont la ſituation exige un grand événement, aſſiège Cerignole, pour déterminer les François à haſarder une bataille. Le duc de Nemours, leur général, démêle le piège, & eſt déterminé à temporiſer. Yve d'Alègre, dont le caractère audacieux & bouillant ne s'accommode pas de cette circonſpection, oſe l'appeller lâcheté. Nemours, qui auroit dû s'élever au-deſſus de cette vaine & téméraire accuſation, penſe qu'il eſt de ſon honneur de ſe juſtifier. Pour en venir à bout, aux yeux d'une armée qui avoit applaudi au ſentiment d'Alègre, par cet eſprit, naturel aux François, de pencher toujours du côté du courage, il a la foibleſſe de haſarder, contre ſes lumières & contre les règles de la

prudence, une action qui lui coûte l'honneur & la vie.

Le magaſin à poudre des Eſpagnols ſaute dès les premières charges. Gonſalve, qui ſent, dans le moment, que ce haſard malheureux peut avoir des ſuites funeſtes, a aſſez de préſence d'eſprit pour en tirer un augure favorable. *Enfans*, dit-il à ſes ſoldats, *la victoire eſt à nous : le ciel nous annonce, par ce ſigne éclatant, que nous n'aurons plus beſoin d'artillerie.* L'air d'aſſurance dont il accompagne ce diſcours perſuade tous les eſprits : on triomphe, parce qu'on ſe croit invincible. *Paul Jove, hiſt. de Gonſalve de Cordoue.*

1503.

GONSALVE, ayant complettement battu les François à Cerignole, s'empare de Naples ſans coup férir, & en attaque tout de ſuite les châteaux, qu'il emporte l'épée à la main. Les richeſſes qu'on y avoit ramaſſées deviennent la proie du vainqueur.

Ceux d'entre les ſoldats que le haſard, ou leur mal-adreſſe, empêche d'avoir part au butin, ſe plaignent à leur général, comme s'il étoit reſponſable de leur malheur. *Eh bien! camarades*, leur dit-il dans l'excès de ſa joie, *il faut réparer votre mauvaiſe fortune : allez dans mon logis ; tout ce que vous y trouverez, je vous l'abandonne.* La généroſité du chef n'élève pas l'ame des troupes. Elles profitent, avec un empreſſement honteux, de la permiſſion qu'il leur a donnée : jamais pillage ne fut ni plus entier ni accompagné de plus d'avidité. *Paul Jove, hiſt. de Gonſalve de Cordoue.*

1503.

UNE armée, arrivée de France pour réparer les pertes de Cerignole, paſſe le Gariglian, & ſe fortifie ſur le bord de cette rivière. Gonſalve, quoique de beaucoup plus foible, ſe retranche à la vue des François, que les événemens ont

rendu timides & qui n'oſent ſortir de leur camp. Comme les Eſpagnols trouvent quelque témérité dans la conduite de leur général, il leur dit héroïquement : *J'aime mieux trouver mon tombeau, en gagnant un pied de terre ſur l'ennemi, que prolonger ma vie de cent années, en reculant de quelques pas.*

L'événement juſtifie cette réſolution. Le marquis de Saluces, qui commande les troupes Françoiſes, n'ayant pu dépoſter Gonſalve, a la foibleſſe de céder aux inſtances de ſes officiers de cavalerie, qui, pour ſubſiſter plus commodément, demandent des quartiers. Alors le grand capitaine jette, avec ſon activité ordinaire, ſes ponts à quelques lieues du camp des François, les bat en détail, & aſſure à l'Eſpagne la poſſeſſion du royaume de Naples.

Durant le paſſage, un boulet de canon ayant emporté la main droite dont Ferdinand Hileſca tenoit ſon drapeau, ce brave homme le reprend

prend incontinent de la gauche, ſans s'effrayer, & continue de marcher dans ſon rang, comme s'il ne lui étoit rien arrivé. Gonſalve, en récompenſe d'une action ſi ferme, lui fait aſſigner ſur le tréſor royal une penſion conſidérable.

Dans la même occaſion, Garcie Parède, officier d'une intrépidité très-remarquable, voyant Gonſalve au premier rang, comme lui, & à la tête des enfans perdus, lui reproche pluſieurs fois de ſe trop expoſer. Le général, las de ces remontrances, lui répond bruſquement : *Il vous ſied bien à vous de me tenir de pareils diſcours ! ſi vous voulez que je craigne, que ne m'en donnez-vous l'exemple ?* Paul Jove, hiſt. de Gonſalve de Cordoue.

1504.

GONSALVE, qui finit la guerre de Naples par de ſçavantes manœuvres, l'avoit commencée par un trait de vertu. Comme c'étoit lui qui avoit

chaſſé les François de ce royaume ; après l'expédition de Charles VIII, Frédéric, qu'il avoit rétabli ſur le trône, l'avoit comblé de biens & d'honneurs. Il s'étoit formé entr'eux, à cette occaſion, une union intime. Le traité par lequel Louis XII & Ferdinand ſe partagèrent depuis les états de Frédéric, rompit des nœuds ſi rares. Gonſalve, ayant reçu ordre d'envahir la Calabre & la Pouille, envoya un gentilhomme au monarque ſon ami, pour lui témoigner combien cet événement imprévu coûtoit à ſon cœur, & pour le prier de vouloir bien reprendre les terres conſidérables qu'il lui avoit données.

Loin de révoquer ſes bienfaits, Frédéric, dont l'ame eſt auſſi élevée que celle de Gonſalve, lui renvoie un nouveau diplôme, qui confirme tout ce qui a été fait. L'unique choſe qu'il exige, c'eſt que la contrariété des partis & des intérêts ne diviſera pas leurs cœurs. *Paul Jove, hiſt. de Gonſalve de Cordoue.*

1504.

CHRISTOPHE COLOMB fait une deſcente à la Jamaïque, où il veut former un établiſſement. Les inſulaires s'éloignent du rivage, & laiſſent manquer les Caſtillans de vivres. Un ſtratagême très-ſingulier eſt mis en uſage dans cette occaſion preſſante.

Il doit y avoir bientôt une éclipſe de lune. Colomb fait avertir les chefs des peuplades voiſines qu'il a des choſes très-importantes à leur communiquer. Après leur avoir fait des reproches très-vifs ſur leur dureté, il ajoute, d'un ton aſſuré : *Vous en ſerez bientôt rudement punis: le dieu puiſſant des Eſpagnols, que j'adore, va vous frapper de ſes plus terribles coups. Pour preuve de ce que je vous dis, vous allez voir, dès ce ſoir, la lune rougir, puis s'obſcurcir & vous refuſer ſa lumière. Ce ne ſera là que le prélude de vos malheurs, ſi vous ne profitez de l'avis que je vous donne.*

L'éclipſe commence en effet quel-

ques heures après. La désolation est extrême parmi les Sauvages. Ils se prosternent aux pieds de Colomb, & jurent qu'ils ne le laisseront plus manquer de rien. Cet homme habile se laisse toucher, s'enferme comme pour appaiser la colère céleste, se montre quelques instans après, annonce que dieu est appaisé & que la lune va reparoître. Les barbares demeurent persuadés que cet étranger dispose à son gré de toute la nature, & ne lui laissent pas, dans la suite, le temps même de desirer. *Histoire de Saint-Domingue.*

1507.

Les Portugais, qui, conduits par Vasco de Gama, avoient les premiers, en 1498, découvert les Indes, s'établirent d'abord à la côte de Malabar. Ils s'étendirent ensuite très-rapidement, & se virent en état, l'an 1507, de s'emparer d'Ormus, ville riche, située dans une isle importante à l'entrée du golphe Per-

ſique, & capitale d'un royaume aſſez conſidérable. Dans le temps qu'ils ſont occupés à bâtir une citadelle pour aſſurer leur poſſeſſion, le ſophi envoie demander le tribut que le roi d'Ormus lui paye tous les ans.

Le chef des conquérans, le grand Albuquerque, prenant au mot de *tribut* un air chagrin & impérieux, & s'étant fait porter un grand baſſin plein de boulets & de grenades, de fers de lances & de piques, d'épées & de ſabres : *Allez*, dit-il fièrement au miniſtre d'Ormus, *portez ce préſent aux ambaſſadeurs de Perſe ; dites-leur que c'eſt le tribut que payent le roi de Portugal & les rois ſes vaſſaux à ceux qui le leur demandent.* Conquêtes des Portugais dans le nouveau monde.

1509.

Le pape, l'empereur, les rois d'Eſpagne & de France, aigris des hauteurs & jaloux de la proſpérité de Veniſe, s'uniſſent contre elle, en

1508, par la ligue de Cambray, & l'attaquent l'année ſuivante. C'eſt peut-être la première fois que pluſieurs puiſſances ſe ſont réunies contre une puiſſance moins conſidérable que chacune d'elles. Le ſénat, pour exciter les citoyens à une vigoureuſe défenſe, fait une choſe ſans exemple dans les derniers ſiècles. Il publie un décret par lequel il s'engage à indemniſer, des deniers publics, ſes ſujets fidèles de toutes les pertes qu'ils ont faites, & de toutes celles qu'ils pourront faire dans le cours de la guerre.

Ceux qui ſe fient à la promeſſe du ſénat n'ont pas ſujet de s'en repentir: il leur tient parole avec la religion d'un particulier. D'un autre côté, le magiſtrat n'a pas lieu de regretter ſon argent. Jamais peuples ne ſervirent leur prince avec autant de zèle & de dévouement, que le font les peuples de l'état Vénitien, tout le temps de la ligue de Cambray. *Bembo.*

1509.

Louis XII entre ſur le territoire de la république, & fait contr'elle les premières hoſtilités. Comme il paroît déterminé à agir vivement & à ſeconder l'ardeur que montrent ſes troupes, un de ſes généraux lui fait obſerver qu'il a affaire à des ennemis très-ſages, contre leſquels il faut agir avec précaution. *Je leur donnerai*, dit-il, *tant de foux à gouverner, qu'avec toute leur ſageſſe ils n'en viendront pas à bout.* Seyſſel, hiſt. de Louis XII.

La conduite de ce prince répondant à ſes diſcours, il veut marcher aux Vénitiens, pour les combattre à Aignadel. On lui repréſente que les ennemis ſe ſont emparés du ſeul poſte qu'il pouvoit occuper. *Où camperez-vous, ſire?* lui demande un grand de ſa cour. *Sur leur ventre*, répond-il. *Brantome.*

Durant la bataille, Louis ſe porte toujours dans les endroits où le dan-

ger eſt le plus grand. Quelques courtiſans, obligés par honneur de le ſuivre, veulent cacher leur poltronnerie ſous le motif louable de veiller à la conſervation du prince; ils lui font appercevoir le péril où il s'expoſe. Le roi, qui démêle bien vîte le principe de ce zèle, ſe contente de leur répondre : *Que ceux qui ont peur ſe mettent à couvert derrière moi.* Brantome.

Les Gaſcons, ſur qui roule principalement le ſuccès de la journée, attaquent mollement. Louis, qui en eſt averti, s'approche d'eux. Dès qu'il en eſt à portée, La Trimouille, le montrant de la main, crie aux ſoldats : *Enfans, le roi vous voit.* A ces mots, les Gaſcons, qui paroiſſoient rebutés, deviennent des troupes fraîches, & font un effort qui les rend maîtres d'un poſte très-long-temps diſputé, & qui donne la victoire aux François.

L'armée Vénitienne, battue à Aignadel, étoit commandée par l'Al-

viane & le comte de Pétiliane. Le dernier, qui avoit été d'avis de ne pas combattre, ſauve, par ſon habileté, une grande partie des troupes durant l'action ; & rétablit enſuite, par ſa prudence, les affaires de la république. Pour conſerver le ſouvenir d'une conduite ſi bien aſſortie aux circonſtances, on grave ſur le tombeau de ce général, par ordre du ſénat, ce vers d'Ennius qui contient l'éloge que les Romains donnèrent à Fabius Maximus, après qu'il eut, ſans rien haſarder, rompu toutes les meſures d'Annibal :

Unus homo nobis cunctando reſtituit rem.

» Un ſeul homme, en temporiſant, » a rétabli les affaires de la républi» que «. *Petrus de Angleria.*

L'Alviane, qui, par un courage imprudent, étoit cauſe des plus grands malheurs, eſt fait priſonnier, & ſert, dans la ſuite, utilement ſa patrie. La mort le ſurprend dans le Breſſan, où les François, victorieux

à Marignan, devoient le joindre pour l'aider à reprendre quelques places de la république. Le ſénat, qui veut lui rendre des honneurs funèbres fort diſtingués, écrit qu'on envoie ſon corps à Veniſe. Pour l'y tranſporter, il faut avoir le conſentement des Allemands, maîtres de Véronne & de toute la route. Jamais ſes ſoldats ne veulent qu'on demande un paſſeport. Ils ſoutiennent qu'il n'eſt pas convenable que leur général, qui, pendant ſa vie, n'a jamais eu beſoin des ennemis pour aller où il lui plaiſoit, ne paſſe, après ſa mort, que de leur aveu & comme un poltron le pourroit faire. Ils s'obſtinent à garder le corps de l'Alviane tout le reſte de la campagne; &, lorſqu'ils repaſſent l'Adige pour entrer dans leurs quartiers, ils le portent à travers le Véronois, tambours battans & enſeignes déployées. *Juſtiniani.*

1509.

LE cardinal Ximénez, ayant formé, durant ſon miniſtère, le projet d'aſſiéger Oran à ſes dépens, veut commander l'armée deſtinée à l'exécution de cette entrepriſe. Les officiers, mécontens d'avoir un pareil chef, diſpoſent les troupes à la révolte. Elle ſe manifeſte à la vue de la flotte. On refuſe de s'embarquer, ſous divers prétextes, & ſurtout parce qu'on n'a pas reçu une ſolde qu'il a paru plus convenable, pour empêcher la déſertion, de ne donner que ſur les vaiſſeaux.

Ximénez ſe ſert très-heureuſement de ceux que la contagion n'a pas gagnés, pour ramener les autres. Lorſqu'il voit les eſprits adoucis, il fait battre l'aſſemblée ; &, étant ſorti de ſa tente, il fait ſigne de la main qu'il veut parler. Il ſe fait un profond ſilence ; mais, à peine a-t-il commencé ſon diſcours, qu'un ſoldat l'interrompt inſolemment, en criant : *De*

l'argent, point de harangue. Ximénez s'arrête, pour le chercher des yeux. L'ayant reconnu, il le fait arrêter & pendre ſur le champ en ſa préſence; puis il continue à parler, avec la même tranquillité que s'il ne lui fût rien arrivé. Cet exemple de ſévérité, ſoutenu d'un diſcours accommodé au temps & aux circonſtances, imprime, dans toute l'armée, un reſpect pour Ximénez, auquel elle ne manque jamais tout le temps qu'il en a le commandement. *Marſolier, hiſt. du cardinal Ximénez.*

Le fruit de cette ſoumiſſion eſt la conquête d'Oran & de pluſieurs autres places d'Afrique de moindre importance. Tandis que ce puiſſant génie ſonge à pouſſer ſes avantages, il lui tombe entre les mains une lettre de Ferdinand, roi d'Arragon, à Pierre de Navarre. *Empêchez*, écrit ce prince ingrat & diſſimulé, *empêchez le bonhomme de repaſſer ſitôt en Eſpagne : il faut uſer, autant qu'on le pourra, ſa perſonne & ſon argent.*

Abrégé chronologique de l'hiſtoire d'Eſpagne.

1510.

DURANT la ligue de Cambray, les Impériaux s'emparent de Véro-ne. Les habitans appellent bientôt les Vénitiens, leurs anciens maîtres, pour chaſſer les nouveaux, dont ils ſont mécontens. Les meſures ſont mal priſes : on découvre la conſpi-ration, & on la diſſipe.

Quelques jours après, la garniſon s'aviſe d'un ſtratagême pour connoî-tre ceux d'entre les habitans qui ſont le plus dévoués à la république, afin de les punir comme coupables du complot dont on ne peut pas décou-vrir les auteurs. Une troupe de ſol-dats de la garniſon court en tumulte par la ville, ſur le milieu de la nuit, battant la marche à l'Italienne, & criant : *Vive ſaint Marc.* Pluſieurs habitans, trompés par ces apparen-ces, leur répondent par des cris de joie, & en chargeant les Allemands

d'imprécations. Dans la crainte d'un désordre, on se contente de marquer les maisons de ces imprudens ; mais, dès que le jour est venu, on les saccage, & l'on en met les maîtres à la rançon, comme des gens pris au service de l'ennemi. *Justiniani.*

1510.

Les Portugais, forcés dans la citadelle de Goa, se réfugient sur leurs vaisseaux. Comme ils ne peuvent pas sortir du port, & que les vivres leur manquent, ils se voient exposés à ce que la famine a de plus affreux. Trois d'entr'eux, qui n'ont pas un courage suffisant pour supporter l'horreur de cette situation, passent dans le camp Indien, & y rendent compte de l'état misérable où ils se sont trouvés. Le chef de ces infidèles, qui a autant de politesse que de bravoure, envoie sur le champ une fuste pleine de vivres & de rafraîchissemens, en faisant dire : *que c'est par les armes, & non par la faim,*

qu'il veut vaincre ſes ennemis.

Le grand Albuquerque, qui croit qu'on cherche à ſçavoir juſqu'où peut aller l'extrémité où il ſe trouve, uſe de feinte. Il fait expoſer ſur le tillac une barrique de vin, avec le peu de biſcuit qui eſt réſervé pour les malades, comme ſi chacun pouvoit en prendre à diſcrétion; &, renvoyant le préſent, il dit à l'officier qui eſt chargé de le lui offrir: *Dites à votre maître que je lui ſuis obligé; mais que je ne recevrai ſes dons que lorſque nous ſerons amis.* Conquêtes des Portugais dans le nouveau monde.

1510.

Un eſpion perſuade aux François qui occupent Lignago, qu'il leur livrera le provéditeur Vénitien, André Gritti, que des affaires importantes conduiſent ſouvent à Montagnane. Lorſqu'on croit l'occaſion favorable pour l'exécution d'un projet ſi utile, on fait ſortir de la place cinquante hommes-d'armes aux or-

dres de Malherbe, & trois cent fantaſſins conduits par Cantiers. Leur guide eſt un traître, qui les fait donner dans une embuſcade où ils ſont tous tués ou pris.

Pour tirer tout le parti poſſible d'un ſuccès ſi entier, Gritti fait déſhabiller tous les François, donne leurs habits à un égal nombre de ſes ſoldats, y joint encore cent vingt hommes à conduire comme priſonniers, & trois fauconneaux des vaincus. La troupe, dans cet état, s'approche de Lignago, criant: *France, France; victoire, victoire;* montrant toutes les enſeignes Françoiſes, & quelques-unes des Vénitiennes qu'on doit avoir priſes. Tous eſpèrent être introduits dans la place en paroiſſant, & ſe rendre maîtres, ſans verſer du ſang, d'un poſte ſi avantageux à la république.

La ruſe auroit infailliblement réuſſi, ſans la précaution de Bernard de Villars, ſage & expérimenté capitaine, qui, voyant venir cette trou-

pe triomphante, monte au donjon de la porte, pour la reconnoître. » Voilà bien, dit-il à ceux qui l'en» tourent, les habits & les chevaux » de nos gens; mais ce n'eſt ni leur » marche ni leur contenance. Ou » je me trompe fort, ou les nôtres » ont eu du deſſous. Il y a ici de » l'artifice «.

Ce ſoupçon l'engage à faire ſortir, pour reconnoître la troupe, un ſoldat intelligent qui crie, ſuivant l'ordre qu'il a reçu : *Qui vive ? Où eſt le capitaine Malherbe ?* Perſonne ne répond ; mais les Vénitiens s'avancent avec précipitation vers le pont, qu'ils penſent devoir être abbattu. Ils ſe trompent. Deux pièces de canon, qui tirent ſur eux avec grand ſuccès, leur apprennent que les François ne donnent pas dans tous les pièges qu'on leur tend. Ainſi la place eſt ſauvée, quoique une grande partie de la garniſon ait péri. *Hiſt. du chevalier Bayard.*

1511.

LES Eſpagnols montrent, en Amérique, une avidité ſi odieuſe & ſi cruelle, que l'univers reſte perſuadé que l'avarice a plus de part que l'amour de la gloire à la hardieſſe & à la grandeur de leurs entrepriſes. L'opinion qu'on a d'eux ſur ce point éclate ſingulièrement lorſqu'ils entreprennent la conquête de Cuba.

Les caciques, ou petits ſouverains qui partageoient cette iſle, s'étant aſſemblés pour pourvoir à la défenſe du pays, Hatvey, le plus conſidérable d'entr'eux, leur dit que toutes les précautions ſeront inutiles, ſi, avant toutes choſes, on ne tâche de ſe rendre favorable le dieu des Eſpagnols. Il ſe fait, tout de ſuite, apporter un vaſe rempli d'or. *La voilà*, ajoute-t-il, *cette divinité: célébrons une fête en ſon honneur; elle nous regardera d'un œil favorable.* Tous, à l'inſtant, ſe mettent à fumer, à chanter & à danſer autour

de ce tréſor, juſqu'à ce qu'ils tombent d'ivreſſe & de fatigue.

Le lendemain matin, Hatvey raſſemble les caciques à leur réveil, & leur tient ce diſcours : » J'ai beau-
» coup réfléchi ſur l'affaire dont je
» vous ai parlé. Mon eſprit n'eſt pas
» encore tranquille ; &, tout bien
» conſidéré, je ne penſe pas que
» nous ſoyons en ſureté, tandis que
» le dieu des Eſpagnols ſera parmi
» nous. Partout où ils le trouvent,
» ils s'y établiſſent pour le poſſéder.
» Inutilement le cacherions-nous ;
» ils ont un ſecret merveilleux pour
» le découvrir. Si vous l'aviez ava-
» lé, ils vous éventreroient pour l'a-
» voir. Je ne connois que le fond
» de la mer où ils n'iront pas le
» chercher ; c'eſt là qu'il faut le met-
» tre. Quand il ne ſera plus parmi
» nous, ils nous laiſſeront en repos ;
» car c'eſt uniquement ce qui les
» fait ſortir de chez eux «.

L'expédient eſt trouvé admirable. Les caciques prennent auſſitôt tout

l'or qu'ils ont, vont le jetter dans la mer, assez loin du rivage, & sont très-satisfaits d'avoir noyé leurs craintes avec leur or : aussi sont-ils très-étonnés, quand, au bout de quelque temps, ils voient paroître les Espagnols.

Ce peuple conquérant contractoit, en passant en Amérique, un caractère sombre & impitoyable. Cette férocité se fait encore plus sentir à Cuba qu'ailleurs. Hatvey, celui des insulaires qui a fait de plus grands efforts pour défendre sa liberté, ayant été vaincu & pris, est condamné à être brûlé vif. Lorsque ce prince malheureux est attaché au poteau où il doit expirer, un missionnaire l'exhorte à se faire chrétien, & l'assure que son changement de religion lui procurera le paradis. *Dans le paradis, dont vous me faites une si belle peinture, y a-t-il des Espagnols ?* demande le cacique. *Oui sans doute*, répond le religieux ; *mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne*

vaut rien, réplique Hatvey ; *je ne puis me réſoudre à aller dans un lieu où j'aurois à craindre d'en trouver un ſeul. Ainſi ne me parlez plus de votre religion, & laiſſez-moi mourir.*

A Cuba, à Saint-Domingue, à la Jamaïque, dans les iſles voiſines, les Eſpagnols font périr les foibles Indiens, comme des chaſſeurs qui dépeuplent une terre de bêtes fauves. *Je les ai vus*, diſoit Las Caſas, miſſionnaire dominicain, *je les ai vus remplir les campagnes de fourches patibulaires, auxquelles ils pendoient ces malheureux treize à treize, en l'honneur, diſoient-ils, des treize apôtres. Je les ai vus donner des enfans à dévorer à leurs chiens de chaſſe.* Hiſt. de Saint-Domingue.

1512.

Quelques Portugais ſont faits priſonniers dans l'Inde. Comme leur nation, dans le temps de ſes prodigieux ſuccès, trouve cet événement honteux, elle ne s'empreſſe

pas de les racheter. Le père de Laurieure, vertueux Franciſcain, qui eſt avec eux, demande qu'on le laiſſe partir pour aller traiter lui-même cette affaire. Le roi de Cambaie paroiſſant inquiet du retour, le religieux détache ſon cordon, & le lui met en main, comme le gage le plus aſſuré de ſa foi : ſur cela ſeul, on le laiſſe aller. Sa négociation eſt infructueuſe, & il revient dans les fers. Le roi eſt ſi frappé de cette fidélité, & il conçoit une ſi haute opinion d'un peuple qui produit des hommes capables de cet acte de vertu, qu'il les renvoie tous ſans rançon. *Conquêtes des Portugais dans le nouveau monde.*

1512.

Gonſalve de Cordoue, ſurnommé le grand capitaine, meurt à Grenade dans la diſgrace du roi Ferdinand, ſon maître. » Je ne vois pas, diſoit ce prince ingrat & diſſimulé, « que je doive me réjouir d'avoir ac-

» quis le royaume de Naples, puiſ-
» qu'il ne m'en revient aucun profit.
» Celui qui l'a conquis en mon nom
» ne ſemble pas avoir eu le deſſein
» de l'acquérir pour moi, mais pour
» lui & pour ceux à qui il diſtribue
» les terres & les revenus «. *Paul Jove, hiſt. de Gonſalve.*

Le diſcours du roi catholique feroit croire que Gonſalve étoit avide & intéreſſé. Qu'on juge de ſon caractère par le trait ſuivant. La république de Veniſe lui fait préſent de vaſes d'or, de tapiſſeries magnifiques & de martres zibelines, avec un parchemin où eſt écrit, en lettres d'or, le décret du grand conſeil qui le fait noble Vénitien. Il envoie tout à Ferdinand, excepté le parchemin, qu'il ne retient, dit-il, que pour montrer à ſon concurrent, Alonze de Silva, qu'il n'eſt pas moins gentilhomme que lui. *Commentateur Eſpagnol de Commines.*

Un ſoldat ſéditieux, que Gonſalve faiſoit pendre, le cite au tribu-

nal de Jéſus-Chriſt. *A la bonne heure !* dit le général en ſe moquant de la citation ; *que ce mutin aille toujours devant : il trouvera mon frère don Alonze de Aguilar.* Ce don Alonze avoit été tué par les Maures de Grenade, dans un combat donné peu auparavant. *Paul Jove, hiſt. de Go ſalve.*

1512.

La ville de Breſſe s'étant révoltée contre les François, qui en étoient les maîtres depuis la bataille d'Aignadel, eſt attaquée, priſe & ſaccagée avec une fureur qui a peu d'exemples. Le chevalier Bayard, qui eſt bleſſé au commencement de l'action, ſe fait porter chez des gens de qualité, qu'il raſſure par ſes diſcours, & par la précaution qu'il prend de placer à leur porte deux ſoldats, qu'il dédommage, par un don de huit cent écus, du ſacrifice qu'ils lui font en ne pillant pas.

Lorſque l'impatience de joindre l'armée,

l'armée, plutôt que ſa guériſon qui n'eſt qu'imparfaite, détermine le chevalier à partir, la maîtreſſe de la maiſon ſe jette à ſes genoux. » Le droit » de la guerre, lui dit-elle, vous » rend le maître de nos biens & de » nos vies; & vous nous avez ſauvé l'honneur. Nous eſpérons pourtant de votre généroſité que vous » ne nous traiterez pas avec rigueur, & que vous voudrez bien » vous contenter d'un préſent plus » proportionné à notre fortune qu'à » notre reconnoiſſance «. Elle lui préſente, en même temps, un petit coffre rempli de ducats d'or. Bayard lui demande, en ſouriant, combien il y en a. » Deux mille cinq cent, » monſeigneur, répond la dame en » tremblant; mais, ſi vous n'êtes » pas content, nous ferons nos efforts pour en trouver davantage. » Non, madame, dit le chevalier, » je ne veux point d'argent: les » ſoins que vous avez pris de moi » ſont bien au-deſſus des ſervices

» que j'ai pu vous rendre. Je vous » demande votre amitié, & vous » conjure d'accepter la mienne «.

Une modération ſi rare cauſe plus de ſurpriſe que de joie à la dame. Elle ſe jette de nouveau aux pieds du chevalier, & lui dit qu'elle ne ſe relevera point qu'il n'ait accepté cette marque de ſa gratitude. » Puiſque » vous le voulez, reprend Bayard, je » ne vous refuſerai point : mais ne » pourrai-je pas avoir l'honneur de » ſaluer vos filles « ? Dès qu'elles ſont arrivées, il les remercie de leur attention à lui faire compagnie & à l'amuſer. » Je voudrois bien, ajou- » te-t-il, vous témoigner ma recon- » noiſſance; mais les gens de guerre » ont rarement des bijoux conve- » nables aux perſonnes de votre » ſexe. Madame votre mère m'a fait » préſent de deux mille cinq cent » ducats; je vous en donne à cha- » cune mille pour vous aider à vous » marier : je deſtine les cinq cent » autres aux religieuſes de cette vil-

» le, qui ont été pillées; & je vous » prie d'en faire la diſtribution «. *Hiſtoire du chevalier Bayard.*

1512.

GASTON de Foix, qui commande l'armée Françoiſe en Italie, attaque & bat à Ravennes les puiſſances confédérées contre ſa patrie depuis la ligue de Cambray. Pour rendre ſa victoire plus complette, il pourſuit lui-même une poignée de ſoldats qui fuient avec beaucoup de précipitation. Cette démarche imprudente lui coûte la vie au milieu de ſon triomphe. En vain Lautrec, qui combat à ſes côtés, crie aux Eſpagnols qui ont démonté ce héros, *Ne le tuez pas; c'eſt notre général, c'eſt le frère de votre reine;* ils n'écoutent rien, l'achèvent, & lui font juſqu'à quinze bleſſures au viſage. Louis XII s'écrie, en apprenant que le ſuccès de ſes armes eſt accompagné de la perte d'un chef jeune, adoré, & de grande eſpérance: *Ah dieu! je*

n'ai donc pas gagné la victoire, mais très-bien perdue! Brantome.

1512.

FERDINAND, roi d'Arragon, ayant envahi la Navarre, Louis XII donne des ſecours avec leſquels le roi dépouillé entreprend le ſiège de Burgui. La plupart des Eſpagnols qui s'étoient enfermés dans cette place s'y font tuer; Ferdinand Valdez, qui les commande, eſt trouvé parmi les morts, après s'être battu en déſeſpéré, & avoir fait des prodiges de valeur. Le bruit ſe répand que ce brave officier ne s'eſt expoſé dans cette occaſion au danger évident de périr, que par le chagrin d'un mot piquant que le roi lui avoit dit après la bataille de Ravennes: car Valdez, de retour en Eſpagne après cette grande action, s'étant préſenté au roi, ce prince ſe contenta de lui dire: *N'eſt-ce pas à Ravennes que ſont reſtés les braves?* Ce mot eſt pour Valdez un coup de poignard qui lui

perce le cœur, & un trait que la mort ſeule eſt capable de lui arracher. *Mariana.*

Après la priſe de Burgui, D'Albret entreprend le ſiège de Pampelune. Les habitans ayant repréſenté au duc d'Albe l'impoſſibilité de défendre leur ville avec le peu de forces qu'on a : *Je ſerois bien fâché d'en avoir davantage*, dit ce ſage & hardi général ; *moins nous ſerons, plus nous acquerrons de gloire. Il eſt vrai*, repliquent les habitans ; *mais cette gloire ne ſçauroit s'acquérir ſans monde.* Brantome.

1513.

L'ARMÉE Françoiſe, commandée par La Trimouille, eſt battue à Novarre par les Suiſſes, & deux fils de la Marck reſtent pour morts ſur le champ de bataille. Leur père, déſeſpéré de ce malheur, va avec ſa compagnie de cent hommes-d'armes pour les r'avoir ou pour périr avec eux. Il fait une ſi furieuſe charge,

qu'il pouſſe les vainqueurs juſqu'à l'endroit où ſont ſes enfans. Il en met un en travers devant lui ſur ſon cheval, un domeſtique hardi en fait autant de l'autre, & ils les rapportent au camp criblés de coups. Le temps & des ſoins très-tendres guériſſent ces bleſſures. La perte de ces deux jeunes gens eût été conſidérable; l'aîné fut le maréchal de Fleuranges, & le cadet Jametz. L'un & l'autre parvinrent à une grande réputation. *Hiſtoire du chevalier Bayard.*

1513.

Les François ſont mis en déroute par les Impériaux & les Anglois à Guinegate. Bayard, dans cette journée honteuſe pour ſon pays, & appellée la journée des *éperons*, augmente ſa réputation, en ſoutenant fort longtemps, avec quelques hommes auſſi déterminés que lui, les efforts de pluſieurs corps très-conſidérables. Forcé à la fin de ſe rendre,

il le fait d'une manière également ſage & hardie.

Il apperçoit de loin un gendarme richement armé, qui, voyant qu'il n'y avoit point de péril, & dédaignant de faire des priſonniers, s'étoit jetté au pied d'un arbre pour ſe repoſer, & avoit quitté ſon caſque. Il pique droit à lui, ſaute de ſon cheval, & lui appuyant l'épée ſur la gorge, *Rends-toi, homme-d'armes*, lui dit-il, *ou tu es mort*. L'Anglois, imaginant qu'il eſt ſurvenu du ſecours aux François, ſe rend ſans réſiſtance & demande le nom du vainqueur. *Je ſuis*, répondit-il d'un ton plus adouci, *le capitaine Bayard qui vous rend votre épée avec la ſienne, & qui ſe fait auſſi votre priſonnier.*

Quelques jours après, le chevalier veut s'en aller. *Et votre rançon?* dit le gendarme. *Et la vôtre?* répond Bayard: *je vous ai pris avant de me rendre à vous, & j'avois votre parole lorſque vous n'aviez pas encore la mienne.*

L'aventure eſt ſi extraordinaire, que les rois-d'armes ne l'ont pas prévue. On convient de s'en rapporter à l'empereur & au roi d'Angleterre. Ils décident que les deux priſonniers ſont mutuellement quittes de leurs promeſſes. Mais Henri ajoute que Bayard, qui a vu leur camp & leurs travaux, ſera obligé de faire un voyage de ſix ſemaines dans les Pays-bas, avant de joindre l'armée Françoiſe. *Hiſt. du chevalier Bayard.*

1515.

LOUIS XII meurt, après avoir éprouvé à la guerre des revers, qui ſont plutôt une ſuite de la bonté de ſon caractère que de la médiocrité de ſon talent.

Lorſqu'il alloit à la guerre, il ſe faiſoit ſuivre de quelques hommes éclairés & vertueux, chargés, même en pays ennemi, d'empêcher le déſordre, & de réparer le dommage lorſqu'il avoit été fait. Ces principes,

d'une probité auſtère, furent ſurtout remarqués après la priſe de Gênes, qui avoit ſecoué le joug des François. Leur avantgarde ayant pillé quelques maiſons du fauxbourg de Saint-Pierre d'Aréna, le prince, quoique perſonne ne ſe plaignît, y envoya des gens de confiance pour examiner à quoi ſe pouvoit monter la perte, & enſuite de l'argent pour payer la valeur de ce qui avoit été pris.

L'Alviane, ayant été pris à la bataille d'Aignadel, fut conduit au camp François, où il fut traité avec toute l'honnêteté poſſible. Ce général, plus aigri par l'humiliation de ſa défaite que touché de l'humanité de ſon vainqueur, ne répondit aux démonſtrations les plus conſolantes que par une fierté bruſque & dédaigneuſe. Louis ſe contenta de le renvoyer au quartier où l'on gardoit les priſonniers. *Il vaut mieux le laiſſer*, dit-il; *je m'emporterois, & j'en ſerois fâché. Je l'ai vaincu; il faut me vaincre moi-même.*

Louis prétendoit que les avantages que ſes ennemis remportoient ſur lui ne devoient étonner perſonne. *Ils me battent*, diſoit-il, *avec des armes que je n'ai jamais employées; avec le mépris de la bonne-foi, de l'honneur & des loix de l'évangile.* Dauton, hiſt. de Louis XII.

1515.

Les François, à la mort de Louis XII, ſe trouvent chaſſés du Milanès, qu'ils avoient conquis & perdu ſi ſouvent. François I, à ſon avénement au trône, en médite de nouveau la conquête. Les Suiſſes y entrent en foule pour s'y oppoſer. Comme les troupes du pape & du roi d'Arragon, leurs alliés, ne les joignent pas, ils ſe mutinent & pillent la caiſſe du commiſſaire-apoſtolique député à la ſuite de leur armée. Ils reprennent enſuite bruſquement le chemin de leur pays, abandonnant l'état de Milan à ſa deſtinée.

Le haſard les arrête dans leur marche. Ils trouvent le contingent qu'on leur envoie pour leur ſolde, & ont la certitude que vingt mille de leurs compatriotes ſont en chemin pour les joindre. Ces deux circonſtances réunies leur font changer de réſolution. Ils reprennent le chemin de la Lombardie ; & les prédications du cardinal de Sion, leur guide, ont un ſi grand ſuccès, que ceux qui avoient pillé la caiſſe du pape y rapportent l'argent enlevé. *Guichardin.*

1515.

La réſolution des Suiſſes n'arrête pas les François. Les deux nations s'attaquent à Marignan, avec une impétuoſité qui tient de la rage. Le combat avoit déjà duré cinq heures, & les troupes de chaque côté étoient très-engagées, quand la nuit devient ſi noire, que les deux partis, ne pouvant plus ſe reconnoître, diſcontinuent de ſe charger. Tout-à-coup il ſe fait une ceſſation d'armes, ſans

que perſonne l'ait demandée. Les Suiſſes & les François attendent le jour ſur le terrein qu'ils ſe trouvent occuper, mêlés les uns avec les autres, & ſans qu'aucun des partis ſonge à ſe retirer. Ils ne demandent que la lumière pour recommencer à combattre.

A la pointe du jour, les Suiſſes reviennent à la charge. Ils trouvent dans leurs ennemis plus d'ordre & autant de courage que la veille. La victoire, après avoir longtemps balancé, ſe déclare enfin pour les François. Comme, de part & d'autre, on n'a ni demandé ni donné quartier, le carnage ſe trouve très-grand. Les vainqueurs y perdent cinq à ſix mille de leurs plus braves ſoldats; mais le champ de bataille demeure jonché de quinze mille Suiſſes.

Le maréchal de Trivulce, qui s'étoit trouvé à dix-huit batailles rangées, dit » que les autres avoient été » des jeux d'enfant, & que celle de

» Marignan eſt un combat de géans «. *Paul Jove.*

François I haſarde cette action contre l'avis de ſes généraux. Il tranche toutes les difficultés par ce mot, qui eſt devenu proverbe : *Qui m'aime me ſuive.* Après la victoire, le connétable de Bourbon lui dit : » Eh » bien ! monſeigneur, Dieu nous a » donné la journée. Mais qu'y avons- » nous gagné ? là où, ſi vous l'euſ- » ſiez perdue, votre priſe & celle » de ce grand nombre de princes, » ſeigneurs & braves capitaines, euſ- » ſent pour jamais enrichi cette ver- » mine «.

» Encore faut-il, mon oncle, ré- » pond François, qu'un roi tel que » je ſuis faſſe paroître au monde ce » qu'il doit être : car, Dieu m'en ſoit » témoin, que, ſi mon armée ne » m'eût voulu ſuivre, je les euſſe » plutôt combattu tout ſeul que de » fuir devant une telle payſandaille; » avec ferme eſpérance en Dieu, » que, par la terreur de mon nom,

» de ma préſence & de l'équité de » ma cauſe, je les euſſe fait age- » nouiller devant moi; & euſſe fait » vœu de jamais ne porter lance, » ſi j'euſſe été défait par gens de » pied, encore conduits par un prê- » tre de cardinal Sion «. *Mémoires du maréchal de Vielleville.*

François I, qui s'eſt fort ſignalé dans cette grande action, veut, ſuivant l'ancien uſage, être armé chevalier ſur le champ même de bataille. Bayard, qu'il choiſit pour cette fonction glorieuſe, le frappe ſur le cou du plat de ſon épée, en diſant: *Sire, autant vaille que ſi c'étoit Roland ou Olivier, Godefroy ou Baudouin ſon frère. Certes vous êtes le premier prince que oncques fis chevalier. Dieu veuille qu'en guerre ne preniez la fuite.* Regardant enſuite ſon épée avec une joie ingénue: *Tu es bienheureuſe, mon épée*, dit-il, *d'avoir aujourd'hui à un ſi vertueux & puiſſant roi donné l'ordre de chevalerie! Certes, ma bonne épée, vous ſerez*

moult bien comme relique gardée & ſur toutes autres honorée ; & ne vous porterai jamais, ſi ce n'eſt contre Turcs, Sarrazins ou Maures. Hiſt. du chevalier Bayard.

1518.

HENRI VIII s'étant engagé d'honneur à rendre à la France Tournay, dont il s'étoit rendu le maître, le maréchal de Chatillon, qui eſt envoyé pour en prendre poſſeſſion, ſe préſente, enſeignes déployées, pour y faire ſon entrée. L'Anglois, qui y commande, lui dit qu'il ne permettra pas qu'il entre comme un conquérant dans une place que le roi de France ne tient que de la pure grace du roi d'Angleterre. C'eſt une honte à Chatillon d'être contraint, comme il l'eſt, de plier ſes drapeaux. Avec plus de modeſtie, il auroit évité cet affront. *Du Bouchet, hiſt. de la maiſon de Coligny.*

1519.

IVAR LUNGH, Danois, d'une naiſſance diſtinguée, qui s'étoit fort ſignalé dans les armées de France, & l'Allemand George Tegnagel, qui avoit acquis une grande réputation dans les troupes de l'Empire, entrent au ſervice du Dannemarck dans le même temps. Ils préſentent au roi des armes choiſies avec ſoin dans les climats où ils ont fait la guerre; &, comme ils ſont extrêmement zèlés pour les intérêts qu'ils ont ſuivis, ils n'oublient rien ni l'un ni l'autre pour leur faire obtenir la préférence. Leur rivalité eſt augmentée par le deſir qu'ils ont tous deux d'avoir le commandement des troupes.

Ce grand différend partage la cour. Le roi le termine, en décidant que les deux rivaux ſe battront dans un combat ſingulier où chacun ſe ſervira des armes qu'il a préſentées, & que le vainqueur ſera déclaré gé-

néral de l'infanterie. La fortune ſe déclare pour Lungh : il terraſſe ſon adverſaire, & jouit peu des avantages qui ſont le prix de ſon triomphe. La mort le ſurprend peu de temps après. *Desroches, hiſtoire de Dannemark.*

1519.

HERNAND CORTEZ, parti de l'iſle de Cuba pour la conquête du Mexique, trouve, au milieu des peuples les plus barbares, un empire qui a une politique, des loix, qui poſsède l'art de la guerre & la ſcience du gouvernement. Son ame, naturellement élevée, l'eſt encore par la vue des tréſors & des forces de l'état qu'il attaque. *Voilà, mes amis*, dit-il à ſes ſoldats, *ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richeſſes : celles-ci établiſſent la fortune, & les autres la réputation.* Son courage ne paſſe pas dans l'ame de ſes ſoldats. Effrayés des difficultés qu'il faut ſurmonter, ils demandent,

du ton de la ſédition, d'être ramenés à Cuba. Le général a l'air d'entrer dans leurs vues, & ordonne qu'on prépare tout pour un départ prochain.

Cette réſolution n'eſt pas plutôt divulguée, que ceux de ſes compagnons qui lui ſont dévoués, & qu'on a avertis ſous main de ſes intentions, ſe plaignent avec beaucoup de hauteur & d'emportement d'avoir été trompés. » Nous ſommes » venus, diſent-ils, dans ce riche » pays pour nous y établir; & nous » remplirons notre deſtinée. Que » Cortez renonce, s'il veut, par foi- » bleſſe, à l'exécution du plus grand » des projets, & qu'il ſuive ſon plan » de retraite avec ceux qui ont pris » leurs meſures pour l'accompagner: » nous nous armerons d'une conſ- » tance inébranlable, & il ſe trouve- » ra quelqu'un aſſez brave & aſſez in- » telligent pour nous commander «.

Ces ſentimens héroïques, qui étoient d'abord particuliers aux amis

de Cortez, échauffent bientôt les indifférens, paſſent même juſques dans le cœur de ſes ennemis. Le ſoulèvement eſt preſque général contre une réſolution qui ruine ſans retour les grandes eſpérances qu'on avoit conçues.

Les confidens de Cortez ſaiſiſſent, pour engager l'armée, cet inſtant de chaleur qui pourroit n'être que paſſager. Ils vont, accompagnés de la plus grande partie des ſoldats, l'inſtruire de ce qui ſe paſſe, & l'avertir du déſeſpoir où jette tout le monde le parti qu'il eſt réſolu de prendre.

Je ne l'avois pris, répond Cortez, *que parce qu'on m'avoit aſſuré que c'étoit le vœu commun. Je m'en déſiſte avec joie, & vois avec tranſport mes camarades ſentir ce qu'ils doivent au ſervice du roi, à la gloire du nom Eſpagnol & à leur ſerment. Cependant comme c'eſt l'honneur ſeul qui fait un ſoldat, s'il ſe trouve quelqu'un que la crainte retienne ici, qu'il parte :*

il y aura dès demain des vaiſſeaux prêts à le porter à Cuba. Je ne veux que des hommes déterminés ſans retour à ſuivre ma fortune.

Ce diſcours eſt reçu avec un applaudiſſement univerſel. Le nom de Cortez retentit de toutes parts. La joie, qui dans quelques-uns n'eſt que feinte, ſe manifeſte auſſi fortement que la plus ſincère. Perſonne n'oſe contredire la propoſition d'un établiſſement.

Des diſpoſitions ſi nobles ne ſont pas de longue durée. Les travaux inſéparables de l'entrepriſe raniment la ſédition. Le général, après avoir tout mûrement peſé, prend une réſolution extrême, digne de la grandeur de ſon ame & de la vigueur de ſon courage : il fait brûler la flotte, & oblige, par cette voie, ſes troupes à vaincre ou à mourir avec lui.

Les Tlaſcaltèques ſont les premiers ennemis redoutables qui s'oppoſent à Cortez. Il les bat, & s'en

fait des alliés, avec leſquels il marche à la capitale du Mexique. Montézuma, qui y règne, n'oſe pas ſe défendre, & ſe reconnoît tributaire des conquérans. Cette foibleſſe les enhardit à le tenir, ſous des prétextes honorables, comme empriſonné dans ſes palais. Une coutume antique & ſolemnelle l'appelle alors au temple de ſes dieux. Convaincu qu'on ne l'y laiſſera pas aller ſans s'aſſurer de lui, & voulant cacher à ſon peuple cet aviliſſement de la majeſté royale, il fait appeller lui-même quelques officiers Eſpagnols pour l'accompagner, afin qu'on croie que ce ſont des courtiſans qu'il a choiſis, & non une garde qu'on lui a donnée.

Les choſes ſont dans cette ſituation, lorſque Cortez eſt averti qu'un corps de troupes, envoyé par le gouverneur de Cuba, ſon ennemi, eſt arrivé avec ordre de le dépouiller du commandement, & peut-être de lui faire trancher la

tête. Il part auſſitôt pour aller combattre ſes compatriotes. Lorſqu'il croit les ſurprendre, on l'avertit qu'on a entendu ſonner l'allarme. *N'importe*, s'écrie-t-il, *continuons la marche ; ſi nous ne rencontrons pas nos ennemis endormis, nous les trouverons au moins mal éveillés* : ce qui arrive, & il les défait complettement.

Narvaez, leur chef, lui dit, avec cette hauteur qui caractériſe les Eſpagnols : *Vous devez, ſeigneur capitaine, eſtimer beaucoup l'aventure qui me rend votre priſonnier. Mon ami, il faut louer Dieu de tout*, répond Cortez ; *mais je puis vous jurer, ſans vanité, que je compte cette victoire & votre priſe entre les moindres exploits qui ſe ſoient faits en ce pays-ci.* Tout de ſuite il fait rendre aux vaincus leurs armes ; &, par cette confiance d'une magnanimité ſingulière, les range pour toujours ſous ſes drapeaux.

Après cette expédition, égale-

ment heureuſe & rapide, Cortez reprend la route de Mexico. Il découvre dans ſa marche que pluſieurs des ſiens, las des fatigues inſéparables de ſon entrepriſe, ont conſpiré contre ſa perſonne. Villafagna, le chef des mutins, eſt maſſacré dans l'inſtant, & on publie qu'il a déchiré en mille pièces la liſte des conjurés : le général prend ce parti, pour n'être pas obligé de faire périr de braves gens, dont le ſecours lui eſt néceſſaire. Il arrive, comme il l'avoit prévu, que les coupables, pour diſſiper les ſoupçons qu'on peut avoir de leur fidélité, ſervent avec un zèle qui devient un exemple pour l'armée.

Cette ardeur a bientôt occaſion d'éclater. Guatimozin, qui a ſuccédé à Montézuma, plus fier & plus courageux que ſon prédéceſſeur, veut tenter le ſort des armes, qui lui eſt contraire. Les Eſpagnols, pour découvrir en quel lieu ſont cachés les tréſors de l'empire, étendent ſur un

lit de charbons ardens cet auguſte priſonnier. Tandis qu'il ſouffre une torture ſi cruelle, il entend un cri, que la douleur arrache à ſon favori, condamné au même ſupplice que lui : *Et moi*, dit ce prince, *ſuis-je donc couché ſur un lit de roſes ?*

La conquête du Mexique eſt l'ouvrage de deux ans, & de quelques centaines d'Eſpagnols. Le deſir des richeſſes en fait former la réſolution ; le génie & le courage l'exécutent : toutes les paſſions concourent aux ſuites affreuſes qu'elle a. *Solis, conquête du Mexique.*

Ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire, ſçavent que Cortez perdit tous ſes biens dans une expédition qu'il fit dans la Californie ; qu'il eſſuya des traitemens affreux des miniſtres ; & qu'il fut ſi peu connu de l'empereur Charles-Quint ſon maître, que ce prince lui demanda un jour qui il étoit. *Je ſuis un homme*, répondit fièrement le conquérant du Mexique, *qui vous a donné plus de provinces*

vinces que vos pères ne vous ont laiſſé de villes. Abrégé chronologique de l'hiſtoire d'Eſpagne.

1521.

Soliman, ce fier ſouverain des Turcs, dont les talens ſont fort grands & l'ambition ſans bornes; attaque la Hongrie, & prend Belgrade qu'on regardoit comme le boulevard de la chrétienté. Il vient de faire cette importante conquête, lorſqu'une femme du commun s'approche de lui, & ſe plaint amèrement de ce que des ſoldats lui ont enlevé des beſtiaux qui faiſoient toute ſa richeſſe. *Il falloit que vous fuſſiez enſévelie dans un ſommeil bien profond*, lui dit en riant le ſultan, *puiſque vous n'avez pas entendu venir les voleurs. Oui, je dormois, ſeigneur*, répond-elle; *mais c'étoit dans la confiance que votre hauteſſe veilloit pour la ſureté publique.* Le prince, qui a de l'élévation, approuve ce mot, tout hardi qu'il

eſt, & répare convenablement un dommage qu'il auroit dû empêcher. *Pufendorff.*

1522.

Les Turcs, maîtres de Belgrade, attaquent l'iſle de Rhodes, la réſidence de l'ordre militaire aujourd'hui connu ſous le nom de Malthe. Les premiers efforts des infidèles étant inſuffiſans & mal dirigés, Soliman paſſe les mers pour ſe mettre lui-même à la tête de cette grande entrepriſe. Ce qu'on lui avoit écrit de la mauvaiſe volonté de ſes troupes, ce qu'il apprend en arrivant de leur lâcheté, le détermine à les faire paroître déſarmés devant lui, & à les faire environner par quinze mille hommes qui l'accompagnent. » Si » j'avois, leur dit-il d'un ton fier & mépriſant, & jettant de tous côtés des regards terribles, » ſi j'avois à » parler à des ſoldats, je vous euſſe » permis de paroître devant moi » avec vos armes : mais, puiſque je

» ſuis réduit à adreſſer la parole à
» de malheureux eſclaves, plus foi-
» bles & plus timides que des fem-
» mes, il n'eſt pas juſte que des
» hommes ſi lâches déshonorent les
» marques de la valeur. Je voudrois
» bien ſçavoir ſi, quand vous avez
» abordé dans cette iſle, vous vous
» étes flattés que ces croiſés ſeroient
» encore plus lâches que vous, &
» qu'ils préſenteroient ſervilement
» leurs mains aux fers dont il vous
» plairoit de les charger. Pour vous
» déſabuſer, ſçachez que, dans la per-
» ſonne de ces chevaliers, nous avons
» à combattre les plus intrépides
» d'entre les chrétiens & les plus al-
» térés du ſang muſulman. C'eſt leur
» courage qui a excité le nôtre : en
» les attaquant, j'ai cru trouver une
» entrepriſe & des périls dignes de
» ma valeur. Eſt-ce de vous, troupes
» lâches & efféminées, que je dois
» attendre une conquête ; vous qui
» fuyez l'ennemi avant de l'avoir vu,
» & qui auriez déjà déſerté, ſi la

» mer, dont vous êtes environnés, » n'y mettoit un obſtacle inſurmon- » table ? Avant d'éprouver une pa- » reille diſgrace, je ferai une juſtice » ſi ſévère des lâches, que leur ſup- » plice retiendra dans le devoir ceux » qui ſeroient tentés de les imiter «.

A peine Soliman a ceſſé de parler, que les ſoldats armés tirent leurs épées, comme pour maſſacrer ceux de leurs camarades qui ont excité l'indignation du ſultan. Ces malheureux, qui voient la mort ſur leur tête, implorent, avec de grands cris, la miſéricorde de leur ſouverain. Leur général, de concert avec lui, appuie leurs prières. *Eh bien !* dit Soliman à Péri, *je ſuſpends, à votre prière, la punition des coupables : c'eſt à eux à aller chercher leur grace dans les baſtions & ſur les boulevards de nos ennemis.*

Ce mêlange de ſévérité & de clémence change tous les cœurs. Les plus grands périls ſe trouvent au-deſſous de la valeur des ſoldats qui

ont été le plus découragés. Les aſſiégés, de leur côté, montrent un courage invincible. Les prêtres, les vieillards, les enfans, les femmes ſurtout, rendent dans la place des ſervices qu'on n'attendoit pas d'elles. L'hiſtoire a diſtingué une Grecque très-belle & maîtreſſe d'un officier qui eſt tué à la défenſe d'un baſtion. Cette fille, qui ne veut pas ſurvivre à un homme qui lui étoit très-cher, baiſe deux enfans qu'elle a eus de lui, leur fait le ſigne de la croix ſur le front, leur dit, les larmes aux yeux, qu'il vaut mieux qu'ils meurent de ſa main que d'être réſervés à d'infâmes plaiſirs, les égorge en frémiſſant, jette leurs corps dans le feu, ſe révêt des habits teints du ſang de ſon amant, prend ſes armes, court ſur la brèche, tue le premier Turc qui s'oppoſe à elle, en bleſſe d'autres, & meurt en combattant héroïquement.

Parmi les journées mémorables & ſanglantes de ce ſiège, on doit

compter celle de l'assaut donné au poste d'Espagne, où les assaillans perdent quinze mille hommes. Soliman, s'appercevant que les siens commencent à reculer, fait sonner adroitement la retraite. Il aime mieux, avec raison, que cette démarche paroisse plutôt une suite des ordres qu'il a donnés, que du découragement & de la foiblesse de ses troupes. *Vertot, hist. de Malthe.*

Le grand-maître Villiers de Lisle-Adam, voyant avec douleur que tous ses moyens de défense sont épuisés, sent très-bien qu'il ne peut pas faire autrement que de se rendre. Il y est résolu; mais la persuasion où il est que celui qui fait les premières propositions perd beaucoup de ses avantages, lui fait prendre la résolution fixe & invariable d'attendre que les Turcs lui parlent de capitulation. Son projet réussit. Les assiégeans, ignorant l'état de la place, offrent aux assiégés des conditions plus honorables que l'état des cho-

ſes ne permet de les eſpérer. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

Dès que la capitulation eſt ſignée, Soliman entre dans la ville, pour témoigner à Liſle-Adam l'admiration qu'il a de la belle défenſe qu'il vient de faire. Après une aſſez longue converſation, le vainqueur ſe retire, en diſant : *Quoique je ſois venu ſeul ici, ne croyez pas que je manquaſſe d'eſcorte ; j'avois la parole du grand-maître & la foi des chevaliers, qui doivent plus raſſurer qu'une armée entière.* Hiſt. de Charlesquint.

1522.

CHARLES QUINT & François I, qui ſe haïſſoient fort, ayant, pour un ſujet léger, commencé cette malheureuſe guerre qui a déchiré ſi longtemps l'Europe, les Impériaux prennent Mouſon & menacent la Champagne. Mézières, la ſeule ville un peu fortifiée qui couvre cette frontière, eſt en ſi mauvais état, qu'on médite de la ruiner & de dévaſter

tous les environs pour affamer l'armée impériale. La magnanimité de Bayard ne lui permet pas d'approuver ce parti honteux & déſeſpéré. Il demande à ſe jetter dans des murs plus qu'à demi-ruinés ; *parce que*, ſelon lui ; *il n'y a point de place foible, lorſqu'il y a de braves gens pour la défendre.*

» Camarades, dit-il à ceux qui » s'y enferment avec lui, nous ſera-t-il reproché que cette ville » ſoit perdue par notre faute, vu » que nous ſommes ſi belle compagnie enſemble & de ſi gens de » bien ? Il me ſemble que, ſi nous » étions dans un pré, n'ayant devant nous qu'un foſſé de quatre » pieds, encore combattrions-nous » un jour entier avant que d'être » défaits. Dieu merci, nous avons » foſſé, murailles & rempart, où, » je crois, avant que les ennemis » mettent le pied, beaucoup des » leurs dormiront aux foſſés «.

Quoique ce diſcours élève l'ame

de la plupart de ceux qui l'entendent, il se trouve mille poltrons qui, à l'approche du danger, s'enfuient les uns par la porte, les autres pardessus les murailles. *Tant mieux*, dit Bayard; *j'aime mieux de tels coquins dehors que dedans. Pareille canaille n'étoit pas digne d'acquérir de l'honneur avec nous.*

Lorsque les François ont fait toute la défense que comporte la place, le chevalier a recours à la ruse. On l'avoit averti que les deux généraux de l'empereur, Nassau & Sickingen, se défioient l'un de l'autre. Il profite de cette connoissance pour écrire à La Marck, qui est à Sédan, une lettre dans laquelle, supposant que ce prince lui a fait confidence du dessein où est Nassau de s'attacher à François I, il lui conseille de le presser de prendre son parti avant qu'il ait reçu un affront. Il ajoute que, tandis que les 12000 Suisses & les 800 hommes-d'armes qui vont arriver attaqueront Sickingen, il se propo-

ſe de faire lui-même une ſortie ſur Naſſau : deux attaques vives & imprévues qui ne peuvent guère manquer de réuſſir.

Cette lettre, confiée à un payſan qui doit la porter à Sédan au travers du camp de Sickingen, eſt interceptée, comme on l'a prévu, & elle produit l'effet qu'elle doit naturellement produire. Sickingen ſe croit trahi par ſon collègue ; & cette conviction le détermine à quitter ſon poſte. Naſſau, étonné de cette manœuvre, en demande la raiſon. On lui répond avec tant de hauteur & d'indignation, que les deux corps ſe mettent en bataille & ſe diſpoſent à en venir aux mains. Les François profitent de cette méſintelligence pour ravitailler la place. Ce ſecours donne le temps aux troupes qu'ils lèvent d'arriver. Elles ne ſe contentent pas alors de faire lever le ſiège ; elles pouſſent vivement l'armée impériale. *Hiſtoire du chevalier Bayard.*

1522.

LES Impériaux, & leurs alliés, qui entreprennent de chaſſer les François du Milanès, croient devoir commencer par s'emparer de Parme. Il ſurvient, pendant le ſiège, mille contretemps qui doivent les déterminer à l'abandonner. On tient, ſuivant l'uſage, beaucoup de conſeils de guerre ſans rien décider. Enfin le marquis de Peſcaire, plus hardi que les autres, dit : *Je vois bien que nous ſommes tous d'un même avis, mais que perſonne n'en veut paroître l'auteur. Pour moi, qui n'ai en vue que le bien commun, je conclus, ſur tout ce qui a été dit & que tout le monde ſçait, à lever le ſiège.* Dès qu'il a fait cette ouverture, les généraux parlent tous comme lui, & on prend l'unique parti qu'il y avoit à prendre. *Guichardin.*

1522.

D'HERBOUVILLE commande,

dans Crémone, une garniſon Françoiſe. Quoique les maladies diminuent chaque jour le nombre de ſes troupes, il réſiſte deux ans entiers aux veilles, à la faim & aux Impériaux. Ce brave homme, ſe voyant atteint d'une maladie mortelle, fait venir auprès de ſon lit le foible reſte de ſa garniſon, & lui peint ſi vivement l'honneur de la conſtance, qu'elle jure de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir. Ce ſerment eſt ſi bien obſervé, que le chevalier Bayard, étant venu ravitailler la place, n'y trouve que huit ſoldats exténués, hors d'état de combattre, mais réſolus à périr. *Hiſtoire du chevalier Bayard.*

1523.

Un général d'armée ne ſçauroit trop généralement écouter ceux qui demandent à lui parler. En ſuivant cette maxime, il entendra beaucoup de choſes vagues & puériles ; mais il ne ſe privera jamais d'un avis uti-

le. Il n'y a que les capitaines négligens ou préſomptueux qui ſe ſoient écartés de ce principe, & ils en ont été preſque toujours punis.

Hugue de Pépoli envoie demander à Lautrec des ſecours pour diſputer le paſſage de l'Adda à Proſper Colonne. Le valet de chambre du général François n'oſe pas troubler le repos de ſon maître. Pendant qu'on attend ſon réveil, Colonne paſſe la rivière ſans le moindre obſtacle. Ce ſuccès du général de Charles quint, qu'il étoit très-aiſé d'empêcher, a des ſuites conſidérables. *Porſchachi, notes ſur Guichardin.*

1523.

LAUTREC marche aux confédérés, campés à la Bicoque, avec le projet de les affamer. Les Suiſſes de ſon armée, auxquels il étoit dû pluſieurs montres, refuſent de ſeconder des vues ſi ſages & ſi bien concertées. Ils demandent ou qu'on les paye, ou qu'on leur permette de ſe

retirer, ou qu'on les mène au combat. Tout ce qu'on leur dit de raiſonnable pour les faire changer de réſolution ne fait aucune impreſſion ſur eux. On ne peut leur arracher que ces trois mots : *Argent, congé ou bataille.*

Cette obſtination ne laiſſe pas Lautrec maître de ſes opérations. Réduit à des partis qui entraînent tous des inconvéniens, il croit devoir préférer celui où les haſards ſont pour lui, & il ſe détermine à combattre. Afin de le faire avec quelque apparence de ſuccès, il veut introduire dans l'armée qu'il va attaquer un de ſes eſcadrons qui puiſſe prendre en queue ou en flanc, durant l'action, les troupes Eſpagnoles. Pour que ce ſtratagême réuſſiſſe, il imagine de donner à ce corps, au lieu d'une croix blanche qui étoit la marque des François, une croix rouge qui étoit la marque des Eſpagnols.

Proſper Colonne, averti à temps

de cette ruſe, ordonne à toutes ſes troupes de porter ce jour-là, au lieu de leur croix, une poignée d'herbes, & fait avertir que ceux qui ont une croix rouge ſont ennemis. Cette contreruſe eſt une des choſes qui contribuent le plus à la défaite des François. *Guichardin.*

1524.

Les malheurs de Lautrec placent l'amiral de Bonnivet à la tête de l'armée Françoiſe en Italie. On lui oppoſe trois grands hommes de guerre, Lannoy, Peſcaire & le connétable de Bourbon, qui, mécontent de ſa patrie, avoit paſſé au ſervice de Charles quint. L'imprudent & préſomptueux général ne devient ni plus appliqué ni plus circonſpect, & fait battre ſon arrière-garde à la retraite de Rebec. Bayard, qui y eſt mortellement bleſſé, ſe fait coucher ſous un arbre, le viſage tourné contre les Impériaux : *Car*, dit-il, *n'ayant jamais tourné le dos de-*

vant l'ennemi, je ne veux pas commencer à la fin de ma vie.

Bourbon, qui pourſuit la victoire, paſſant près de lui & l'ayant reconnu, lui témoigne le regret qu'il a de le voir dans cet état. *Monſeigneur*, répond le chevalier, *je ne ſuis point à plaindre; je meurs en faiſant mon devoir. C'eſt de vous qu'il faut avoir pitié, en vous voyant armé contre votre prince, votre pays & votre ſerment.* Hiſtoire du chevalier Bayard.

1524.

BOURBON obtient de Charles quint une armée avec laquelle il entreprend la conquête de la Provence. Après en avoir ravagé une partie, il attaque Marſeille. Le marquis de Peſcaire, qui partage avec lui le commandement, & qui s'étoit hautement déclaré contre l'expédition, fait des railleries amères ſur la réſiſtance opiniâtre des habitans.

Une fois en particulier, un bou-

let de canon ayant tué dans sa tente deux gentilshommes & un prêtre qui y dit la messe, Bourbon, qui n'est pas éloigné, accourt au bruit & demande ce que c'est. *Ce sont*, dit Pescaire, *les consuls de Marseille qui viennent vous en apporter les clefs.* C'est une allusion à ce qu'avoit dit le connétable avant le siège, que trois ou quatre coups de canon étonneroient si fort ces bons bourgeois, qu'ils viendroient, la corde au cou, lui apporter les clefs de leur ville. *De Rusi, histoire de Marseille.*

1524.

Les Impériaux ayant été forcés à lever le siège & à évacuer la Provence, François I, qui avoit eu le temps d'assembler ses forces, les suit mal-à-propos en Italie. Il est déterminé à cette expédition imprudente par Bonnivet, quoiqu'il ait pour lui moins d'estime que de goût.

» Ce fut lui seul qui conseilla au » roi de passer les monts & suivre

» M. de Bourbon, non tant pour le » bien & ſervice de ſon maître, que » pour aller revoir une grande dame » de Milan & des plus belles, qu'il » avoit fait pour maîtreſſe quelques » années devant. J'ai oui dire ce con- » te à une grande dame de ce temps- » là ; & même qu'il avoit fait cas au » roi de cette dame, qu'on dit qui » s'appelloit la ſignora Clarice, pour » lors eſtimée des plus belles d'Ita- » lie, & lui en avoit fait venir l'envie » de la voir ; & voilà la principale » cauſe de ce paſſage du roi, qui » n'eſt à tous connue. *Brantome.*

1524.

Les Eſpagnols ſont déterminés à la conquête du Pérou d'une manière aſſez ſingulière. Un Indien, qui venoit de préſenter une grande quantité d'or à deux officiers de cette nation, s'apperçoit qu'ils ne parviendront jamais à le partager paiſiblement, malgré la précaution qu'ils prennent de le peſer. Indigné, com-

me il le doit être, d'une avidité si éloignée de ses mœurs, il secoue violemment la balance, & renverse tout l'or qui y est. » Puisque vous » vous querellez pour si peu de cho- » se, dit-il tout de suite aux deux officiers, » & que c'est apparemment » ce métal qui vous a fait abandon- » ner votre patrie, essuyer tant de » fatigues, courir tant de dangers, » & inquiéter tant de peuples qui » jouissoient d'une paix profonde, » je veux vous faire connoître un » pays où vos vœux seront satisfaits; » mais pour y pénétrer, il faut bien » d'autres forces que celles que je » vois ici. Vous aurez à combattre » des nations nombreuses & des rois » puissans, qui ne manquent, ni de » moyens, ni de courage pour se » bien défendre «. *Histoire de Saint-Domingue.*

Ce discours, qui paroît d'abord fort vague, est suivi d'éclaircissemens si satisfaisans, qu'on ne pense plus qu'à tenter la découverte d'une ré-

gion ſi riche. François Pizarre, qui ſçait la guerre, & qui la fait avec ſuccès depuis long-temps dans les Indes, ſe charge de cette entrepriſe avec un vaiſſeau, deux canots, un petit nombre de ſoldats ; & il l'exécute avec ce courage actif & ferme qui caractériſe ſa nation.

Lorſque Pizarre arrive au Pérou, une partie de ce pays-là eſt gouverné par l'inca Atahuallpa. Ce prince, homme de beaucoup d'eſprit, ayant vu lire & écrire quelques-uns des conquérans, ſoupçonne que c'eſt un don naturel. Pour s'en aſſurer, il prie un Eſpagnol de lui écrire ſur l'ongle du pouce le nom de ſon dieu. Quelques autres Eſpagnols, qui lui font ſucceſſivement viſite, liſent de la même manière ce qui eſt écrit. Pizarre entre enfin. L'inca, après quelques autres queſtions, le prie de lui dire ce qu'il a fait écrire ſur ſon ongle. Le général, qui ne ſçait pas lire, ſe trouve dans l'impoſſibilité de répondre. Atahuallpa

juge de-là que c'eſt un talent acquis ; & , pouſſant ſes raiſonnemens plus loin , il conclut qu'un homme à qui cette ſorte d'éducation a manqué , doit être d'une naiſſance inférieure à celle des ſoldats qu'il commande. Cette opinion lui donne pour Pizarre un fonds de mépris qu'il n'a pas la prudence de diſſimuler, & qui lui coûte la vie. *Pufendorff.*

La deſtinée de Pizarre n'eſt pas plus heureuſe. Colomb avoit langui dans les fers. Cortez vivoit dans l'oubli en Eſpagne. Pour lui, il eſt inhumainement maſſacré par les compagnons de ſes victoires. Les conquérans , à ſa mort , ſe diviſent, & ſe plongent dans les horreurs des guerres civiles. Son frère Gonzale, qui ſe met à la tête du parti que la cour condamne , eſt fait priſonnier. Le préſident de la Gaſca , ſon juge, lui reproche ſon ingratitude envers Charlesquint , qui avoit tiré ſon frère de la pouſſière, & enrichi toute ſa famille.

» L'empereur ne nous a pas tirés » du néant, puiſque nous ſommes » gentilshommes de race, & connus » avant l'arrivée des Goths en Eſpa- » gne, lui dit Gonzale. Quant aux » richeſſes, il n'a jamais mis dans » notre maiſon que le titre de mar- » quis; récompenſe bien peu conſi- » dérable, en comparaiſon de l'em- » pire des Indes, que nous avons » bien voulu donner à la couronne » d'Eſpagne, tandis que nous pou- » vions le garder pour nous. *Varo- nes illuſtres del nuevo mundo.*

Pour aſſurer & finir en quelque manière la conquête du Pérou, il falloit être en poſſeſſion du Chilli. Valdivia, après en avoir aſſujetti la plus grande partie, eſt pris & vaincu en 1549 par une nation belliqueuſe, qui le fait périr par le plus affreux ſupplice. Les barbares lui versèrent dans la bouche de l'or fondu, en lui diſant: *Raſſaſie-toi de ce métal, dont toi & les tiens êtes altérés.* Abrégé chronolog. de l'hiſt. d'Eſpagne.

1525.

Antoine de Créqui de Pontdormi commande les troupes Françoiſes ſur les frontières de Picardie. Il ſurprend aux Impériaux un poſte qu'on croyoit ſi ſûr, que les Flamands du voiſinage y avoient retiré leurs effets les plus précieux. Les garniſons d'Aire, de Béthune & de S. Omer, averties de ce qui ſe paſſe, ſortent pour le couper à ſon retour. Ces meſures, quoique bien priſes, ne réuſſiſſent pas, parce que Pontdormi écraſe un gros corps de cavalerie qui s'oppoſe à ſon paſſage.

Dans ce combat, De Liques, qui avoit épouſé ce jour-là mademoiſelle de Fouqueroles, eſt pris par d'Eſtrées, guidon des gendarmes de Vendôme, lequel avoit fortement recherché la même perſonne. Les deux rivaux plaiſantent enſemble ſur cette aventure biſarre; & le lendemain d'Eſtrées, ayant reçu un billet de la jeune mariée, lui renvoie ſon

époux avec beaucoup d'honnêteté. *Mémoires de Du Bellay.*

1525.

FRANÇOIS I, qui, l'année précédente, avoit pourſuivi les Impériaux depuis la Provence juſques dans le Milanès, met le ſiège devant Pavie. Il eſt attaqué dans ſes lignes par Lannoy, Bourbon & Peſcaire, qui préfèrent de haſarder une action douteuſe au malheur certain de voir leurs troupes ſe débander, faute d'argent & de ſubſiſtances. La prudence auroit voulu qu'il évitât tout engagement: ſon caractère romaneſque lui fait croire qu'il eſt obligé de recevoir le combat. Il eſt battu par ſa faute & par les ſçavantes manœuvres de ſes ennemis.

Sa faute eſt déciſive. Son artillerie, admirablement poſtée & ſervie avec toute la vivacité poſſible par Gaillot de Genouillac, tire d'abord avec un ſi grand ſuccès ſur les Impériaux, que chaque volée en emporte

porte une file entière. L'infanterie Eſpagnole, ne pouvant réſiſter à ce feu terrible, ſe débande avec précipitation & en déſordre, pour s'aller mettre à couvert dans un chemin creux. Un commencement ſi heureux éblouit François. Croyant la victoire ſure & voulant en avoir l'honneur, il ſort de ſes retranchemens pour achever la déroute. Ce mouvement, ayant placé le prince entre l'artillerie & les fuyards, rend le canon inutile. Dès-lors le combat ſe rétablit, & la victoire ſe déclare enſuite pour le parti qu'on a cru quelque temps vaincu.

La défaite des François vient ſurtout de leur gendarmerie, qui avoit paſſé juſqu'alors pour la meilleure de l'Europe, & qui dans cette journée ne ſoutient pas ſa réputation. Elle eſt battue & preſque détruite par deux mille Baſques d'une agilité merveilleuſe, qui, ſe ſéparant par pelotons de dix, de vingt, de trente hommes, l'attaquent avec une vi-

vacité & une adreſſe très-redoutables. Ils font une décharge pour diſparoître enſuite, & reviennent à l'improviſte pour diſparoître encore. On prétend qu'Antoine De Lève, qui commandoit dans Pavie, avoit dreſſé, depuis quelque temps, ces arquebuſiers à combattre par pelotons entre les eſcadrons de la cavalerie Eſpagnole, & qu'il avoit emprunté cet uſage des Grecs.

Un ſtratagême de Peſcaire contribue encore beaucoup au ſuccès de cette journée. Ce général, s'étant approché du camp ennemi un peu avant le commencement du combat, rentre dans le ſien pour y annoncer que le roi de France vient de faire publier dans ſon armée une défenſe, ſous des peines capitales, de faire quartier à aucun Eſpagnol. Cette nouvelle, quoique fauſſe, eſt crue de ſi bonne foi & fait des impreſſions ſi fortes, que preſque tous les Impériaux jurent de n'accorder la vie à aucun François, & de plu-

tôt mourir que de ſe rendre. Ce ſerment a les ſuites terribles qu'il devoit avoir : il rend l'Eſpagnol invincible dans l'action, & féroce après la victoire.

François I, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de l'homme du monde le plus intrépide, eſt forcé de ſe rendre ; mais il ne veut ſe rendre qu'au viceroi de Naples. *Monſieur de Lannoy*, lui dit-il, *voilà l'épée d'un roi qui mérite d'être loué, puiſque, avant de la perdre, il s'en eſt ſervi pour répandre le ſang de pluſieurs des vôtres, & qu'il n'eſt pas priſonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune.* Lannoy ſe met à genoux, reçoit avec reſpect les armes du prince, lui baiſe la main & lui préſente une autre épée, en diſant : *Je prie votre majeſté d'agréer que je lui donne la mienne, qui a épargné le ſang de pluſieurs des vôtres. Il n'eſt pas convenable à un officier de l'empereur de voir un roi déſarmé, quoique priſonnier.* Hiſtoire de Charles quint.

François eſt conduit après l'action, à travers le champ de bataille, dans l'endroit où il doit être gardé. Les Impériaux lui font obſerver que tous ſes gardes-Suiſſes ſe ſont fait tuer dans leur rang, & qu'ils ſont couchés morts les uns près des autres. *Si toutes mes troupes avoient fait leur devoir comme ces braves gens*, dit le prince attendri à ce ſpectacle, *je ne ſerois pas votre priſonnier; mais vous ſeriez les miens.* Hiſtoire militaire des Suiſſes au ſervice de France.

Dès le premier inſtant de tranquillité qu'a François, il écrit à la régente, ſa mère, une lettre qui ne contient que ce peu de mots, qui expriment un ſentiment ſublime: *Madame, tout eſt perdu, hormis l'honneur.* Mémoires de Du Bellay.

Tandis qu'on panſe le roi de ſes bleſſures, un ſoldat Eſpagnol s'approche reſpectueuſement & lui dit: *Ayant ſçu hier, ſire, qu'il y auroit bataille, je fondis une balle d'or que je*

deſtinois à votre majeſté, & ſix balles d'argent réſervées pour les principaux officiers de votre armée. Les ſix ont été employées, & la vôtre m'eſt reſtée, parce que je n'ai pas trouvé l'occaſion que je cherchois. Je vous ſupplie, ſire, de la recevoir, & de la garder pour en faire une partie de votre rançon. Le roi la prend, remercie très-affectueuſement ſon bienfaiteur, & loue hautement ſon eſprit & ſa généroſité. *Hiſtoire de Charles quint.*

L'empereur donne un décret par lequel il défend les réjouiſſances au ſujet de ſa victoire : *On ne doit*, dit-il, *ſe réjouir que des avantages remportés ſur les infidèles.* Cette modération n'eſt qu'apparente. Henri VIII, roi d'Angleterre, diſoit » qu'il étoit » ſouvenant & bien recordé, quand » ils ſe trouvèrent dernièrement en- » ſemble, que François I, parlant » un jour à meſſeigneurs le dau- » phin, d'Orléans & d'Angoulême, » ſes enfans, en la préſence dudit roi, » leur dit ces propres mots : Que, s'il

» ſçavoit qu'ils oubliaſſent jamais les » torts & inhumains traitemens faits » à lui & à eux par ledit empereur ; » en cas qu'ils ne s'en vengeaſſent, » ſi faire lui-même ne le pouvoit, » comme il eſpéroit, durant ſa vie, » il leur donnoit dès-lors ſa malé- » diction «. Le vainqueur qui traite durement ſes priſonniers, met dans leur cœur le germe d'une haine violente & qui ne s'éteint jamais. *Le Laboureur, addition aux mémoires de Caſtelnau.*

François I entretenant un jour Vivonne, ſénéchal de Poitou, de la bataille de Pavie, & lui ſpécifiant toutes les pièces dont il étoit armé dans ce combat : » Sire, vous étiez » très-bien armé, ſelon que vous » dites, ajouta le ſénéchal ; mais » vous aviez à dire la meilleure piè- » ce de votre harnois. Et laquelle ? » répondit le roi. Le cœur de votre » nobleſſe, répliqua Vivonne, que » par ci-devant n'aviez reconnue & » traitée comme deviez : car vous,

» n'aviez reconnu & traité & con-
» tenté que quatre ou cinq favoris,
» comme l'amiral Bonnivet, Mont-
» chenu, Montmorenci & Brion,
» & autres, qui ſeuls ſe ſont reſſen-
» tis de vos faveurs, bienfaits, hon-
» neurs & dignités; & les autres non.
» Si vous euſſiez également repandu
» vos faveurs & moyens aux autres
» gentilshommes de votre royau-
» me, ils vous euſſent été plus af-
» fectionnés qu'ils n'ont été, & poſ-
» ſible ne fuſſiez-vous été pris; &
» poſſible auſſi que, pour ce ſujet,
» dieu a ainſi diſpoſé de vous à ce
» coup, pour y aviſer mieux à l'a-
» venir, & vous en corriger «. *Brantome.*

Toute l'Europe eſt étonnée que Charles quint, dont l'activité eſt la qualité dominante, ne tire qu'un parti médiocre de l'événement le plus déciſif & le plus glorieux de ſon règne. Un écrivain moderne en a découvert la raiſon. » Les Cor-
» tès de Caſtille ayant été aſſemblés,

» dit-il, à Madrid, tous les ordres » lui refusèrent des secours : le clergé, *parce qu'il ne pouvoit dissiper des biens consacrés à la religion ;* la » noblesse, parce qu'elle eût dérogé à ses privilèges en payant un » tribut ; le tiers-état, parce que, » n'ayant pas encore payé un don » gratuit de quatre cent mille ducats accordé au prince, il lui » étoit impossible de fournir de nouvelles sommes. L'empereur, quoique très-mécontent, feignit de » trouver bonnes les raisons de ses » sujets «. *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne.*

1525.

La prison de François I mettant la liberté publique dans un danger évident, tous les princes d'Italie unissent leurs forces, pour arrêter l'ambition de l'empereur. Charles, sans perdre de temps, fait attaquer, par le marquis de Pescaire, Pizighitoné, place du Milanès. » Il y

» eut dedans trois excellens arque-
» buſiers : ayant été mis en garde
» en un certain lieu ſecret de la
» muraille, regardoient s'ils ne ver-
» roient point quelque Eſpagnol,
» ſur lequel ils puſſent décharger
» leurs arquebuſes à coups ſurs ; &
» il arriva qu'ayant couché morts
» par terre le capitaine Buſto & le
» capitaine Mercado, le troiſième
» ayant dreſſé ſon arquebuſe con-
» tre le marquis de Peſcaire, & cher-
» chant à y mettre le feu, tout d'un
» coup un capitaine de Pavie, nom-
» mé Le Fratin, avança la main &
» lui arracha la mèche allumée,
» criant à haute voix : A dieu ne
» plaiſe que, par notre cruauté,
» périſſe un ſi vaillant capitaine,
» qui eſt le père des ſoldats, & qui
» nous maintient, encore que nous
» ſoyons ennemis ; mais, au con-
» traire, conſervons-lui la vie, afin
» de vivre du gain de nos ſoldats,
» & que nous ne mourions point de
» faim au milieu d'une paix lente &

» pareſſeuſe. Ainſi lui fut ſauvée la
» vie. Il avoit raiſon de parler ainſi ;
» car, comme ennemi de paix &
» ami de guerre, il leur entretenoit
» toujours leur gaigne-pain «. *Brantome.*

1525.

MUNCER, eſprit hardi & factieux, qui ſouffre impatiemment de n'être que diſciple de Luther, veut être chef de parti. Pour y parvenir, il dit dans ſes prédications, d'un ton inſpiré : » Le tout-puiſſant attend de
» tous les peuples qu'ils aient à ſe-
» couer la tyrannie des magiſtrats,
» à redemander leur liberté les ar-
» mes à la main, à refuſer les tributs,
» & à mettre leurs biens en com-
» mun. C'eſt à mes pieds qu'on doit
» les apporter, comme on les en-
» taſſoit autrefois aux pieds des apô-
» tres. C'eſt la volonté du ſeigneur
» qui m'inſtruit en ſecret ; c'eſt lui
» qui entre dans mon ſein, pour
» vous dire que l'eſprit du chriſtia-

» niſme conſiſte à refuſer de payer » aux princes les impôts dont ils » nous accablent «.

Les payſans adoptent en foule une doctrine ſi commode, & ſe mettent à ravager l'Allemagne ſous différens chefs. Le plus grand nombre ſuit les drapeaux du nouveau prophête. Il étoit près de Franckenhauſen, dans le comté de Mansfeldt, lorſque les troupes réunies de Saxe, de Brandebourg, de Brunſwick, de Heſſe & de Mayence, s'approchent de lui pour le combattre. Ses ſectateurs, mal armés & ſans expérience, découragés à la vue d'un ennemi ſi redoutable, offrent de ſe débander & de reprendre le joug qu'ils ont briſé.

Muncer traverſe une négociation qui doit néceſſairement lui coûter la tête. Il fait un diſcours très-véhément pour encourager les ſiens au combat, & les aſſure de la victoire. » En vain, dit-il en finiſſant, l'artil» lerie de nos oppreſſeurs, par une

» impiété puniſſable, imitera la fou-
» dre du ſeigneur ; je recevrai tous
» les boulets dans la manche de ma
» robe, & ſeule elle ſervira de rem-
» part pour vous mettre à couvert «.

La ſéduction de ces promeſſes d'un côté, & la crainte du péril de l'autre, tenoient les eſprits en ſuſpens, lorſqu'il ſe forme tout-à-coup dans l'air un arc-en-ciel. Comme Muncer en avoit fait peindre un ſur ſes étendards, il tire de cette circonſtance un augure favorable pour la bataille à laquelle il ſe diſpoſoit. » C'eſt dieu, dit-il, c'eſt dieu lui-
» même qui, par un prodige nou-
» veau, nous annonce une victoire
» qui doit produire la paix dans ces
» contrées : par ce témoignage éter-
» nel de ſon alliance avec nous, le
» ſeigneur déclare également, & le
» triomphe de ſon peuple, & la dé-
» faite de nos tyrans. Marchons à
» l'ennemi ; allons, ſuivons les pré-
» ſages que le ciel nous donne, &
» comptons ſur le ſecours infaillible
» du tout-puiſſant «.

L'effet de ce qu'on vient d'entendre & de ce qu'on voit eſt étonnant. Il n'y a plus qu'une paſſion dans l'armée, & c'eſt celle de combattre. Cette ardeur n'empêche pas que ces fanatiques ne ſoient complettement battus. Ceux qui échappent à cette boucherie, donnent naiſſance à la ſecte des anabaptiſtes. *Sleidann.*

1527.

Le connétable de Bourbon, qui a le commandement de l'armée impériale dans la Lombardie, voyant ſes troupes prêtes à ſe débander, parce qu'on les laiſſe manquer de tout, prend la réſolution d'aller ſaccager Rome. Ses ſoldats l'aiment ſi fort, qu'ils ſont diſpoſés, diſent-ils, à le ſuivre, *voulût-il les mener à tous les diables*; ajoutant que, ſi on s'oppoſe à leurs volontés, ils renverſeront le monde entier. L'habitude qu'il avoit contractée de marcher à leur tête, de vivre comme eux &

de les entretenir familièrement, ſans nuire au reſpect, ajoute à la confiance & à l'attachement. Ils pouſſent leur admiration pour lui, juſqu'à le préférer à Scipion, à Annibal, à Céſar.

Bourbon, vêtu exprès d'un habit blanc, pour être, dit-il, le premier but des aſſiégés, & la première enſeigne de ſes ſoldats, appuie lui-même une échelle contre la muraille pour commencer l'aſſaut, lorſqu'il reçoit un coup mortel. Dans cette extrémité, il ne perd, ni le courage, ni le jugement. Comme cet accident peut n'avoir pas été remarqué dans la chaleur de l'action, & qu'il pourroit, s'il devenoit public, glacer l'ardeur du ſoldat, il ordonne froidement au capitaine Jonas, ſon ami, de le couvrir d'un manteau, ſous lequel il expire quelques inſtans après. Immédiatement avant qu'il rend le dernier ſoupir, quelques-uns de ſes ſoldats qui paſſent près de l'endroit où il eſt, ſe de-

mandent les uns aux autres s'il eſt vrai, comme le bruit s'en répand, qu'il a été tué. Lui-même répond, *Bourbon marche devant* : paroles qui dans la ſuite deviennent proverbe.

Les troupes continuent l'attaque, ſe doutant ſeulement de la perte qu'elles ont faite. Lorſqu'elles en ſont ſûres, après leur entrée dans la ville, elles ſe jettent ſur les Romains, & en font un carnage horrible. La capitale du monde chrétien n'eſt pas ſeulement quelques jours en proie à ces barbaries, comme le ſont ordinairement les places emportées d'aſſaut ; ſes malheurs durent deux mois entiers. Enfin, cette armée prend la route de Naples, en emportant les cendres de Bourbon, qui ſont dépoſées à Gaëte. On met ſur le tombeau où on les pl[illegible]e, l'épitaphe ſuivante : *Auctо imperio, Gallo victo, ſuperatâ Italiâ, pontifice obſeſſo, Româ captâ, Carolus Borbonius hic jacet.* Hiſtoire de Charles-quint.

1528.

La ligue formée pour délivrer le pape de la prison où le retiennent les troupes impériales, & pour préserver l'Italie du joug qui la menace, donne le commandement de son armée au maréchal de Lautrec. Ce général, après quelques entreprises heureuses, marche à la conquête du royaume de Naples. Il y lutte quelque temps contre les intrigues, la peste, la famine, & meurt de chagrin. Comme il n'est pas enséveli alors avec la décence convenable, un ennemi généreux lui fait élever, quelques années après, un mausolée de marbre, avec cette épitaphe : *Odeto Fuxio Lautreco, Consalvus Ferdinandus, Ludovici filius Corduba, magni Consalvi nepos, cum ejus ossa, quamvis hostis, in avito sacello ut belli fortuna tulerat, sine honore jacere comperisset, humanarum miseriarum me-*

MOR, GALLO DUCI, HISPANUS PRINGEPS POSUIT. Brantome.

1729.

TANDIS que les François & leurs alliés échouent à Naples, Antoine De Lève les chasse du Milanès, par une ſuite d'opérations profondément combinées, & exécutées avec une préciſion, une célérité admirables. L'empereur, qui ſçait que la conſidération eſt la paye des grands talens, le fait aſſeoir à côté de lui; &, le voyant obſtiné à ne ſe pas couvrir, lui met lui-même le chapeau ſur la tête, en lui diſant: *Qu'un capitaine Italien qui a fait ſoixante campagnes, toutes glorieuſes, mérite bien d'être aſſis & couvert à l'âge de 73 ans, en préſence d'un empereur qui n'en a que trente.* Hiſtoire de Charles quint.

1529.

Le jeune roi Louis ayant été tué en 1526 dans la célèbre bataille de

Mohacz, que Soliman gagna contre les Hongrois, Ferdinand, frère de Charles quint, devint roi de Hongrie. Alors commencèrent entre les Turcs & les Autrichiens ces guerres vives & continuelles qui ont coûté tant de ſang.

Peſt eſt une des premières places que les infidèles attaquent. Maurice, depuis électeur de Saxe, ſe trouve à ce ſiège à l'âge de ſeize ans. Etant ſorti du camp des Chrétiens accompagné d'un ſeul gentilhomme, il rencontre des Turcs qui, après l'avoir renverſé, vont le maſſacrer, ou au moins le faire priſonnier. Son guide, en ſe couchant ſur lui, & recevant les coups qu'on lui porte, lui ſert de cuiraſſe, & donne le temps d'arriver à une troupe de cavalerie, qui les arrache tous deux des mains des infidèles, & les ramène au camp. Le généreux gentilhomme y expire, au bout de deux heures, des bleſſures qu'il a reçues. *Sleidan.*

Soliman prend le château de Bude en 1529, & y trouve dans un cachot, Nadaſti, gouverneur de la place. Il eſt curieux de ſçavoir la raiſon d'un événement ſi extraordinaire. Les Allemands de la garniſon lui avouent franchement que, Nadaſti les ayant traités de lâches & de perfides, parce qu'ils le preſſoient de capituler, ils l'ont enfermé pour avoir la facilité de ſe rendre. Le ſultan, plein d'admiration pour la fidélité & la bravoure du généreux gouverneur, le comble de louanges & de préſens, le met en liberté, & condamne à mort tous ceux qui avoient manqué d'une manière ſi honteuſe à la ſubordination militaire. *Foreſti.*

Dans le temps que la garniſon, qui avoit obtenu les honneurs de la guerre, défile, les Turcs l'inſultent, & lui reprochent ſon peu de courage. Ces outrages portent la rage dans le cœur d'un ſoldat Allemand, qui, regardant un janiſſaire

d'un air menaçant, lui dit : *Qu'as-tu à me reprocher ? Je ne commande pas, j'obéis.* Il tire en même-temps ſon épée, & la lui paſſe au travers du corps. *Cantimir, hiſtoire Othomame.*

1530.

LES chevaliers de S. Jean, chaſſés en 1522 de Rhodes par Soliman, ſont errans pendant huit ans en Candie, à Meſſine, à Civitta-Vecchia, à Viterbe, à Nice & à Villefranche. Ils obtiennent enfin l'iſle de Malthe, & y fixent l'ordre. L'empereur, par cet arrangement, met Naples & Sicile à couvert des entrepriſes des corſaires d'Afrique, & ne cède qu'un rocher ſtérile, *qui*, pour me ſervir d'une expreſſion conſacrée, *ne vaut pas le parchemin qu'on avoit employé à écrire l'acte de la donation.* Hiſtoire de Malthe.

1534.

FRANÇOIS I envoie en Amérique

Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, pour faire des découvertes; &, en effet, il découvre le Canada. *Quoi!* dit plaiſamment ce prince, *le roi d'Eſpagne & celui de Portugal partagent tranquillement entre eux le nouveau monde, ſans m'en faire part! Je voudrois bien voir l'article du teſtament d'Adam qui leur lègue l'Amérique.* Abrégé chronologique de l'hiſtoire d'Eſpagne.

1535.

Le roi de Tunis, Haſſem, chaſſé du trône par le corſaire Barberouſſe, implore le ſecours de Charles quint, dont il offre de ſe rendre tributaire. Tandis qu'on délibère dans le conſeil de Madrid, avec beaucoup de lenteur & de circonſpection, ſur le parti qu'il convient de prendre, l'empereur ſe lève & dit, avec vivacité: *Je déclare la guerre à l'uſurpateur, & je paſſerai en Afrique à la tête de mes troupes.* Barberouſſe, averti par ſes eſpions de cette réſolution, s'écrie,

avec plus de modeſtie qu'il n'en montroit ordinairement : *Ou Charles acquerra la gloire qui lui manque ; ou je perdrai celle que j'ai acquiſe.*

L'armée chrétienne commence ſes opérations par le ſiège de la Goulette. L'empereur, à qui l'expérience avoit appris que le ſuccès ſuivoit la vigilance, viſite ſouvent ſon camp. Une nuit, faiſant ſemblant de venir du côté des Maures, il s'approche d'une ſentinelle, qui crie, ſuivant l'uſage : *Qui va là ?* Charles lui répond, en contrefaiſant ſa voix : *Tais-toi, tais-toi ; je te ferai ta fortune.* La ſentinelle, le prenant pour un ennemi, lui tire un coup de fuſil, qui heureuſement eſt mal ajuſté. L'empereur fait auſſitôt un cri qui le fait reconnoître. Quelques hiſtoriens ont prétendu que c'étoit une choſe concertée, pour convaincre les troupes de ſa vigilance, & les accoutumer à être continuellement ſur leurs gardes.

Quoique le ſiège ſoit long & meur-

trier, il l'auroit été encore davantage, ſans la promeſſe que fait l'empereur d'une chaîne de cinq cent ducats d'or à celui qui le premier plantera l'étendard chrétien ſur la muraille. L'eſpoir d'une récompenſe ſi glorieuſe fait faire des efforts à toute l'armée. Ceux d'un ſimple ſoldat de Palerme, dont l'hiſtoire n'a pas conſervé le nom, & de Pierre De Tuniente, chevalier de Malthe, Catalan, ſont trouvés généralement les plus heureux : mais on ſe partage entre ces deux braves hommes. Trois officiers & trois chevaliers d'une probité diſtinguée, qu'on choiſit pour juger cet important différend, ne peuvent point parvenir à acquérir aſſez de lumières pour prononcer. Charles met à profit pour ſa réputation cette précieuſe incertitude. Il donne deux chaînes au lieu d'une; & gagne plus de cœurs par une attention ſi ſage, qu'il ne l'auroit fait en d'autres occaſions par les ſacrifices les plus difficiles.

Pluſieurs hiſtoriens ont obſervé que, pendant que les chrétiens montoient à l'aſſaut qui les rendit maîtres de la Goulette, ils étoient précédés de deux hommes qui les animoient à bien faire, par des motifs différens. Un franciſcain, nommé Louis Samorra, crioit, un crucifix à la main, » que le pape accordoit indulgen» ce plénière & la rémiſſion de tous » leurs péchés à ceux qui mour» roient pour la foi dans cette guer» re «. Le trompette Antoine Jocondo portoit une chaîne d'or au bout d'une pique, & la promettoit, de la part du prince, à celui qui arboreroit le premier ſon drapeau. *Hiſtoire de Charles quint.*

1535.

Après la priſe de la Goulette, Charles va droit à Tunis. Un de ſes ſoldats, effrayé de la multitude d'ennemis qui couvrent la campagne, s'écrie : *Avons-nous donc à combattre contre tant de Maures? Tais-toi, poltron,*

tron, lui dit un de ſes camarades ; *plus il y aura de péril, plus il nous en reviendra de profit & de gloire.* Brantome.

Comme on peut être à toute heure dans le cas de donner ou de recevoir bataille, le prince marche toujours en avant au milieu des enfans perdus. Le marquis du Guaſt eſt obligé de lui dire : *Comme général, je vous ordonne de vous placer au centre de l'armée & avec les enſeignes. Je dois compte de votre tête à vos peuples, à l'Europe & à la poſtérité.* L'empereur, pour ne pas affoiblir la diſcipline qu'il a établie, obéit ſans murmurer ; ce qui eſt d'un très-bon exemple. *Paul Jove.*

Le même eſprit ne règne pas parmi les Africains. Le boulanger de Barberouſſe vient offrir à l'empereur d'empoiſonner ſon maître ; ce qui fera tomber, ſans riſque, tout le pays entre les mains des Eſpagnols. Charles refuſe cette propoſition affreuſe, fait avertir ſur le champ ſon ennemi

du péril qu'il a couru, & l'exhorte à être à l'avenir ſur ſes gardes.

Cette magnanimité eſt ſuivie, après la priſe de la place, d'un trait de fierté très-remarquable. On amenoit de Tunis au camp une fille, jeune, noble & belle, nommée Ayſa. Aſſem la rencontre garrottée d'une manière également indigne de ſon âge, de ſon ſexe & de ſa naiſſance. Touché de compaſſion, & peut être d'un ſentiment plus vif, il offre à l'officier Eſpagnol, dont elle eſt eſclave, de la racheter. La Mauriſque, qui eſt née fière & que ſa ſituation aigrit, s'écrie, en lui crachant au viſage: *Retire-toi, perfide & méchant Aſſem, qui, pour recouvrer un royaume qui ne t'appartient pas, as trahi honteuſement ton pays.* Cette expreſſion de mépris ne rebutant pas le prince, Ayſa furieuſe lui répète: *Retire-toi, te dis-je; je ne veux point d'un tyran pour libérateur.* Bohio.

1536.

CHARLES QUINT trouve, à ſon retour d'Afrique, les François maîtres du Piémont & prêts à envahir le Milanès. Son armée marche à eux, & les aſſiège dans Foſſan. Montpeſat montre, dans la défenſe de cette place, un courage héroïque & une capacité extraordinaire. A la fin, cependant, comme il manque de tout, il s'engage à ſe rendre, ſi dans quinze jours il n'eſt pas ſecouru.

Dans cet intervalle, l'empereur arrive au camp, où Antoine De Lève, ſon général, lui préſente La Roche du Maine, un des ôtages que les aſſiégés ont donnés. Le prince, qui connoît beaucoup de réputation cet officier, fait devant lui la revue de ſon armée, & veut ſçavoir ce qu'il en penſe. *Je la trouve*, dit-il, *plus belle que je ne voudrois; mais, ſi votre majeſté paſſe les monts, elle en verra une plus leſte encore.* L'empereur lui dit enſuite qu'il va viſiter les

Provençaux, qui ſont ſes ſujets : *Je vous aſſure*, reprend-il, *que vous les trouverez fort déſobéiſſans.* L'entretien s'échauffant inſenſiblement, Charles demande combien il y a de journées du lieu où ils ſont juſqu'à Paris : *Si par journées vous entendez des batailles, il y en a douze au moins*, répond le gentilhomme François ; *à moins que vous ne ſoyez battu dès la première.* Mémoires de Du Bellay.

Le diſcours de La Roche du Maine n'empêche pas l'empereur de ſuivre ſes projets. Il entre en Provence, & ſe croit ſi sûr de réuſſir, qu'il dit à Pierre de la Baume, qui le prie de le rétablir ſur ſon ſiège de Genève, dont il a été chaſſé par les calviniſtes : *Monſieur l'évêque, quand j'aurai conquis la France pour moi, je prendrai Genève pour vous.* Guichenon.

Ce prince ſe trompe. La nation qu'il attaque, inſtruite à l'école du malheur, eſt devenue ſage. Elle refuſe opiniâtrément la bataille que les

Impériaux lui préſentent; &, ſe bornant à leur ôter les moyens de ſubſiſter, elle ruine tout, les moulins ſingulièrement. Celui d'Aubagne, ſans que l'hiſtoire nous en ait dit les raiſons, eſt ſeul épargné. François I, qui comprend que la retraite de ſon ennemi eſt infaillible, ſi on peut parvenir à détruire ce moulin, ordonne à Barbeſieux, qui commande dans Marſeille, de l'entreprendre. Ce général trouve la choſe impoſſible, parce que le poſte eſt bien gardé, & à deux pas de l'armée impériale.

Montluc, jeune, entreprenant & plein de reſſources, penſe qu'avec de la hardieſſe, du ſecret & de la diligence, il eſt poſſible de réuſſir à ce coup de main. Barbeſieux rit d'abord de ce qu'il appelle une fanfaronnade. Enſuite, voyant qu'il ne s'agit que de haſarder ſix vingt hommes, qui eſt tout ce qu'on demande, il donne ſon conſentement. Tout réuſſit au delà de ce qu'on pouvoit eſpérer : le moulin eſt forcé & dé-

truit, & le détachement ſe retire heureuſement.

» Je penſois bien, dit Montluc, » que monſieur de Barbeſieux, lorſ- » que le roi arriva à Marſeille, me » préſentât à ſa majeſté. Mais tant » s'en faut qu'il le fit, qu'au con- » traire il s'attribua tout l'honneur, » diſant que c'étoit lui qui avoit » inventé ladite entrepriſe, & qu'il » nous l'avoit baillée à exécuter; de » ſorte que je demeurai autant in- » connu du roi que jamais «. *Commentaires de Montluc.*

Durant cette expédition, quelques troupes de l'empereur battent à Brignoles un parti François, dont le commandant, nommé Montejan, eſt fait priſonnier. Trois officiers ſe diſputent ſa rançon. Le premier allègue pour raiſon qu'il lui a enlevé ſa maſſe de fer; le ſecond ſe fonde ſur ce qu'il lui a arraché le gant de la main; & le troiſième repréſente qu'il a pris la bride du cheval, lorſqu'il marchoit encore.

Comme chacun a ſes partiſans, la conteſtation devient ſi vive, qu'on eſt ſur le point de ſe charger. Quelques eſprits modérés obtiennent enfin que la déciſion de ce différend ſera abandonnée au jugement des généraux. Après avoir écouté les parties, ils prononcent en faveur de celui qui a arrêté le cheval, parce qu'il a ôté par-là à l'officier François le moyen de pouvoir s'enfuir. *Vie de Charles quint.*

1536.

Le comte de Naſſau, un des généraux de Charles quint, menace Péronne. Les habitans, qui voient qu'on ne s'occupe pas ſérieuſement de leur conſervation, ſe diſpoſent à abandonner leur ville. Ils ſont déterminés à la défendre juſqu'à la dernière extrémité par la réſolution de d'Eſturmel, gentilhomme du voiſinage. Cet homme généreux, prévoyant les ſuites funeſtes qu'entraîneroit la perte de cette place, s'y

transporte avec sa femme & ses enfans, y fait conduire tous les grains qu'il a chez lui ou qu'il peut obtenir de ceux qui sont touchés de son discours ou de son exemple; y distribue son argent & celui qu'il trouve dans la bourse de ses amis; y montre une valeur, une activité, une intelligence, qui rassurent les plus timides. Il parvient, par cette conduite, à faire lever le siège. *Mémoires de Langei.*

1538.

CHATEAUBRIANT, capitaine de gendarmerie, étant mort, François I dit à Vieilleville, depuis maréchal de France: » Vous avez si bien em» ployé, commandé & conduit la » compagnie du feu sieur de Cha» teaubriant, qu'à tout autre qu'à » vous elle ne peut mieux apparte» nir; qui est cause que, de lieute» nant, je vous en fais capitaine en » chef «. Vieilleville refuse opiniâtrément cette élévation, alors fort

conſidérable, aſſurant qu'il n'a rien fait pour la mériter. Le roi, étonné & preſque indigné, lui réplique: » Vous m'avez bien trompé, Vieilleville; car j'euſſe penſé que, ſi vous » euſſiez été à deux cent lieues de » moi, que vous fuſſiez couru jour » & nuit pour la demander: &, » maintenant que je la vous offre de » mon propre mouvement, je ne » ſçais ſur quelle meilleure occaſion » vous le voulez que je vous en donne une «.

» Le jour d'une bataille, ſire, répond Vieilleville, que votre majeſté aura vu de mon mérite. Mais, » à cette heure, ſi je la prenois, tous » mes compagnons tourneroient cet » honneur en riſée, & diroient que » vous m'en auriez pourvu en la ſeule conſidération que j'étois parent » de feu monſieur de Chateaubriant; » & j'aimerois mieux mourir que d'être pouſſé à quelque grade que ce » ſoit par autre faveur que de mon » ſervice. *Mémoires du maréchal de Vieilleville.*

1538.

QUOIQUE les Portugais aient fait de grandes choſes dans les Indes, ils croient qu'il manque quelque choſe à leur ſureté & à leur gloire, tout le temps qu'ils ne ſeront pas les maîtres de Diu, petite iſle admirablement ſituée ſur les côtes de Cambaie. Leur valeur, à laquelle rien ne réſiſte alors, échoue dans cette entrepriſe; & ils ne ſont redevables d'une acquiſition ſi importante qu'à un traité.

La cour de Cambaie ne tarde pas à s'appercevoir qu'elle n'a acquis une tranquillité paſſagère qu'en riſquant de perdre ſa liberté pour toujours. Dans l'eſpérance de ſecouer un joug qui n'eſt pas encore tout-à fait formé, elle fait demander des ſecours à Conſtantinople. Soliman, bacha du Caire, arrive bientôt avec une flotte nombreuſe partie de la mer rouge. Les principaux officiers, admis en la préſence du général Indien,

le mépriſent au point de lui prendre la barbe & de la ſecouer ; témérité qui ſeroit payée d'une mort prompte, ſi cet homme ſage ne détournoit le coup en diſant : *Ce ſont des étrangers, & c'eſt ſans doute la mode de ſaluer de leur pays.*

Lorſque tout eſt règlé entre les alliés, le ſiège de la citadelle de Diu commence. Les puiſſans efforts qu'on fait pour emporter cette importante place ſont inutiles, parce que les Portugais font des choſes qui paroiſſent au-deſſus de l'humanité. Ils pouſſent l'acharnement au point, qu'un ſoldat arrache, dans la chaleur du combat, une de ſes dents, & la met dans ſon arquebuſe au défaut des balles qui lui manquent. Le brave gouverneur, qui fait échouer tant de forces réunies, ſe nomme Sylveira. Sa belle défenſe lui donne tant de réputation, même en Europe, que François I envoie exprès en Portugal pour avoir ſon portrait.

Huit ans après, les Indiens entre-

prennent de nouveau le siège de Diu. Leur général se croit si sûr d'emporter la place, qu'il engage le roi à venir au camp. Le gouverneur don Juan Mascaregnas lui envoie témoigner *combien les Portugais sont sensibles à l'honneur qu'il leur fait d'illustrer leur valeur par sa présence, & de donner un nouveau relief à la gloire qu'ils auront d'avoir fait échouer un aussi puissant prince.*

En effet, les Portugais font, durant ce siège, des choses si extraordinaires, qu'un vaillant & sage Indien, leur ennemi, ne peut s'empêcher de dire *qu'ils étoient nés pour dominer sur le reste des hommes; mais qu'on avoit obligation à la providence de ce qu'ils étoient peu, ainsi que les bêtes féroces & venimeuses, qui détruiroient le genre humain, si elles étoient aussi nombreuses qu'elles sont nuisibles.*

Cependant don Juan de Castro, viceroi des Indes, qui sçait que la situation des assiégés devient tous

les jours plus dangereuſe, deſire de la mettre en état de ſoutenir leurs magnanimes & premiers efforts. Les dames Portugaiſes, inſtruites que le fiſc eſt épuiſé, s'aſſemblent & envoient à Caſtro tous leurs bijoux. Il s'en ſert ſans délai, pour faire paſſer à Diu ce dont on y a le plus de beſoin. Inſtruit, quelque temps après, qu'on a tout reçu, mais que ſon fils Ferdinand a été tué, il ſoutient en héros ſon malheur domeſtique pour ſe livrer uniquement à la joie publique de l'arrivée du ſecours: Il ordonne des actions de graces à dieu; il y aſſiſte en habits de fête, &, le ſoir, il veut ſe trouver à un jeu de cannes.

Comme le ſiège continue toujours, le viceroi croit devoir ſe charger lui-même du ſoin de le faire lever. Dès qu'il eſt rendu à Diu, les tranchées ſont forcées, & on ſe préſente devant des abbattis énormes que les aſſaillans ont fait. Il y a là un combat d'émulation digne d'être conſervé.

Deux jeunes gentilshommes, Jean Manoel & Jean Faucon, qui avoient voulu ſe battre en duel, s'étoient laiſſés perſuader de changer l'objet de leur cartel en ſe diſputant la gloire de ſe montrer les premiers ſur les retranchemens ennemis. Manoel les atteint le premier. Un coup de ſabre lui coupe la main droite qu'il met ſur le mur : un autre coup lui coupe la main gauche ; &, comme il s'efforce encore de monter, appuyé ſur ſes deux poignets, un troiſième coup lui enlève la tête. Faucon, qui monte en même temps, a un ſort à peu près égal. Pour les autres, ils ſe précipitent avec tant d'ardeur, qu'il eſt difficile de dire qui a la gloire de monter le premier.

Cependant les Indiens, ſoutenus par un renfort conſidérable, diſputent vivement la victoire. Dans ce moment critique, un cordelier, le crucifix à la main, échauffe, en parcourant les rangs, tous les courages par ſes exhortations pathétiques. Une

pierre lancée ayant caſſé le bras droit du Chriſt, cet accident ranime l'ardeur du miſſionnaire, qui excite tellement le zèle des combattans à la vengeance de cet affront fait à dieu, que les infidèles, ne pouvant pas ſoutenir ce nouvel effort, ſont mis dans une déroute entière.

Comme la citadelle de Diu n'eſt plus qu'un tas de ruines, il faut la rebâtir ſur le champ. Caſtro, qui n'a pas les ſommes néceſſaires pour une entrepriſe ſi diſpendieuſe, ſe détermine à les emprunter. Au défaut de tout autre gage, il veut envoyer le cadavre de ſon fils Ferdinand; mais, parce qu'il ne ſe trouve pas en état d'être tranſporté, il ſe contente d'engager quelques flocons de ſa barbe, qu'il adreſſe à la ville de Goa. Le reſpect qu'on a pour ſa vertu & la joie qu'inſpire la victoire lui font trouver ſur le champ tout l'argent qu'il demande. Heureuſement la priſe d'un riche vaiſſeau Indien le met en état de payer toutes les det-

tes qu'il a contractées pour la patrie.

Ce grand homme ne ſurvit pas à ſa gloire. Il déclare, ſe ſentant frappé du coup mortel, qu'il n'a rien détourné, à ſon profit, des biens du roi & des particuliers; qu'il n'a jamais reçu de préſens de perſonne; que les appointemens qu'il devoit recevoir de ſa cour ne lui ayant point été fournis à temps, il a conſumé ſon propre bien au beſoin de l'état; qu'il manque de cet étroit néceſſaire que les ſoldats ont dans l'hôpital; qu'il n'a pas même eu dequoi faire acheter un poulet, qui lui avoit été ordonné par ſon médecin; & que, dans cette extrêmité, il prie qu'on veuille bien le faire entretenir aux frais du public, ou de la maiſon de la miſéricorde, pour le peu de temps qui lui reſte à vivre. Ce diſcours fini, il s'enferme avec François Xavier, & rend, peu après, ſon ame pure & magnanime entre les mains de ſon créateur. On trouve après ſa mort, dans une petite armoire, trois réales, c'étoit tout

l'argent qu'il avoit ; une diſcipline teinte de ſon ſang, & les poils de la barbe qu'il avoit donnés pour caution à ſes créanciers.

Un trait de cet homme, ſublimement vertueux, achève de le peindre. Un jour qu'il ſe promenoit dans Liſbonne, il apperçut ſur la boutique d'un tailleur, un habit galant, & demanda pour qui il étoit. Quand on lui eut répondu que c'étoit pour un de ſes enfans, il prit des ciſeaux, le coupa en pièces, & dit au tailleur : *Dites à ce jeune homme qu'il ſe faſſe faire des armes ; & quoi plus ? des armes.* Conquêtes des Portugais dans le nouveau monde.

1541.

L'EMPEREUR d'Ethiopie implore le ſecours des Portugais ſes alliés, contre Grada-Hamed, roi de Zéïla, & de toute la côte d'Abel, que la protection du grand-ſeigneur rend très-redoutable à ſes voiſins. Chriſtophe de Gama part auſſitôt de Goa

avec un corps de troupes assez considérable. Battu & prisonnier malgré son grand courage, il est conduit à son vainqueur. Grada Hamed lui demande ce qu'il auroit fait de lui, s'il l'avoit pris. *Je t'aurois fait trancher la tête*, répond fièrement Gama: *& ton corps, coupé en quartiers, auroit été suspendu en divers quartiers, pour y servir d'exemple & d'épouvantail aux tyrans.*

Loin d'admirer une intrépidité si noble, le barbare coupe de sa propre main la tête de Gama, & fait exécuter le reste de la sentence qu'on avoit prononcée contre lui. *Conquêtes des Portugais dans le nouveau monde.*

1541.

BARBEROUSSE, maître d'Alger & amiral de Soliman, étoit odieux à Charles quint, dont il avoit ravagé les états, & souvent insulté la personne. L'empereur attendoit, avec chagrin, l'occasion de punir tant d'outrages, lorsqu'il apprend que le cor-

ſaire eſt parti pour Conſtantinople. Ce voyage, qui doit avoir beaucoup affoibli Alger, lui paroît favorable pour en tenter la conquête. André Doria l'ayant inutilement preſſé de renvoyer cette expédition à une autre ſaiſon, finit par lui dire, de ce ton bruſque qui eſt ſi familier aux gens de mer: *Souffrez qu'on vous détourne de cette entrepriſe; car, pardieu! ſi nous y allons, nous périrons tous.* A quoi l'empereur répond: *Vingt-deux ans d'empire pour moi, & ſoixante-douze ans de vie pour vous, nous doivent ſuffire à tous deux pour mourir contents.* On s'embarque peu de jours après, & on arrive dans les derniers jours d'octobre à la rade de la ville qu'on ſe propoſe de prendre.

Avant de commencer les attaques, on envoie au vieil eunuque Haſcen, gouverneur de la place, un gentilhomme adroit & éloquent, qui n'oublie rien pour l'intimider ou pour le corrompre. Dès qu'il a ceſſé

de parler, le brave gouverneur le renvoie en lui disant: *Que c'étoit être fou que de se mêler de conseiller son ennemi; mais que c'étoit être encore plus que fou, que de s'arrêter aux conseils qu'un ennemi donne.* Ces dispositions réduisent l'empereur à attaquer la place dans les formes. La valeur de la garnison, & des tempêtes affreuses, le forcent d'en lever le siège, après avoir perdu son armée, sa flotte & sa réputation. *Hist. de Malthe.*

Si l'entreprise eût été moins déraisonnable, Charles auroit fait oublier son opiniâtreté par la fermeté & par l'humanité qu'il montre. Son maître d'hôtel ayant fait des efforts pour servir un jour la table de son maître avec une sorte de profusion & de délicatesse: *Misérable que tu es,* lui dit ce prince, *comment veux-tu que je me divertisse, que je mange & que je boive, pendant que mes compagnons meurent de misère?* A l'instant il fait porter tous ces vivres devant lui, & les va distribuer aux blessés & aux

malades. *Hiſtoire de Charles quint.*

On ſçait que L'Aretin, ſurnommé le divin par les Italiens, pour l'énergie de ſes expreſſions, ſe faiſoit appeller *le fléau des princes*, & qu'il avoit même fait frapper une médaille, où il étoit repréſenté aſſis ſur un trône, ayant à ſes pieds des rois qui lui apportoient des dons, avec ces mots pour légende : *I principi tributarii dell'Aretino.* Charles, à ſon retour d'Afrique, lui envoie, pour l'engager à ſe taire, une chaîne d'or de la valeur de cent ducats, *Voilà*, dit l'écrivain ſatyrique, *un bien petit préſent pour une ſi grande ſottiſe.* Vie de L'Aretin.

1541.

Ce n'eſt pas aſſez qu'un guide ſoit fidèle ; il faut encore qu'il ſoit éclairé & ferme. Les Allemands ſe mettent en marche pour ſurprendre Bude, où ils avoient une intelligence. Bornemiſe, ſur lequel ils avoient compté, leur ouvre en effet une porte ;

mais le courage lui manquant au milieu de l'entrepriſe, il va ſe cacher pour éviter le danger. Les Allemands, ne ſçachant comment s'y prendre dans l'obſcurité de la nuit pour pourſuivre leur deſſein, ſe voient obligés de ſe retirer, & ſont très-maltraités dans leur retraite par les Turcs. *Guerres d'Albert Lazzari.*

1542.

La guerre ayant recommencé entre Charles quint & François I, le dauphin forme le ſiège de Perpignan, qu'il eſt obligé de lever. Le jeune Charles de Coſſé, depuis maréchal de Briſſac, regagne, lui ſeptième, quelques pièces d'artillerie que les Eſpagnols avoient priſes. L'action eſt ſi hardie & ſi bien conduite, que le dauphin s'écrie avec admiration: *Si je n'étois pas ce que je ſuis, je ſouhaiterois être le colonel Briſſac.* Le Laboureur, addition aux mémoires de Caſtelnau.

Durant le ſiège, une compagnie

Italienne, qui ſert dans la cavalerie Françoiſe, enlève, ſur les frontieres de Catalogne, un aſſez grand nombre de dames Eſpagnoles. Leurs maris prétendent qu'elles doivent etre relâchées ſans rançon. L'unique raiſon dont ils s'appuient, eſt que les femmes, que leur ſexe éloigne entièrement de la profeſſion des armes, ne doivent pas etre ſujettes aux événemens de la guerre. François I, ſans examiner la juſtice ou l'injuſtice de cette prétention, donne aux Italiens la ſomme qu'ils pouvoient raiſonnablement prétendre, & fait reconduire, avec les précautions convenables, les dames Eſpagnoles dans leurs maiſons. *Paul Jove.*

1543.

Le duc de Clèves ayant embraſſé les intérêts de la France, Charles quint met le ſiège devant Duren, ville du duché de Juliers. Le gouverneur s'excuſe, en rendant ſa place, d'avoir tenu contre une auſſi

grande armée que celle de l'empereur, ſur ce que ſa garniſon croyoit n'avoir affaire qu'à des Allemands, & qu'elle avoit ignoré juſqu'alors ce que c'étoit que de combattre contre les Eſpagnols. *Sandoval.*

1543.

Le marquis del Vaſto, général des troupes Eſpagnoles, aſſiège Mondovi, ville de Piémont. Il intercepte une lettre dans laquelle le commandant de l'armée Françoiſe marque au gouverneur qu'il marche à ſon ſecours. Del Vaſto en ſubſtitue une autre, dans laquelle, imitant le caractère & le cachet de Boutières, il dit formellement qu'on eſt obligé d'abandonner la place à ſes propres forces. Druſio, qui ne ſoupçonne aucun ſtratagême, capitule ſans délai. *Guerres d'Albert Lazzari.*

1543.

Les Impériaux attaquent Landreci. Charles quint, convaincu que les

les François haſarderont une action pour ſauver une place ſi importante, ordonne à ceux qui doivent combattre autour de lui que, *s'ils voient ſa perſonne & ſon étendard en péril, ils courent plutôt à ſon étendard qu'à ſa perſonne.* Hiſtoire de Charles quint.

Briſſac jette du ſecours dans la place, & fait ſa retraite en plein jour avec tant de précaution, d'adreſſe & de valeur, que, quoique preſque enveloppé trois ou quatre fois, il ne perd pas un homme. François I, le voyant venir tout en ſueur, lui préſente lui-même à boire, & le comble de louanges devant tout le monde ſur le ſuccès de cette entrepriſe. *Le Laboureur, additions aux mémoires de Caſtelnau.*

Martin Du Bellay eſt chargé de ravitailler une ſeconde fois la place. Ses eſpions l'avertiſſent, en chemin, qu'il eſt attendu par douze cent chevaux ennemis. Quoique ſon eſcorte ſoit extrémement inférieure, il ne juge pas à propos de reculer. Seule-

ment il ordonne aux payſans, qui mènent le convoi, de monter à cheval ſur leurs ſacs de farine, & de marcher en bataille. Cette ruſe a un ſuccès entier. Les Impériaux, ne doutant point que la troupe qu'ils apperçoivent de loin ne ſoit toute compoſée de gens de guerre, ſe retirent. Le ſecours entre, & la ville eſt ſauvée. *Mémoires de Du Bellay.*

1543.

Les flottes combinées de Turquie & de France forment le ſiège de Nice. Le gentilhomme Savoyard qui y commande répond à la première ſommation qu'on lui fait: *Que l'on s'étoit mal adreſſé à lui pour rendre la place; que de ſon nom il s'appelloit Montfort; qu'en ſes armes il portoit des pals; que ſa deviſe étoit*, Il me faut tenir; *& que, pour toutes ces conſidérations, il ne falloit attendre de lui qu'une vigoureuſe défenſe.* Il tient parole, & force les Turcs & les François à abandonner leur entrepriſe. *Guichenoro.*

1544.

LES François & les Impériaux ſe font la guerre dans le Piémont. Les premiers ſont commandés par le duc D'Anguien, jeune prince qui donne de grandes eſpérances; les ſeconds, par le marquis Du Guaſt, général d'une grande réputation, & d'une longue expérience. Les deux armées en viennent aux mains à Cérizolles. Avant l'action, Du Guaſt dit aux ſiens: »Courage, ſoldats. Les Gaſcons, » vos voiſins & preſque vos frères, » ſont ici, ſi je ne me trompe. Que » s'ils ſont vaincus, nous reſterons » vainqueurs de tous les autres; ni » plus ni moins que, quand un corps » eſt abbattu & renverſé par terre, » tous les autres membres reſtent » ſans vigueur & ſans force «. Les Gaſcons ont été rarement plus dignement loués. *Brantome.*

La victoire s'étant déclarée pour les François, on s'apperçoit que le prince de Salerne ſe retire avec huit

ou neuf cent chevaux, d'un poſte où il avoit été mis avec défenſe de le quitter ſans un ordre bien formel. Saint André & La Châtaigneraye, deux des plus intrépides officiers de l'armée Françoiſe, courent après lui avec une centaine de volontaires. Anguien, averti de ce qui ſe paſſe, veut être de la partie. Le ſage & auſtère Vieilleville déſapprouve cette ardeur déplacée, & demande au prince s'il a oublié que Gaſton de Foix avoit été tué d'un coup de pique en ſuivant imprudemment ſa victoire de Ravennes. *Faites donc retirer Saint André & La Châtaigneraye, & je me retirerai*, répond Anguien.

» Vertu de dieu! réplique Vieil-
» leville en colère, eſtimez-vous à
» grande gloire de pourſuivre des
» fuyards? & en ſçauroient-ils ac-
» quérir, toute leur vie, une com-
» parable à celle que dieu vous a mi-
» ſe aujourd'hui ſur le front? Avez-
» vous oublié, monſieur, votre qua-
» lité, puiſqu'il faut que j'en entre

» là? Au reſte, je ſçais bien qu'ils n'y » vont que par envie l'un de l'autre. Alors Anguien, lui jettant les bras ſur le col, lui dit: » Hola, mon bel » oncle, je n'en parle plus «.

Dans l'inſtant, on voit S. André & La Châtaigneraye qui reviennent avec beaucoup de précipitation. Le prince de Salerne, qui s'étoit apperçu de leur petit nombre, avoit fait volte-face, & les avoit chargés vigoureuſement. Vieilleville dit alors à ſon général: » C'eſt à cette heure, » monſieur, qu'il faut marcher & » combattre, puiſque l'on vous fait » tête; & non pas quand on vous » tourne le dos «. *Mémoires du maréchal de Vieilleville.*

Du Guaſt eſt obligé, dans ſa fuite, de faire une plus longue route qu'il n'avoit imaginé d'abord. Il avoit cru pouvoir ſe retirer à Aſti: mais, comme les ordres qu'il avoit donnés aux habitans de lui fermer les portes, s'il ne revenoit pas victorieux, ſont ponctuellement exécutés, il ſe voit

contraint de pouſſer juſqu'à Milan; où, de quelques jours, il n'oſe ſe préſenter aux dames. Il leur avoit montré les chaînes avec leſquelles il s'étoit vanté de mener liés Anguien & les jeunes volontaires de l'armée Françoiſe. Inutilement l'avoient-elles conjuré de traiter le comte avec plus d'honnêteté, en conſidération de ſa bonne mine & de ſa naiſſance. *Nous ne ſommes plus au temps des chevaliers errans*, avoit-il répondu avec fierté.

On trouve les chaînes dans ſes équipages. Les vainqueurs en tirent plus d'argent que de la rançon de deux mille cinq cent Allemands qui ſont faits priſonniers. *Diſcours ſur les affaires de Piémont.*

» J'ai oui, dit Brantome, faire un » bon conte à une dame de la cour, » que, pour la part du butin de la ba- » taille, & des coffres & hardes de » monſieur le marquis Del Gouaſt, » qui étoit curieux en tout, fut en- » voyé au roi, par monſieur D'An-

» guien, une montre fort belle, ri-
» che & bien labourée. Le roi ac-
» cepta le préſent de très-bon cœur.
» Et ainſi qu'il la tenoit entre ſes
» mains, & l'admiroit devant les da-
» mes de la cour, il y eut madame
» de Nemours, ſœur du prince vic-
» torieux, belle dame, honnête &
» très-bien diſante, & qui rencon-
» troit des mieux, qui dit au roi: *Pen-*
» *ſez, ſire, que cette montre n'étoit pas*
» *bien montée, lorſqu'elle fut priſe;*
» *car, ſi elle eût été montée auſſi bien*
» *que monſieur le marquis ſon maître,*
» *vous ne l'euſſiez pas eue, & ſe fût*
» *ſauvée auſſi bien que lui.* Le roi en
» trouva le conte très-bon, & toute
» la compagnie «. *Brantome.*

1544.

Les François, victorieux à Cérizolles, inveſtiſſent Carignan. Lorſqu'on donne le ſignal pour l'attaque de la contreſcarpe, Gaſpard de Coligny & D'Andelot, ces illuſtres frères qui acquirent depuis une ſi gran-

de réputation, conſeillent aux officiers d'y jetter leurs drapeaux, en les aſſurant que les ſoldats ne les abandonneront pas dès qu'ils verront leurs chefs marcher les premiers pour les recouvrer.

La choſe réuſſit, comme on l'avoit prévu. Les deux jeunes frères donnent l'exemple en montant les premiers à l'aſſaut. Ils ſont généralement ſuivis, malgré le riſque qu'il y avoit à le faire. Tout le monde montre le même courage. L'ouvrage eſt emporté audacieuſement; &, deux jours après, les François ſe voient maîtres de la place. *Vie de l'amiral De Coligni.*

Gaſpard De Coligni eſt fait colonel cette année. S'appercevant que dans ſon régiment, comme dans les autres, on avoit contracté l'habitude de garder le lit toute la matinée, il penſe à faire ceſſer cette molleſſe inpardonnable à des gens de guerre. Pour y réuſſir, il exhorte ſes officiers à ſe trouver tous les jours à ſon le-

ver, pour qu'il puiſſe leur communiquer, librement & à loiſir, tout ce qui regarde le ſervice. On ſe rend à ſes deſirs par diverſes conſidérations; mais il eſt généralement regardé comme un homme vain qui abuſe de ſa place pour ſe former une eſpèce de cour.

Coligni, qui s'étoit bien douté qu'il donneroit cette opinion de ſon caractère, n'eſt ni ſurpris ni bleſſé de ce qui lui arrive. Seulement il cherche à dédommager, par beaucoup de politeſſes & de bons offices, ſes ſubalternes, du cérémonial gênant auquel il les aſſujettit. Enfin, après avoir ainſi vêcu longtemps avec eux, il croit qu'ils ont aſſez bien contracté l'habitude de ſe lever matin, pour qu'il puiſſe leur avouer les motifs de ſa conduite, & les diſpenſer de l'attention qu'il a exigée d'eux.

Les officiers, charmés de l'accueil obligeant qu'ils ont reçu de leur colonel, des inſtructions qu'il leur a données, des liaiſons dont ce point

de réunion a été l'origine, ne veulent point ſe détacher d'une pratique qui leur paroît précieuſe : ils continuent librement ce qu'ils ont commencé avec une eſpèce de contrainte ; & font deſirer un pareil uſage aux autres corps. *Vie de l'amiral De Coligni.*

1544.

CHARLES quint entre en Champagne ; &, par les intrigues qu'il a nouées à la cour de France, pénètre juſqu'à S. Dizier. On avertit François I que les Pariſiens, effrayés, quittent leurs maiſons & emportent leurs meubles. Ce prince, tout malade qu'il eſt, ſe lève de ſon lit pour voler à leur ſecours : *Il n'eſt pas*, dit-il, *en mon pouvoir de les garantir de la peur ; mais je les préſerverai ſurement du mal. J'aime mieux mourir, & les ſauver, que de vivre en les abandonnant.* Ferron, hiſtoire de François I.

1544.

HENRI VIII, roi d'Angleterre,

voyant la France attaquée de tous côtés, forme contre elle les prétentions les plus mal fondées & les plus odieuſes; aſſurant que, ſi on ne lui rend pas promptement juſtice, il paſſera la mer, & viendra rendre viſite au roi juſques dans le louvre. *Dites à votre maître*, répond François I à l'ambaſſadeur, *que, s'il vient me voir comme ami, je le recevrai de bon cœur ; que, s'il vient armé & comme ennemi, j'ai cinquante mille hommes tout prêts à examiner ſes titres, & à lui en montrer les défauts.* Ferron, hiſtoire de François I.

1546.

Les Anglois étoient maîtres de Boulogne ſur mer. Le maréchal de Biez, qui ſe propoſe de les en chaſſer, croit devoir préparer cet événement par la priſe d'un fort qui couvre la place. Montluc, voyant qu'on fait venir du canon pour former l'attaque, aſſure que, ſans ce ſecours, il finira l'affaire avec ſes Gaſcons. Quoique le général n'ait pas bonne opinion

de cette précipitation, il ſe laiſſe gagner. Montluc, maître d'agir, met, contre l'ordinaire, les ſergens à la tête, au lieu de les tenir ſur les flancs : *Compagnons*, dit-il, *vous ſçavez ce que je ſçais faire. Voyez-vous cette enſeigne des ennemis plantée ſur la courtine? il faut l'aller prendre. Si, en y allant, quelqu'un d'entre vous recule, je lui coupe les jarrets. Soldats*, ajoute-t-il, *coupez les miens, ſi je ne vous donne l'exemple.* Ces mots ſont à peine finis, que le fort eſt attaqué & pris. *Commentaires de Montluc.*

1547.

FRANÇOIS I, roi de France, meurt après un règne aſſez long & fort agité. Il avoit paſſionément aimé la guerre, l'avoit beaucoup faite ſans néceſſité, & y avoit plutôt acquis la réputation de ſoldat que de captaine.

Ce prince abſolument déterminé, en montant ſur le trône, à entreprendre le recouvrement du Milanès,

conſulta ſeulement ſes miniſtres ſur les moyens de l'attaquer. Lorſqu'il ſortit du conſeil, ſon bouffon lui dit que ſes conſeillers étoient des fous. Pourquoi, demanda François ? *C'eſt*, répondit Bruſquet, *qu'ils ont ſeulement délibéré comment vous entreriez en Italie, & qu'ils n'ont pas penſé à voir comment vous en ſortiriez*. N.

» UN parti de ſoldats François, » s'étant déguiſé en payſans au com- » mencement des guerres de Pié- » mont, à deſſein de traverſer plus » aiſément le pays & d'y ſurprendre » une place, fut aſſez malheureux » pour être lui-même découvert & » enlevé tout entier. Il demanda » d'être traité en priſonnier de guer- » re ; mais Charles quint, ſous pré- » texte qu'il n'avoit point été pris » en habit & en poſture militaires, » refuſa de le mettre à rançon, & le » condamna à ſervir toujours dans » les galères d'Eſpagne. L'ordon- » nance fut exécutée dans toute ſa » rigueur, & François en reçut la

» nouvelle avec un extrême dé-
» plaiſir.

» Il eut, bientôt après, l'occaſion
» de s'en venger, la plus favorable
» qu'il pouvoit deſirer. Charles
» avoit fait embarquer à Gènes
» trois cent ſoldats Allemands, pour
» l'armée qu'il aſſembloit en Cata-
» logne, à deſſein de ſecourir Per-
» pignan, aſſiégé par le dauphin de
» France. La tempête jetta les Alle-
» mands aux iſles d'Ières, où Virgi-
» nie Urſin commandoit pour le roi
» très-chrétien. Ils y furent arrêtés:
» &, comme la condamnation des
» ſoldats François aux galères per-
» pétuelles ne venoit que d'être pu-
» bliée, on ne douta point que la
» même ſévérité ne fut exercée à l'é-
» gard des Allemands par droit de
» repréſailles.

» Urſin, tout Italien; & par conſé-
» quent tout indifférent qu'il étoit,
» en fut d'avis: mais François n'eſ-
» tima pas qu'il lui fût permis de
» manquer par l'exemple de l'empe-

» reur, ni de ſe relâcher tant ſoit
» peu ſur le point d'honneur, quoi-
» que ſon ennemi ſemblât y avoir
» entièrement renoncé. Sa majeſté
» très-chrétienne ordonna que les
» Allemands fuſſent traités en pri-
» ſonniers de guerre: & ce fut en
» cette occaſion qu'on lui ouit dire,
» que, ſi elle le cédoit à Charles en
» proſpérité, elle vouloit tâcher de
» le ſurpaſſer en vertu «. *Varillas, hiſtoire de François I.*

CHARLES quint ayant prié François, ſur lequel il tenoit de mauvais diſcours, de lui prêter de l'argent & ſa gendarmerie pour faire la guerre aux Turcs, François répondit, ſur le chapitre de l'argent, qu'il n'étoit pas un banquier; &, ſur celui des troupes, qu'il ne les prêtoit non plus que ſon épée. *Mémoires de Du Bellay.*

FRANÇOIS I diſoit que les grands capitaines, au retour d'une brillante campagne, étoient reçus, le premier jour comme des rois, le ſecond comme des princes, & le troiſième com-

me des ſoldais. *Amelot de la Houſſaye.*

Louis XIV diſoit, dans ſa jeuneſſe, que, ſi la guerre recommençoit, il la feroit en perſonne. On lui fit obſerver que l'état avoit beaucoup ſouffert de la valeur imprudente de François I. *Imprudent tant qu'il vous plaira*, reprit le jeune prince; *mais avec tout cela, cette imprudence l'a mis au rang des grands rois.* Mémoires de Motteville.

1547.

Luther, eſprit hardi & factieux, déclama d'abord contre la licence de la cour de Rome, dont les ſupérieurs de ſon ordre étoient mécontens: & bientôt après, encouragé par ſes ſuccès, il attaqua les dogmes de l'égliſe Romaine. Les peuples, las d'un joug qui étoit devenu trop peſant, adoptèrent en foule ſes opinions. Les ſectateurs de cette nouvelle doctrine s'unirent par la fameuſe ligue de Smalkalden, à laquelle les catholiques oppoſèrent

une autre confédération qu'ils appellèrent *la ſainte union*. La crainte des Turcs & le ſoin de les repouſſer ſuſpendit quelque temps la haine des deux partis. Elle éclata enfin en 1546 d'une manière terrible : toute l'Allemagne ſe trouva en armes.

L'empereur Charles quint étoit du côté de Ratisbonne, où il étoit de la dernière importance pour lui d'être joint par D'Egmont, comte de Buren, qui lui portoit des Pays-Bas des ſommes conſidérables, & qui conduiſoit douze mille Italiens ou Eſpagnols. Comme ce corps ne pouvoit échapper à un certain endroit aux Luthériens que par une marche très-rapide, l'empereur y envoya un officier de confiance pour l'y déterminer. D'Egmont, en ayant repréſenté l'impoſſibilité, parce que ſes troupes étoient épuiſées de fatigues & qu'elles traînoient après elles beaucoup de chariots & de bagage : » J'ai imaginé, lui dit Céſar » Maggi, un moyen pour éviter le

» péril dont nous ſommes menacés » ſi nous nous arrêtons, & pour re- » médier aux inconvéniens que vous » alléguez. Lorſque vous ſerez arrivé » où vos ſoldats comptent de ſe repo- » ſer, vous ferez ſonner l'allarme » comme ſi l'ennemi étoit proche : » oubliant alors la longueur du che- » min, ils ne penſeront qu'à leur ſure- » té, & arriveront heureuſement «. Ce fut par cet ingénieux expédient que l'armée de Buren fit ſans murmurer une très-longue traite, & arriva ſans perte au camp de l'empereur. *De Thou.*

Quelquetemps après cette jonction, il y eut un combat ſingulier qui, par des circonſtances particulières, fit un fort grand éclat. Un ſoldat de l'armée proteſtante, d'une taille & d'une vigueur extraordinaire, s'avançoit tous les jours entre les deux camps, armé d'une hallebarde, & défioit au combat le plus brave des catholiques. Charles fit défenſe, ſous peine de la vie, à tous les ſiens d'accepter

ce défi ; dans la crainte, dit-on, que, si quelqu'un de ses soldats avoit le dessous, les autres ne fussent découragés pour la suite de la guerre.

Cependant Tomayo, simple fantassin Espagnol, ne pouvant supporter l'air de triomphe du soldat Luthérien, prit une hallebarde, sortit du camp, & attaqua si heureusement ce fanfaron, qu'il le tua & lui coupa la tête. Il la porta toute sanglante aux pieds de l'empereur, & lui demanda pardon d'avoir contrevenu à ses ordres. Charles, plus blessé de la désobéissance de son soldat que content de sa victoire, le condamna à la mort. Les officiers, les princes étrangers qui étoient dans l'armée, le légat même, tous ayant demandé inutilement sa grace, il marcha fièrement au supplice, en montrant à ses compagnons la tête de son ennemi qu'il tenoit dans ses mains. On lui bandoit déjà les yeux, lorsque les neuf mille Espagnols qui étoient dans l'armée abandonnèrent

leurs poſtes, & allèrent menacer l'empereur des dernières extrémités, s'il faiſoit périr un ſi brave homme.

Charles, voyant bien qu'il falloit céder, s'y prit avec adreſſe. *On a raiſon*, dit-il, *de ſe ſoulever contre moi, puiſque j'ai moi-même manqué à la diſcipline militaire, en faiſant uſage d'une autorité que j'ai confiée au duc d'Albe mon général. C'eſt à lui à diſpoſer ſouverainement des jours des ſoldats : je reconnois que je n'en ai pas le droit, puiſque je me le ſuis ôté.* Le duc d'Albe entendit aiſément ce langage, & ſe hâta de pardonner à Tomayo.

Lorſque ce général vit la ſédition appaiſée, il aſſembla les ſéditieux, & leur reprocha, d'un ton ſevère & menaçant, leur déſobéiſſance. » Quoi! » leur dit-il, vous vous croyez per- » mis de vous ſoulever contre vo- » tre maître, dès qu'il donne des » ordres contraires à vos ſouhaits? » Qui voudra déſormais entrepren- » dre de vous faire obſerver les loix

» de la milice ? que n'oseront point » les scélérats, s'ils se croient assurés » de votre protection ? que vous res- » te-t-il à tenter, sinon de tout sou- » mettre à vos volontés, de mar- » cher où & quand il vous plaira, » d'exiger de vos généraux qu'ils » vous rendent compte des ordres » qu'ils donnent & de leurs moin- » dres actions ? » Les troupes, frappées du ton de majesté & d'indignation de leur chef, s'avouèrent coupables, & le conjurèrent de leur obtenir leur pardon. Tomayo, que l'empereur souffroit avec peine, se retira en Espagne, plus fameux par le danger qu'il avoit couru, que par le combat dont il étoit sorti avec tant de gloire. *Vie du duc d'Albe.*

L'année 1544, la guerre est beaucoup plus vive. L'électeur de Saxe, Jean Frédéric, chef des protestans, est campé à Mulberg près de Wittemberg. Charles quint marche à lui par Egra, par le Voitgland & par la Misnie. Arrivé sur l'Elbe, il se

trouve hors d'état de le paſſer, parce qu'il n'a pas aſſez de pontons. *C'eſt à vous*, dit-il à ſes ſoldats, *qu'eſt réſervée la gloire de me mettre en état de vaincre, en me procurant de quoi achever mes ponts pour aller promptement aux hérétiques.* Sur le champ, dix des plus déterminés Eſpagnols mettent leur épée entre leurs dents, traverſent le fleuve à la nage, vont prendre des bateaux qui étoient à l'autre bord, & les amènent du côté de l'empereur, malgré le feu continuel des Saxons. *Vie du duc d'Albe.*

Pendant qu'avec ces matériaux on conſtruit un pont, un jeune payſan, dont l'air eſt ſpirituel & noble, indique un gué sûr & facile, tel qu'on le deſiroit. *J'aurai enfin*, dit-il, *le plaiſir de me venger de ces voleurs de Saxons, qui ont enlevé les deux chevaux de ma charrue. Pourvu qu'ils ſoient taillés en pièces, comme je l'eſpère, me voilà amplement payé du ſervice que je rends. Je ne*

veux pas d'autre récompenſe. Sleidan.

Le fleuve paſſé, on marche aux proteſtans, qui ſont totalement défaits après un combat de plus de huit heures. L'action finie, Charles s'écrie avec tranſport : *Je ſuis venu, j'ai vu, dieu a vaincu.* Paroles modeſtes, qui font une forte impreſſion. *Vie de Charles quint,*

Pluſieurs des priſonniers implorent la clémence de l'empereur, en l'appellant leur père. *Des méchans comme vous*, dit-il, *ne ſont point mes enfans. Ce ſont ceux-ci*, ajoute-t-il en montrant ſon camp, *dont je ſuis le véritable père.* Vie de Charles quint.

L'électeur lui-même eſt pris. *Puiſſant & clément empereur*, dit-il à Charles quint auquel on le mène, *puiſqu'il plaît à la providence, je me préſente à vous comme votre priſonnier.* *Quoi !* répond amèrement ce prince, *vous traitez maintenant d'empereur celui que, dans vos diſcours & même dans vos écrits publics, vous appelliez avec mépris, tantôt Char-*

les de Gand, tantôt Charles ſoi-diſant empereur! De Thou.

Ce ton de hauteur n'empêche pas Frédéric de demander fièrement qu'on le traite avec la conſidération qui lui eſt due. Il ne s'avilit pas, ſe couvre, & répète toujours que, pour être devenu priſonnier, il n'a pas ceſſé d'être prince. *Votre majeſté impériale*, ajoute-t-il, *peut faire de moi tout ce qu'elle voudra; mais elle ne me fera jamais peur.* Ce mot héroïque eſt ſi bien l'expreſſion du cœur, dit Saaverda, que, lorſqu'on annonce peu après à Frédéric ſon arrêt de mort, il dit froidement au duc de Brunſwick, avec lequel il jouoit: *Achevons notre partie.* Continuant à s'entretenir avec le compagnon de ſon infortune: *Pourvu*, dit-il, *que l'empereur n'ait pas Wittemberg par cet arrêt qu'il n'a donné que pour engager ma femme & mes enfans à lui livrer cette place, il ne gagnera rien; & moi, je ne perdrai que quelques miſérables jours qui me reſteroient encore*

à paſſer parmi les infirmités de la vieilleſſe. Ce qu'il craignoit arrive. On livre Wittemberg pour lui ſauver la vie. L'empereur ſe contente de le traîner à ſa ſuite comme priſonnier. *Sleidan.*

Charles deſire qu'on croie que le ſoleil s'eſt arrêté, pour lui donner le temps de rendre ſa victoire plus entière; & ſes flatteurs oſent l'écrire, comme en ayant été les témoins. Le bruit de cet événement fabuleux ſe répand ſi bien dans l'Europe, que Henri II, roi de France, croit pouvoir demander, quelques années après, ce qui en eſt. Le duc D'Albe, auquel il fait la queſtion, lui répond très-ingénieuſement & très-ſenſément: *J'étois, ce jour-là, ſi occupé de ce qui ſe faiſoit ſur la terre, que je ne pris pas garde à ce qui ſe paſſoit dans le ciel.* Vie du duc D'Albe.

La journée de Mulberg eſt la ruine de la ligue de Smalkalden. Les proteſtans battus quittent les armes & ſe ſoumettent à l'empereur.

1548.

Les Anglois, en guerre avec les Ecoſſois, conduiſent leur flotte dans le golphe de Forth, pour attaquer une iſle qu'on appelle *l'Iſle des magots*, du nom de certains oiſeaux qui reſſemblent à des canards ſauvages, & qui y ſont en ſi grande quantité, que, ſi l'on s'en rapporte à quelques hiſtoriens trop crédules, les ſoldats de la garniſon du fort du Bas, qui ſont ordinairement au nombre de cent, ne ſe nourriſſent d'autre choſe que du poiſſon que ces oiſeaux y portent à toute heure.

Dans la vérité, cette iſle n'eſt qu'un rocher eſcarpé de tous côtés, au haut duquel eſt bâti un château, où l'on ne ſçauroit monter qu'en ſe faiſant tirer dans une corbeille par le moyen d'une poulie. Les Anglois, arrivés au pied de ce château, veulent faire une tentative auprès du gouverneur auquel ils offrent une ſomme conſidérable pour être diſtribuée à la gar-

niſon ; mais ils ne reçoivent que cette réponſe auſſi plaiſante qu'ingénieuſe : *Que jamais un homme chargé de tant d'or ne pourroit grimper dans un endroit qui n'étoit acceſſible qu'aux oiſeaux ; qu'il leur conſeilloit de faire un meilleur uſage de leurs tréſors ; & que la garniſon du château aërien ne manqueroit jamais de vivres, puiſque les oiſeaux avoient ſi grand ſoin de lui en fournir.* De Thou.

1551.

Le roi de France, Henri II, prend le parti du duc de Parme contre Charles quint, dans l'eſpérance de ſe rouvrir le chemin du Milanès. C'eſt le commencement d'une nouvelle guerre entre les deux plus grandes puiſſances de l'Europe. Le Piémont en eſt le premier théâtre. Les Eſpagnols attaquent Bene. Le maréchal De Briſſac veut engager Montluc à s'y jetter pour la défendre. Ce brave officier, qui connoît la ſituation des choſes, montre de l'éloi-

gnement pour le parti qu'on lui propoſe. *Que ferai-je*, dit-il, *dans une ville où les ſoldats mourront de faim dans trois jours ? je ne ſçais pas faire des miracles. J'ai ſi bonne opinion de vous*, répond Briſſac, *que, ſi je vous ſçavois dans la place, je la croirois ſauvée. En tout cas*, ajoute-t-il, *vous obtiendrez une capitulation honorable. Eh ! monſieur*, s'écrie Montluc, *que dites-vous ? J'aimerois mieux être mort que de voir jamais mon nom en de pareilles écritures.* Il ſe détermine pourtant à faire ce qu'on deſiroit de lui, & il parvient à faire lever le ſiège. *Commentaires de Montluc.*

1552.

Le maréchal De Briſſac, commandant pour Henri II dans la partie du Piémont que les François occupoient depuis longtemps, vient à bout d'emporter, d'un coup de main, la ville de Quiers, dont il croyoit ne ſe rendre maître que par un ſiège régulier. Les vainqueurs ſe flattent

ouvertement que ce premier avantage ſera rapidement ſuivi des plus grands ſuccès. L'hiſtorien Davila, qui ſe trouve parmi les troupes Eſpagnoles qui défendoient la place, dit à l'un d'eux : *Vous avez bien ſçu, meſſieurs les François, commencer la guerre à votre avantage ; mais j'eſpère que l'impatience & la légéreté avec leſquelles vous conduiſez vos affaires, rétabliront les nôtres.* On rapporte ce diſcours au maréchal, qui répond : *Cet étranger nous connoît de longue main.* Hommes illuſtres de la France.

1552.

BRISSAC forme le projet de s'emparer de Cardé, petite mais importante ville du Piémont, & donne à Biragues le commandement des troupes deſtinées à cette expédition. Comme la place n'eſt guère défendue que par quatre cent bannis, néceſſairement deſtinés à un ſupplice infâme s'ils ſont pris, on s'attend

à une réſiſtance opiniâtre.

Biragues, pour les étonner, fait bruſquement donner un aſſaut par ſes meilleures troupes, qui ſont reçues avec tant de réſolution qu'elles demandent à faire retraite. *Quoi donc!* s'écrie le ſage & intrépide chef, *ſeroit-il poſſible que le deſir de la gloire vous inſpirât moins de courage que le déſeſpoir n'en donne à ces brigands!* Prenant alors lui-même une pique, il arrête un officier par la main, lui montre la brêche. *C'eſt là*, dit-il, *qu'il faut aller mourir, plutôt que de nous ſauver par une retraite honteuſe.* Son courage ranime celui des ſoldats. Ils retournent à l'aſſaut, & combattent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils forcent la garniſon. Comme elle n'attend point de quartier, elle ſe fait tuer ſur la brêche. *Hommes illuſtres de la France.*

1552.

Les poſtes avancés de l'armée Françoiſe, trompés par quelque bruit

qu'ils ont entendu, répandent que les Eſpagnols s'avancent à grands pas pour combattre. Le vicomte De Gourdon appuie cet avis avec chaleur, & ſupplie Briſſac de voir s'il a aſſez de troupes pour ſoutenir les efforts des forces conſidérables qui vont fondre ſur lui. Le maréchal, qui s'apperçoit de l'impreſſion de terreur que font ſur le ſoldat les inſtances d'un officier conſidérable & accrédité, lui répond d'un air froid: *J'ai juſte ce qu'il me faut pour battre les ennemis; allez vous mettre à votre rang, & me laiſſez faire.* La fermeté du général ranime le ſoldat. Ce n'eſt qu'une fauſſe allarme. *Hommes illuſtres de la France.*

1552.

Du Piémont, la guèrre ſe communique aux Pays-Bas, où les François attaquent Yvoy. La brèche étoit pratiquable, & le comte de Mansfeld ſe diſpoſoit à ſoutenir l'aſſaut, lorſque treize mille Allemands,

qui compoſoient ſa garniſon, refuſent de ſeconder ſon courage. L'intrépide commandant, ayant inutilement épuiſé tous les moyens poſſibles pour ſe faire obéir, fait venir un gentilhomme François qui eſt ſon priſonnier, & lui dit en préſence des troupes. » Allez, je » vous donne la liberté, & vous » prends à témoin du tort que l'on » fait aujourd'hui à l'empereur & à » moi. Yvoy, aſſiégée il y a quel- » ques années par le duc D'Orléans, » fut vaillamment défendue par un » forgeron à la tête de quelques » payſans, & ne ſe rendit à l'ex- » trémité qu'aux conditions les plus » honorables : & moi, qui ai de la » naiſſance & de l'expérience à la » guerre, je me vois forcé, par la » lâcheté & la perfidie de mes ſol- » dats, de ſubir les loix que l'en- » nemi voudra m'impoſer. Toutes » les fois que vous rappellerez dans » votre mémoire la grace que je » vous ai accordée, n'oubliez pas de

» me juſtifier contre les calomnies » de ceux qui voudroient noircir » ma réputation. « Mansfeld, après ce diſcours, fait arborer le pavillon blanc. *De Thou.*

1552.

LES proteſtans d'Allemagne, ayant fait alliance avec Henri II, pouſſent avec une grande vivacité dans le Tirol les troupes de l'empereur, qui, pour n'être pas fait priſonnier, ſe voit réduit à fuir d'Inſpruck, avec une précipitation & dans un déſordre extrême. Il eſt curieux quelques années après de connoître le caractère de don Carlos, ſon petit-fils. Ce prince, âgé ſeulement de dix ans, écoute, avec une attention pleine d'intérêt, le détail des guerres, des défaites & des victoires qui avoient rempli un règne ſi glorieux. L'empereur, enchanté de ce qu'il voit, dit : » Eh bien, mon fils, » que vous ſemble de mes aventu- » res ? Je ſuis content de ce que

» vous avez fait, répond le jeune
» prince : il n'y a qu'une choſe que
» je ne ſçaurois vous pardonner ;
» c'eſt de vous être ſauvé d'Inſpruck
» devant le duc Maurice. Ah ! ce
» fut bien malgré moi, replique
» l'empereur : il me ſurprit, & je n'a-
» vois que ma maiſon. Et moi, dit
» don Carlos, je n'aurois pas fui.
» Mais il falloit bien fuir, j'étois
» hors d'état de réſiſter. Pour moi,
» je n'aurois pas fui, répéta le jeu-
» ne prince. Il auroit donc fallu me
» laiſſer prendre ; imprudence dont
» j'aurois été encore plus blâmé.
» Pour moi, je n'aurois pas fui,
» ajoute encore don Carlos. Dites-
» moi donc ce que vous auriez fait
» en une ſemblable occaſion : &,
» pour vous aider à me répondre,
» que feriez-vous actuellement, ſi
» je mettois une trentaine de pages
» à vos trouſſes ? Ce que je ferois,
» dit le jeune prince d'un ton fier
» & aſſuré, je ne me ſauverois
» point. «

L'empereur, enchanté d'une fermeté ſi décidée, embraſſe tendrement ſon petit-fils. Depuis il ne pouvoit s'empêcher de témoigner ſa ſatisfaction, toutes les fois qu'on lui parloit de don Carlos. *Mémoires du cardinal de Granvelle.*

1552.

CHARLES QUINT, hors d'état de réſiſter aux proteſtans, fait ſa paix avec eux, réunit toutes ſes forces contre la France, & aſſiège Metz avec cent mille hommes. Dès que l'armée eſt arrivée devant la place, les généraux opinent à commencer par la ſommer, ſuivant l'uſage établi dans ce temps-là. *Non*, dit l'empereur, *je ne ferai point cette démarche : François, duc de Guiſe, ne s'eſt pas enfermé dans la ville avec la fleur de la nobleſſe Françoiſe, pour capituler. Nous ne réuſſirons dans notre projet, qu'à force de valeur, d'activité & d'intelligence.* Brantome.

Dès les premiers jours du ſiège,

un eſclave du général de la cavalerie, don Louis D'Avila, dérobe à ſon maître un excellent cheval, & ſe réfugie dans la place. Don Louis fait prier Guiſe de lui renvoyer le cheval qu'il aimoit fort; & l'eſclave qu'il vouloit faire punir comme il le méritoit. Le duc ne diffère pas un moment à lui renvoyer le cheval; mais, pour ce qui eſt de l'eſclave, il lui fait dire que, ſuivant les loix, tout homme qui met les pieds en France devient libre. *Brantome.*

Le gouverneur, ſe voyant preſſé, fait adroitement tomber entre les mains des Epagnols, une lettre écrite au roi ſon maître, dans laquelle il marque qu'il n'a plus d'inquiétude, depuis que l'ennemi a pris le parti d'attaquer du côté où les fortifications ſont le plus conſidérables, & où on a eu le temps d'achever une bonne coupure. Cet artifice trompe les aſſiégeans, qui dirigent leurs batteries contre un front d'une meil-

leure défenſe que le premier. Ces variations font languir le ſiège, & emportent beaucoup de temps. *Réflexions militaires de Santacruz.*

Alors Charles quint, que ſes infirmités avoient tenu éloigné de la place, arrive au camp. Les ſiens ſont de grandes réjouiſſances, parce qu'ils eſpèrent que ſa préſence aſſurera le ſuccès de leur entrepriſe. La garniſon en fait de ſon côté d'auſſi éclatantes, dans la perſuaſion où elle eſt que l'empereur rendra ſa réſiſtance plus glorieuſe. *Brantome.*

Ce prince, voyant que la brêche eſt ſuffiſante, dit à ſes généraux : *Comment, plaies de dieu, n'entre-t-on point là-dedans ? Elle ſi grande & ſi à fleur de foſſé ! Vertu de dieu, à quoi tient-il ?* On lui répond que le duc De Guiſe a pratiqué derrière, des retranchemens larges & profonds, garnis de feux d'artifices & d'une artillerie redoutable, défendus par dix mille hommes des plus intelli-

gens & des plus intrépides de la chrétienté. Ce diſcours met Charles en fureur. *Ah !* s'écrie-t-il, *je vois bien que je n'ai plus d'hommes. Il me faut dire adieu à l'empire, à toutes mes entrepriſes, & au monde, & me confiner en quelque monaſtère ; car je ſuis vendu & trahi, ou pour le moins auſſi mal ſervi que prince portant titre de monarque ſçauroit être : & , par la mort dieu ! devant trois ans je me rendrai cordelier.* Mémoires du maréchal De Vieilleville.

Le mécontentement du prince ne produit rien. L'armée impériale, détruite par la faim, par le fer & par la ſaiſon, eſt réduite à lever le ſiège. Elle ſe retire de nuit très-ſecrettement, abandonnant ſes équipages, ſes tentes, ſon artillerie, ſes munitions de guerre & de bouche. Le prince De la Roche-ſur-Yon, un des plus ardens à la pourſuivre, ayant joint quelques compagnies de cavalerie, leur préſente le combat. L'officier qui les commande ſe tour-

ne vers lui : *Eh ! comment voulez-vous*, lui dit-il, *que nous ayons la force de combattre ? vous voyez qu'il ne nous en reſte pas aſſez pour fuir.* Le prince, touché de ce diſcours, laiſſe ces malheureux continuer leur route. *Vie de François duc De Guiſe.*

Vieilleville, qui durant tout le ſiège s'eſt tenu à portée d'inquiéter les aſſaillans, eſt averti par trois déſerteurs que l'armée impériale s'eſt retirée. *J'ai toujours bien penſé*, dit-il, *que Charles étoit trop vieil, gouteux & valétudinaire, pour dépuceller une ſi belle jeune fille.* Monſieur De Nevers demande l'explication de ce diſcours qu'il n'entend point. *Je fais, monſieur*, répond Vieilleville, *une alluſion de la ville de Metz à ce mot allemand, metzie, qui ſignifie en françois pucelle.* Mémoires du maréchal de Vieilleville.

Charles quint, après avoir vu périr devant Metz la plus belle armée qu'il ait eue, eſt ſur le point de s'en rendre maître, l'année ſuivante, par

un ſtratagême ſingulier. Les cordeliers y avoient convoqué une aſſemblée générale, où devoient ſe rendre des religieux de pluſieurs nations. Il falloit, pour la ſubſiſtance de ces religieux, des proviſions conſidérables; & on en tranſportoit tous les jours de la campagne. Parmi les tonneaux remplis ſeulement de bière & de vin, il en entra pluſieurs qui étoient pleins d'armes; & un aſſez grand nombre de ſoldats Allemands s'introduiſirent dans la ville ſous l'habit de cordelier.

La garniſon de Thionville, qui étoit nombreuſe, devoit, au jour marqué, paroître à la vue de Metz. Il n'étoit pas douteux que les François ne ſortiſſent ſur elle. Le projet étoit de faire attaquer, dans l'inſtant, ce qui ſeroit reſté dans la place par les ſoldats déguiſés en cordeliers, & par un aſſez grand nombre d'habitans qui étoient du complot. On devoit, tout de ſuite, ſe ſaiſir des portes, & les remettre aux troupes que

l'empereur tenoit toutes prêtes.

Vieilleville, qui commandoit dans Metz, ſoupçonna la conſpiration, & parvint à en avoir ſecrettement les détails & la preuve. Comme il étoit homme de tête & de cœur, il fit donner les ſignaux dont on étoit convenu avec les Allemands, qui s'avancèrent au nombre de quatre mille, & donnèrent dans l'embuſcade qu'il leur avoit dreſſée. Tout ce corps fut tué, pris ou diſperſé. Les traîtres eurent le ſort qu'ils méritoient. *Mémoires du maréchal De Vieilleville.*

1552.

VIEILLEVILLE étoit à Toul. Son caractère ne lui permettant pas d'être oiſif, il forme le projet de ſurprendre Pont-à-Mouſſon. Un eſpion, qui joignoit beaucoup d'intelligence, de fineſſe, d'activité, à un air de bonne foi & de ſimplicité capables d'en impoſer aux plus ſoupçonneux, eſt l'inſtrument dont il ſe détermine à ſe ſervir. Cet homme, vil & adroit, qui

étoit parvenu par des voies très-singulières à gagner la confiance d'Alphonſe d'Arbolongua Eſpagnol, & de Fabrice Colonne Romain, commandants pour Charles quint dans la place, les avertit un jour que Vieilleville doit partir le lendemain, à la pointe du jour, pour Condé ſur la Mozelle, & qu'il n'amènera avec lui, pour ſon eſcorte, qu'environ cent vingt chevaux. Auſſitôt Fabrice prend les armes, ſort de la ville à la tête de trois cent chevaux d'élite, & s'avance ſur le chemin que devoit tenir Vieilleville.

L'officier François paroît en effet avec les forces qu'on lui ſuppoſoit. Se voyant chargé par Fabrice, il recule, au petit pas, juſques à un bois où il a placé ſes embuſcades. Elles tombent toutes à la fois ſur Fabrice, lui tuent preſque tous ſes gens, & le font lui-même priſonnier. A l'inſtant, Vieilleville ſubſtitue les enſeignes des ennemis aux ſiennes, & prend la route de Pont-à-Mouſſon. Pour

mieux tromper les Impériaux, il ſe fait précéder par ſon confident Saligny, qui porte ſa cornette, ſes banderolles, ſes armes, & fait retentir tous les lieux de ces mots agréables: *Victoire, Vieilleville eſt priſonnier; Fabrice l'amène avec quarante François.*

La ruſe réuſſit. Aux premières apparences de ſuccès, D'Arbolongua ſort de la ville; &, trompé par la vue de ſes drapeaux, ſe livre à Vieilleville, qui le force de prendre ſa propre cornette, & de concourir à la ſurpriſe de ſa place en criant, *Victoire.* De cette manière, les François entrent ſans réſiſtance dans Pont-à-Mouſſon. Don Alphonſe, malgré tous les ſoins que prennent les vainqueurs pour le conſoler, donne les marques du plus violent déſeſpoir, & eſt trouvé mort le lendemain dans ſon lit. *Mémoires du maréchal De Vieilleville.*

1552.

LES Turcs portent la guerre en

Hongrie & s'emparent de Témeſwar. Comme ce ſuccès pouvoit les enhardir à aſſiéger Lippe, Bernard Aldana ſe détermine à ſortir de la place, à faire ſauter les fortifications, à enclouer le canon, à faire jetter les proviſions. La garniſon, plus touchée de la gloire qu'attachée à la vie, ſe récrie vivement contre une ſi infâme réſolution. Tout ce qu'elle obtient, c'eſt qu'on envoyera quelques perſonnes intelligentes pour obſerver la contenance & tâcher de pénétrer les deſſeins des infidèles.

Les députés s'étant aſſurés que les Turcs ſont tranquilles dans leur conquête, & ne font nul préparatif pour de nouvelles opérations, ſe hâtent de retourner à Lippe, ayant à leur ſuite des troupeaux nombreux qui élèvent de grands tourbillons de pouſſière. Ce nuage fait croire au gouverneur, déjà ſaiſi de frayeur, que l'ennemi approche. Sans demander ni attendre le moindre éclairciſſement, il fait mettre le feu aux

mines, & s'éloigne avec beaucoup de précipitation. Mahomet, qui ne ſe propoſoit point de faire de ſiège, eſt averti de ce qui ſe paſſe, envoie un monde ſuffiſant pour éteindre les flammes, & ſe trouve maître d'une fortereſſe qui lui auroit coûté bien du ſang. *De Thou.*

1552.

AGRIA, qui n'eſt environnée que d'une vieille muraille flanquée de quelques tours ſans baſtions, eſt attaquée par ſoixante mille Turcs. Cette force n'effraye pas deux mille Hongrois, qui s'étoient enfermés dans la place avec leurs femmes, leurs enfans & leurs effets. Ils avoient fait ſerment de tout ſouffrir, & même, ſi les vivres leur manquoient, de ſe nourrir de corps morts plutôt que de ſe rendre. On avoit mis les proviſions dans des magaſins publics, afin que, tout étant en commun, on eût plus d'ardeur. Les hommes devoient être occupés à ſoutenir

les efforts des assiégeans, & les femmes être employées à réparer les brêches.

Pendant quarante jours, les Turcs font un feu continuel de leurs batteries. Quoique une partie de la muraille & presque toutes les tours soient abbattues, les assiégés continuent de se défendre avec la même fermeté. On les somme de se rendre; & ils mettent un cercueil sur un de leurs crénaux, pour montrer qu'ils préfèrent la mort à toute sorte de composition. Les Turcs donnent trois assauts en un seul jour, & sont repoussés avec perte de huit mille hommes. A mesure qu'ils redoublent leurs attaques, les assiégés leur opposent une plus vigoureuse résistance.

Les femmes surtout font éclater leur courage dans ce siège meurtrier. Une d'elles est avertie, par sa mère, d'emporter le corps de son époux, qui vient d'être tué, & de le faire enterrer: *A dieu ne plaise*, répond elle,

que j'enſéveliſſe mon mari ſans avoir vengé ſa mort ! Il s'agit de combattre, & non de faire des funérailles. En même temps elle prend l'épée & le bouclier de ſon mari, ſe jette dans la mêlée, & tue trois Turcs de ſa main. Elle enlève enſuite le corps qui lui eſt ſi cher, le porte elle-même à l'égliſe, & lui donne la ſépulture.

Une autre femme des plus qualifiées eſt tuée d'un coup de canon, en portant une très-groſſe pierre qu'elle veut jetter ſur les infidèles. Sa fille, ſans s'amuſer à la pleurer, ſe ſaiſit ſur le champ de la même pierre, la fait tomber ſur un gros de Turcs qui eſcaladent la muraille, en tue deux, & en bleſſe un grand nombre.

Cet héroïſme de courage glace le cœur des aſſiégeans. Ils abandonnent leur entrepriſe. Leur arrière-garde eſt vivement chargée dans la retraite, & on leur enlève la meilleure partie de leurs bagages. *De Thou.*

1553.

CHARLES QUINT faiſant attaquer Thérouane, Henri II ordonne à Deſſe de ſe jetter dans la place. Ce vaillant capitaine étoit preſque à l'extrémité dans ſon lit, quand il reçoit cet ordre. *J'ai de la joie*, dit-il, *d'aller mourir au lit d'honneur, & de ne point finir mes triſtes jours en celui-ci.* Auſſi-tôt il ſe jette dans Thérouane, & la défend avec une extrême vigueur, juſqu'à ce qu'il ſoit tué d'un coup de feu dans un aſſaut. *Le Laboureur, addition aux mémoires de Caſtelnau.*

L'empereur, ne trouvant pas la honte de la levée de Metz ſuffiſamment effacée par la priſe & la deſtruction de Thérouane, fait attaquer Heſdin par le duc de Savoye, Emanuel Philibert. Ce prince, qui étoit homme de guerre, fait jouer une mine qui étoit prête, & ordonne aux troupes de pouſſer un grand cri, comme ſi elles alloient à l'aſſaut,

ſaut, afin d'engager les aſſiégés à venir s'y oppoſer. La feinte ayant réuſſi comme il le ſouhaitoit, il fait faire, contre les défenſeurs de la brèche, pluſieurs décharges très-meurtrières de ſon artillerie, ſans perdre un ſeul homme, par la précaution qu'il avoit priſe de tenir les ſiens hors de la portée du mouſquet. *Jean Botere, vie des hommes illuſtres.*

1553.

Les Turcs & les François, qui s'étoient alliés contre Charles quint, font une deſcente dans l'iſle de Corſe & y aſſiègent Saint-Boniface. Le gouverneur ſe défend, pendant un mois, avec tant de valeur, d'intelligence & de fermeté, qu'on déſeſpère d'emporter la place par la force. Un François a recours à la ruſe: comme il avoit le talent de contrefaire toutes ſortes d'écritures, il fait une lettre, par laquelle le doge mande au gouverneur de ſe rendre

ſans attendre l'extrémité ; afin d'obtenir des conditions honorables, & de conſerver à la république une brave garniſon qui lui eſt abſolument néceſſaire.

Le commandant, homme ſimple & que dans le camp on connoiſſoit pour tel, ne ſoupçonne nul ſtratagême. Quoiqu'il fût en état de ſe défendre encore deux mois, ce qui étoit beaucoup plus de temps que les aſſiégeans ne pouvoient continuer leur entrepriſe, il ne croit pas être autoriſé a déſobéir à des ordres qui lui paroiſſent ſi précis. Sa crédulité lui coûte cher : il paie de ſa tête le dommage qu'il a cauſé ſi mal-à-propos à Gènes ſa patrie. *Hiſtoire de Charles quint.*

1553.

Les François s'étant emparés de Sienne, trois ſoldats Eſpagnols gagnent la tour de la porte Romaine, dans la réſolution de s'enſévelir ſous ſes ruines. De Termes, chef de l'en-

trepriſe, inſtruit qu'ils manquent abſolument de vivres, leur offre la compoſition la plus honorable, s'ils veulent quitter le ſervice de l'empereur pour celui du roi ſon maître; & les menace de les faire périr par la faim ou par le feu, s'ils s'opiniâtrent à ſe défendre.

» Cavaliers qui que vous ſoyez, » répondent-ils, nous vous baiſons » les mains tous tant que nous ſom- » mes, & vous remercions beau- » coup pour le bon parti que vous » nous offrez, & la bonne volonté » que vous nous témoignez de vou- » loir nous délivrer de la mort. » Quant à nous rendre & à ſervir » le roi de France, il eſt ſi bon qu'il » ne manquera point de ſerviteurs: » pour nous, nous ſommes ſi fidèles » au nôtre, qu'aucune crainte de » la mort ne nous fera changer; » & le feu, ni aucun autre genre de » mort que ce ſoit, ne nous épou- » vante point. Quant à ce qui regar- » de votre réſolution, & ce que

» vous dites que nous n'avons point » de vivres, ſçachez que nous avons » ici beaucoup de tuiles; & que, » quand la proviſion nous manque, » nous ſçavons nous nourrir de » tuiles bien broyées. *Brantome.*

1554.

Les François ſont aſſiégés dans San-Fiorenzo, ville de Corſe, qu'ils ont conquiſe ſur les Génois, alliés de Charles quint. Comme ils manquent de vivres, que la tempête a diſſipé les ſecours qu'on leur envoyoit, que le général qui les attaque paroît déterminé à périr devant la place ou à la prendre, ils capitulent après s'être vigoureuſement défendus trois mois entiers. On leur accorde tous les honneurs de la guerre : mais ils ſont obligés d'abandonner à la diſcrétion du vainqueur tous les bannis de Gènes qui ſont dans la place.

Bernardino Corſo, homme de cœur, & capable d'une réſolution

extrême, aime mieux s'expoſer à une mort honorable, que de ſubir de pareilles conditions. Il prend, avec les ſiens, une réſolution qu'on n'auroit jamais ſoupçonnée. Quoique la place ſoit inveſtie avec des précautions extrêmes, il ſort, force les lignes, maſſacre tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, s'échappe enfin des mains des aſſiégeans; & fait voir, par ſon exemple, que rien n'eſt impoſſible au courage animé par le déſeſpoir. *De Thou.*

1554.

Les peuples de Cambaie vouloient faire le ſiège de Diu. On en fait ſortir Fernand Caſtagnhoſo, pour les arrêter. Cet imprudent officier va avec la moindre partie du corps qu'il a à ſes ordres, ſe jetter ſans précaution au milieu de la cavalerie Indienne, & ſe fait maſſacrer avec dix-ſept Portugais qui l'accompagnent. A cette nouvelle, le gouverneur, Diégo de Norogna,

transporté de colère, veut aller combattre lui-même l'ennemi. Louis Cabral le saisit au corps, & le prie de considérer à quel péril il va s'exposer, lui & la citadelle. *Si je péris*, dit-il brusquement, *que m'importe de ce qui arrivera après moi?*

Cette parole inconsidérée, & dite dans la chaleur de l'action, lui coûte la viceroyauté des Indes. Quelqu'un l'ayant rapportée à la cour, lorsqu'il étoit question de lui donner cette place, il en est exclu pour toujours. *Conquêtes des Portugais dans le nouveau monde.*

1554.

Les premières charges, à la bataille de Renti, sont funestes aux François. Ce commencement de succès, les Impériaux le doivent aux Reitres, troupes si redoutables par leur intrépidité, qu'on les appelloit *diables noirs*. Leur commandant, le comte de Vulenfurt, s'étoit vanté qu'avec ce seul corps, il

passeroit sur le ventre à toute la gendarmerie Françoise. Il s'en croyoit si sûr, qu'il avoit fait peindre sur son enseigne un renard dévorant un coq ; figure allégorique, qui donnoit à entendre que les Allemands tailleroient en pièces les François, représentés sous la figure du coq, par allusion au mot *gallus*, qui signifie l'un & l'autre.

Tavanes, qui, du chef de sa mère, portoit un coq dans ses armes, s'imagine qu'il est personnellement intéressé à enlever aux Impériaux un monument qui paroît blesser sa gloire. Cette idée singulière semble ajouter à la bravoure qui lui étoit naturelle; & il fait en conséquence des efforts prodigieux, qui décident la défaite des Reitres, & ensuite de toute l'armée.

Quoique Tavanes ne commandât qu'une compagnie de cent hommes-d'armes, il s'attribue, avec raison, tout l'honneur de cette journée. Il le fait bien sentir au duc de Guise,

lorſque ce général lui dit : *Monſieur de Tavanes, nous avons fait la plus belle charge qui fut jamais. Monſieur*, lui répliqua Tavanes, *vous m'avez fort bien ſoutenu.* Guiſe, faiſant ſemblant de ne pas comprendre ce que ces mots ſignifient, continue la converſation ; &, comme il auroit voulu avoir l'honneur de reſter ſeul à la tête des troupes victorieuſes, il repréſente à Tavanes que, devant être épuiſé de fatigues après un choc ſi violent, il feroit bien de s'aller rafraîchir. Tavanes, qui comprend fort bien le motif de tant de zèle, répond fièrement qu'il occupe un poſte que dieu & ſon épée lui ont acquis, & qu'il ne le cédera à perſonne. En effet, au lieu d'aller chez le roi, comme tous ceux qui avoient quelque part à cette affaire, il ſe contente d'envoyer un officier, qu'il charge de préſenter au prince l'inſolente cornette des Reitres.

Le monarque, qui avoit vu tout le détail de l'action, envoie chez-

cher Tavanes. Ce guerrier arrive enfin, couvert de pouſſière, les yeux pleins de feu, l'épée ſanglante à la main, & dans tout le déſordre d'un héros qui ſort du carnage. Henri, qui avoit été frappé de l'audace avec laquelle il l'avoit vu combattre, ſent une nouvelle émotion en le voyant paroître. Il va au devant de lui avec précipitation; &, arrachant le collier de l'ordre qu'il portoit à ſon cou, il le jette ſur celui de Tavanes, &, l'embraſſant avec tendreſſe, lui donne toutes les marques de la plus vive reconnoiſſance. Perſonne, juſqu'alors, n'avoit été fait chevalier d'une manière ſi diſtinguée, & il n'y a jamais eu depuis de pareille promotion. *Mémoires de Tavanes.*

Dans la même action, Saint-Fal, qui étoit lieutenant de François duc De Guiſe, s'avançoit avec trop de précipitation. Le duc court à lui, &, par un mouvement de colère, lui donne un coup d'épée ſur le caſque, en lui criant de s'arrêter. La bataille

finie, on l'assure que Saint-Fal, blessé du traitement qu'il a reçu, veut le quitter. *Monsieur de Saint-Fal*, lui dit le duc dans la tente même du roi & en présence de tous les officiers, *vous vous tenez offensé du coup que je vous ai donné, parce que vous avanciez trop. Mais il vaut bien mieux que je vous l'aie donné pour vous arrêter dans un combat où vous alliez avec trop d'ardeur, que si je vous l'eusse donné pour vous faire avancer, en blâmant votre lâcheté. Je pense qu'à le bien prendre, ce coup est plutôt glorieux qu'humiliant pour vous; & je prends pour juges messieurs les capitaines qui sont présens. C'est pourquoi soyons amis comme auparavant.* Tout le monde se met à louer le courage de Saint-Fal, qui jure de ne jamais abandonner le duc De Guise. *Brantome.*

1554.

On peut tirer parti de toutes sortes de personnes à la guerre. Les mé-

chans y pouſſent quelquefois l'intrépidité plus loin que les gens vertueux. Il y a peu d'hommes aſſez vils pour ne pas mieux aimer mourir dans un combat que de périr par la main du bourreau. Sur ce principe, le maréchal De Briſſac, durant ſa ſçavante guerre de Piémont, a toujours à ſes gages une ſoixantaine de braves, condamnés à mort pour divers crimes qu'ils ont commis en France. Les murmures, qu'il entend de tous côtés ſur l'indécence & le danger qu'il y a d'être entouré d'hommes ſi corrompus, ne font aucune impreſſion ſur lui.

Ayant à faire donner un aſſaut à la citadelle de Cazal, il le fait commencer par ces brigands, qui font des prodiges de valeur & ſe font preſque tous tuer. *Voilà*, dit-il à ſes cenſeurs, *l'uſage que je fais de ces ſcélérats. Je donne leur vie pour épargner celle des gens de bien.*

Lorſque la garniſon, qui ſort avec les honneurs de la guerre, défile de-

vant le vainqueur, un brave officier, nommé Sallines, s'approche de lui, le salue avec respect, & lui dit, en lui montrant environ six cent hommes qui le suivent : *Si tous ces gens-là avoient voulu imiter Sallines, vous nous assiégeriez encore. Eh bien ! rentrez*, répond le maréchal ; *&, dans deux jours, je vous prendrai à discrétion.* Hommes illustres de la France.

1554.

FRANÇOIS duc De Guise, qui est le maître de la France, laisse manquer de tout Brissac dans le Piémont. Le maréchal s'en plaint, sans détour & avec fermeté, dans une lettre qu'il écrit au roi. Ce prince fait l'imprudence de la montrer à son favori, & a la foiblesse d'envoyer un homme de confiance au camp pour engager le général à dire qu'il a signé, sans la lire, une lettre écrite par son secrétaire. L'envoyé, qui desire passionnément de procurer à Guise une satisfaction qu'il a extrêmement à

cœur, n'oublie rien de ce qui peut ſéduire le maréchal. *Mon ami*, lui dit ce grand capitaine, *je ne connois de protecteur à la cour que le roi. Il ne falloit pas venir de ſi loin pour faire une propoſition ſemblable. J'ai lu ma lettre, avant de l'envoyer : je me ſouviens encore de ce qu'elle contient, & je l'approuve.* Hommes illuſtres de la France.

1555.

La ſévérité eſt l'ame de la diſcipline militaire. Annibal, dit Machiavel, ayant paſſé les mers avec une armée compoſée de ſoldats de pluſieurs nations, y trouva une obéiſſance aveugle dans les bons & dans les mauvais ſuccès, parce que ſes talens & ſa rigueur le rendoient vénérable & redoutable aux troupes.

Si Scipion, le plus grand capitaine de ſon temps, n'avoit pas laiſſé gliſſer la licence dans ſon camp par ſon trop d'indulgence, il n'auroit pas éprouvé les fréquentes ré-

voltes qui interrompirent ſes ſuccès, & qui le firent accuſer dans le ſénat, par Fabius Maximus, d'être né pour corrompre la diſcipline militaire.

Le maréchal De Briſſac, qui avoit ſaiſi tous les principes de la guerre dans un ſiècle où ils étoient peu connus, refuſe au lieutenant d'une compagnie de cinquante hommes-d'armes la permiſſion d'aller paſſer l'hiver dans ſa province. L'officier étant parti ſans congé, le général le fait déclarer incapable de ſervir & dégrader de nobleſſe. Ce jugement, rendu en Piémont, paroît trop ſévère à quelques dames de la cour, qui preſſent Henri II de le caſſer. Le prince ſe contente de ſolliciter le général, qui lui répond : *C'eſt à vous, ſire, que l'offenſe a été faite ; &, par conſéquent, à vous à la pardonner. Si votre majeſté veut bien faire ce tort à ſon ſervice, je ne puis ni ne dois m'y oppoſer.* La ſageſſe du diſcours de Briſſac n'empêche pas, dans un gouvernement foible & corrompu, que l'of-

ſicier ne ſoit réhabilité dans ſon emploi & dans tous ſes honneurs. *Hommes illuſtres de la France.*

1555.

LE maréchal De Briſſac accorde, dans une occaſion éclatante, deux choſes preſque incompatibles, la juſtice & la miſéricorde, la punition que mérite la déſobéiſſance & la récompenſe qui eſt due à la valeur.

Ce général ayant mis l'armée en bataille au ſiège de Vignal, dans le Montferrat, pour donner l'aſſaut, un bâtard de la maiſon de Roiſſi part du gros de la troupe, ſans attendre le ſignal, monte à la brêche, met l'épée à la main, tue tout ce qui ſe préſente devant lui, étonne les Eſpagnols par ſon audace, & décide la priſe de la place. Cet héroïſme n'empêche pas qu'il ne ſoit mis au conſeil de guerre, & condamné à mort tout d'une voix.

» Mon ami, lui dit alors Briſſac, » la loi a jugé l'action : je veux être

» clément en faveur du motif. Je te
» pardonne ; & , pour honorer l'in-
» trépidité que tu as montrée, je te
» donne cette chaîne d'or, que je
» te prie de porter pour l'amour de
» moi. Mon écuyer te donnera un
» cheval & des armes ; & tu com-
» battras désormais auprès de moi «.
Mémoires du baron De Villars.

1555.

Les Impériaux attaquent Sienne. Le marquis De Marignan, leur général, voyant que le siège dure depuis huit mois, & désespérant presque de réduire les François par la force, a recours à la ruse. Il envoie à un des principaux habitans, avec lequel il entretenoit des intelligences, des blancs-seings de quelques personnes qui avoient été bannies de la ville. Le traître, ayant rempli ces blancs-seings, écrit à ceux qui sont le plus opposés à Charles quint, & leur marque » que, pour mériter
» les bontés de l'empereur, ils doi-

» vent faciliter à ſes troupes l'en-
» trée de la place ; que le parti de
» ce prince y eſt conſidérable &
» compoſé de tous ceux ſur la por-
» te deſquels ils verront une petite
» croix blanche «. Les lettres ſont enſuite adroitement jettées dans les maiſons des citoyens qu'on veut rendre ſuſpects, & les croix miſes ſur leurs portes.

Ce ſtratagême jette la ville dans une confuſion horrible. On y vit dans une défiance qui doit avoir les ſuites les plus funeſtes. Heureuſement le commandant de la garniſon, Montluc, parvient à découvrir la vérité à force de patience, de ſoins & de fineſſe. Dès cet inſtant, le calme eſt rétabli, & tous les cœurs ſe réuniſſent pour la défenſe de la patrie.

Un ennemi très-redoutable, la faim, traverſe des vues ſi nobles. Après avoir réduit la ration des troupes & des habitans autant qu'il étoit poſſible de la réduire, Montluc s'apperçoit que les Allemands commen-

cent à ſe laſſer d'une diette qu'ils ont juré de ſoutenir juſqu'au bout. Malgré le beſoin extréme qu'il a d'eux, il juge devoir s'en défaire, pour prévenir une révolte qu'il prévoit ne devoir pas être éloignée.

Sa réſolution priſe avec réflexion, il fait ſçavoir ſa ſituation à Philippe Strozzi, qui eſt à Mont-Alcin avec un corps de troupes pour harceler les aſſiégeans, lui communique le projet qu'il a de ſe débarraſſer des Reitres, & le preſſe de demander à leur chef de lui mener ſes ſoldats, ſous prétexte qu'ils lui ſont abſolument néceſſaires pour une expédition importante. Strozzi goûte le plan qui lui eſt propoſé, écrit en conſéquence, & les eſprits ſe trouvent diſpoſés comme on le vouloit. Pour mettre les Allemands en état de gagner Mont-Alcin, Montluc fait faire trois ſorties, qui donnent de ſi vives allarmes à tout le camp, que les troupes qui devoient s'éloigner s'échappent par un vallon éloigné

des endroits où l'on ſe bat. Cet avantage ne ſauve pas la place ; mais il contribue à faire durer le ſiège pendant dix mois.

Quoique la garniſon ſoit compoſée d'Italiens, d'Allemands, de François & de Suiſſes, l'union eſt toujours intime. Henri II deſire de ſçavoir comment on a pu concilier quatre nations qui ſe haïſſent ſi fort.

» Je m'en étois allé un ſamedi au » marché, dit Montluc ; &, en pré- » ſence de tout le monde, j'avois » acheté un ſac & une petite corde » pour lier la bouche d'icelui, en- » ſemble un fagot, ayant prins & » chargé tout ſur le cou à la vue » d'un chacun. Et, comme je fus » à ma chambre, je demandai du » feu pour allumer le fagot ; & après » je prins le ſac ; & là je mis dedans » toute mon ambition, toute mon » avarice, mes haines particulières, » ma paillardiſe, ma gourmandiſe, » ma pareſſe, ma partialité, mon

» envie, mes particularités & tou-
» tes mes humeurs de Gascogne,
» bref tout ce que je peus penser
» qui me pourroit nuire à considérer
» tout ce qu'il me falloit faire pour
» son service. Puis après, je liai fort
» la bouche de mon sac avec la
» corde, afin que rien n'en sortît,
» & mis tout cela dans le feu : &
» alors je me trouvai net de toutes
» choses qui me pouvoient empes-
» cher en tout ce qu'il falloit que
» je fisse pour le service de votre
» majesté «. *Commentaires de Mont-luc.*

1556.

CHARLES QUINT abdique toutes ses couronnes, & se retire dans la solitude de Saint-Just avec la réputation d'être plutôt un homme d'état qu'un grand homme de guerre.

Ce prince, étant enfant, s'escrimoit contre les figures de tapisseries qui étoient armées; rangeoit en bataille ses pages, livroit des combats

dont il ſortoit vainqueur ; ſe faiſoit porter en triomphe ſur les mains entrelacées de ſes priſonniers. Un jour qu'un de ſes menins refuſa d'être général des Muſulmans, Charles, qui vouloit être toujours le chef des Chrétiens, lui donna ſon chapeau, ſon cordon & ſes plumes, pour le déterminer à ſe mettre à la tête des Turcs.

Charles quint demandoit un jour à Auguſtin Seſſe, Napolitain éclairé & vertueux, avec lequel il aimoit à s'entretenir, en quoi conſiſtoit le bonheur : *A ne pas être obligé de loger des ſoldats*, répond Seſſe ; *& je ne doute pas que votre majeſté ne ſoit de mon avis, ſi elle veut bien prendre la peine de lire ce que ma femme m'écrit.* Il tire auſſitôt une lettre qu'il venoit de recevoir, dans laquelle étoient vivement peints les déſordres que faiſoient, dans ſa maiſon & ſur ſes terres, les gens de guerre qu'on y avoit logés.

On preſſoit Charles de ſe livrer au

penchant qu'il avoit pour la femme d'un des meilleurs officiers de ſes armées. *A dieu ne plaiſe*, dit-il, *que j'offenſe l'honneur d'un homme qui défend le mien l'épée à la main.*

On parloit, devant l'empereur, d'un capitaine Eſpagnol qui ſe vantoit de n'avoir jamais eu peur. *Il n'a donc jamais mouché la chandelle avec les doigts*, dit le prince ; *car il auroit craint de ſe brûler.* Il ne paroît pas poſſible d'exprimer d'une manière plus ingénieuſe l'idée qu'on a de la valeur, ni d'ennoblir d'une façon plus ſimple une choſe très-baſſe.

Charles, dont les troupes étoient compoſées d'Italiens, d'Allemands & d'Eſpagnols, diſoit qu'une armée, pour être bonne, devoit avoir une tête Italienne, un cœur Allemand, & des bras Caſtillans : *Cabeça Italiana, pecho Germanico, bracos Caſtillanos.*

Charles quint diſoit qu'un grand prince, offenſé par un petit, ne devoit pas manier la plume, mais l'é-

pée: *Ne devia papelear ſine pælear.* Hiſtoire de Charles quint.

1556.

LES Turcs ſont battus par les Chrétiens dans la Croatie. L'envoyé, qui porte cette fâcheuſe nouvelle au grand viſir Ruſtan, lui dit : » Les Sangiacs des environs » s'étant aſſemblés, avec les com- » mandans de pluſieurs forts, ont » été avec leurs troupes faire des » incurſions ſur le pays ennemi. » Ils ont parcouru un eſpace im- » menſe de pays, ravageant par- » tout ſans réſiſtance. Ils ont cru » que ces dépouilles amaſſées, avec » tant de facilité, leur acquerroient » bien peu de gloire, s'ils ne les » ornoient des lauriers d'une vic- » toire. Dans la vue de ſe la pro- » rer, ils ont cherché l'armée Chré- » tienne, l'ont attaquée, & ont été » défaits. La cavalerie ennemie, » armée de fuſils & de piſtolets, a » fait un carnage affreux de nos

» braves ſoldats, qui ſont tombés » de tous côtés ſous ſes coups. »

Ruſtan, ayant demandé des détails, & ayant appris que trois mille Turcs avoient été ainſi maltraités par cinq cent Chrétiens, s'emporte beaucoup. » Ce n'eſt pas par » la valeur de nos ennemis, reprit » l'envoyé, ni par leur adreſſe que » nous avons été vaincus; ce ſont » leurs piſtolets qui nous ont défaits: » c'eſt la foudre elle-même. Si le » courage en eût décidé, ſoyez sûr » que le combat ſe ſeroit terminé » tout autrement. Mais, ſe ſentant in- » férieurs à nous en nombre, en » force & en bravoure, ils ont ap- » pellé le feu à leur ſecours. N'eſt- » ce pas, de tous les élémens, celui » qui eſt le plus violent? & y-a-t-il, » parmi les hommes, quelqu'un en » état de lui réſiſter? «

Les armes des Turcs, dans ce temps-là, n'étoient qu'un ſabre, un arc & des flèches. *Lettres de Busbec.*

1556.

1556.

LES Turcs forment, en Hongrie, le ſiège de Zigeth, qu'ils ſont forcés de lever, après y avoir fait des pertes conſidérables. Les Chrétiens, enhardis par ce ſuccès, ſe mettent en bataille, avec le peu de monde qu'ils ont, devant les forces prodigieuſes des infidèles, de manière que les armées ne ſont ſéparées que par une terre marécageuſe, qu'on ne peut traverſer ſans courir de grands riſques.

Le bacha Hali, irrité de l'audace des Chrétiens, ſe détermine à haſarder un engagement déciſif. Il pouſſe ſon cheval, & eſt déjà prêt d'entrer dans le marais, lorſqu'un de ſes officiers en ſaiſit la bride; &, par une hardieſſe ſans exemple, l'arrête ſi à propos, que tous les généraux Turcs avouent qu'ils doivent leur ſalut à la prudence de capitaine.

Le bruit de cet événement s'étant répandu juſques dans Conſtan-

tinople, les bachas, qui ne peuvent s'empêcher d'approuver en ſecret la prudence de l'officier, ne veulent pas néanmoins qu'une action de cette nature demeure impunie : ils penſent que, quelque bon ſuccès qu'elle ait eu, les loix de la diſcipline ſeroient renverſées, ſi elle paſſoit à la poſtérité, ſans être ſuivie du châtiment qu'elle mérite. Ils rappellent donc le capitaine, le privent de ſon grade, & l'envoient en exil. Quelque temps après, on lui donne un emploi plus honorable, afin que tout le monde ſoit inſtruit qu'on l'a plutôt puni pour maintenir l'ordre, que pour blâmer ſon zèle. *De Thou.*

Tandis que l'eunuque, & pourtant l'intrépide Hali eſt encore devant Zigeth, les Chrétiens ſurprennent la ville de Gran, par eſcalade. Le bacha répond à celui qui lui en porte en tremblant la nouvelle : *Pourquoi cet air conſterné ? Gran ſt pris : plaiſant accident dont vous*

me parlez ! Quoi ! vous imaginez-vous que je mattriſterai pour une perte de cette nature, après avoir perdu la preuve diſtinctive de mon être ? ce qu'il accompagne d'un geſte tout-à-fait libre. Ceux qui connoiſſent bien Hali croient qu'il entre plus de politique que d'inſenſibilité, dans le ton de plaiſanterie qu'il donne à la perte d'une place importante. *Lettres de Busbec.*

1557.

On a ſouvent reproché aux plus grands capitaines d'évirer les engagemens. Leur fermeté à mépriſer les railleries de la multitude, & les jugemens de leurs rivaux, ont preſque toujours mis le ſceau à leur réputation.

François, duc De Guiſe, à la tête d'une armée Françoiſe & des troupes du Pape Paul IV, entreprend la conquête de Naples. Ce général, trop habile pour ne pas ſentir que cette expédition ſera mal-

heureuſe, ſi elle n'eſt ſuivie d'un prompt ſuccès, fait tout ce qu'il peut pour engager les Eſpagnols à une bataille. Il leur préſente des occaſions en apparence ſi favorables pour le vaincre, qu'ils ne peuvent pas pardonner à leur chef de les négliger. Le duc D'Albe aſſemble un conſeil de guèrre, où il dit d'un ton fier & animé :

» J'ai toujours prié dieu, meſ-
» ſieurs, d'inſpirer à mes ſoldats
» une valeur déterminée, & un cou-
» rage plein de feu, afin que, ſans
» craindre ni raiſonner, ils aillent
» tête baiſſée affronter la mort, &
» s'expoſer aux plus grands dan-
» gers, lorſqu'on le leur ordonne.
» Mais j'ai demandé autre choſe
» pour les officiers : beaucoup de
» prudence & un grand flègme,
» pour modérer l'impétuoſité des
» ſoldats. C'eſt par-là qu'on arrive
» au rang des grands capitaines.
» Je ne vous diſſimulerai pas que
» j'ai été révolté de votre ardeur,

» parce que l'ai trouvée immodérée,
» & contraire à la raiſon. Pour vous
» inſtruire des occaſions où un géné-
» ral doit donner bataille, je vous
» dirai que c'eſt lorſqu'il s'agit de ſe-
» courir une place forte qui eſt rédui-
» te à l'extrémité, & qui fait la ſureté
» d'une province: lorſqu'on ſçait
» que l'ennemi doit recevoir des ſe-
» cours qui le rendroient ſupérieur,
» ou du moins égal: lorſqu'au com-
» mencement d'une guerre, l'on veut
» donner de la réputation à ſes ar-
» mes, raffermir la fidélité chancelan-
» te des ſujets, retenir les alliés, & em-
» pêcher les ennemis couverts de ſe
» déclarer: lorſque, la fortune ne diſ-
» continuant pas de nous favoriſer,
» nos ennemis ſont ſi conſternés,
» qu'ils n'oſent tenir devant nous:
» enfin, lorſque, preſſés par la famine
» & les maladies, & enfermés de tou-
» tes parts, il faut ou mourir ou vain-
» cre.

» Un grand capitaine ne haſarde-
» ra jamais d'action conſidérable,

» s'il n'eſt sûr d'en tirer de grands
» avantages, ou qu'il ne s'y voie forcé.
» Dites-moi quels ſont les dangers qui
» nous preſſent, ou le fruit que la pa-
» trie pourroit retirer de la perte de
» notre vie ou de notre ſang ? Nous
» voilà victorieux du duc De Guiſe,
» les François ſont taillés en pièces;
» que nous en reviendra-t-il ? Eſt-
» ce que les villes du domaine de
» l'égliſe ſeront réunies aux poſſeſ-
» ſions de Philippe ? Eſt-ce que le
» bagage des François nous enrichi-
» ra ? Si, au contraire, le ſort tou-
» jours incertain des armes étoit con-
» tre nous, quels malheurs notre té-
» mérité ne nous attireroit-elle pas ?
» Ne nous embarraſſons donc point
» de vaincre Guiſe. Il fuit devant
» nous. Une bataille meurtrière nous
» auroit-elle procuré quelque choſe
» de plus ſolide ou de plus glorieux ?
» Nous remportons une victoire
» complette ſans verſer du ſang. No-
» tre nom ſeul ſert de défenſe & de
» rempart à Naples & à toute l'Italie.

» Si cette manière de faire la
» guerre ne me paroiſſoit pas aſ-
» ſortie aux circonſtances, je me
» ſouviendrois de ce que j'ai fait
» en Saxe ; je paſſerois les plus
» grands fleuves, je ne ferois pas
» difficulté d'entrer à pied dans la
» mer : mais, puiſque je trouve la
» victoire dans la retraite de l'en-
» nemi, je ſerai fidèle à mes maxi-
» mes, & je ne m'attacherai qu'à
» combattre votre audace & votre
» témérité. En un mot, *je ne veux*
» *pas jouer un royaume contre une ca-*
» *ſaque de toile d'or, qui eſt tout ce*
» *que Guiſe peut perdre* «. Vie du duc D'Albe.

Les conjectures du général Eſpagnol ſe vérifient toutes. L'expédition des François a l'iſſue la plus funeſte. Le duc De Guiſe diſoit ſouvent depuis : » J'aime bien l'égliſe
» de dieu ; mais je ne ferai jamais
» entrepriſe de conquêtes ſur la pa-
» role & la foi d'un prêtre. Vou-
» lant par-là taxer Paul IV, qui ne

» lui avoit tenu ce qu'il lui avoit pro-
» mis par de grandes & ſolemniſées
» paroles ; ou bien monſieur le car-
» dinal, ſon frère, qui en étoit allé
» prendre langue & ſonder le gué juſ-
» qu'à Rome, & puis, tout légère-
» ment, avoit pouſſé M. ſon frère à
» cela. Il ſe peut entendre que mon-
» dit ſeigneur De Guiſe l'entendoit
» de l'un & de l'autre «. *Brantome.*

1557.

COLONNE, un des lieutenans du duc D'Albe, attaque Segni, ville de la campagne de Rome, avec une petite armée compoſée d'Allemands & d'Eſpagnols. Il apprend que les aſſiégés ont formé derrière la brêche des retranchemens défendus par du canon, des feux d'artifice & un corps de cuiraſſiers. Quoique cet avis lui cauſe beaucoup d'inquiétude, il ſe prépare à livrer l'aſſaut, & ordonne aux Allemands d'y monter les premiers.

Les Eſpagnols, piqués de ce

qu'on les prive d'un droit qu'ils croient leur appartenir, eſcaladent les brêches, ſur le déclin du jour, ſans attendre l'ordre de leurs chefs. Ce qu'ils apperçoivent du haut des murailles leur fait ſentir leur faute, & leur inſpire, en même temps, le deſir de l'effacer par des prodiges. Prenant, dans l'inſtant, une réſolution conforme au danger où ils ſe trouvent, ils ſe jettent dans la place avec une intrépidité que rien n'intimide ni n'arrête. Leurs compagnons les y ſuivent. Dans un moment, la ville eſt pillée, ſaccagée, brûlée. Les femmes des contrées voiſines, qui y avoient cherché un aſyle, ne ſont point à couvert de la brutalité & de la fureur du vainqueur. La cruauté & le déſordre ſont pouſſés à un tel excès, qu'ils font horreur à Colonne même.

Paul IV, de la maiſon de Caraffe, apprenant cet affreux déſaſtre, craint que les Eſpagnols ne ſe rendant bientôt maîtres de Rome, n'attentent

même ſur ſa perſonne. *Je ſouhaite*, s'écrie-t-il, *d'être uni avec Jéſus-Chriſt, & j'attends avec courage la couronne du martyre.* Avec plus de ſang froid ou de bonne-foi, il ſentiroit qu'il n'eſt pas queſtion dans cette affaire de la cauſe de dieu, & que l'ambition & la témérité de ſa famille ont été le ſeul flambeau de cette guerre & la ſeule cauſe du péril où il ſe voit expoſé. *De Thou.*

1557.

LES Eſpagnols aſſiègent Saint-Quentin. Le connétable Anne De Montmorenci s'avance pour le ſecourir, & il eſt battu. D'Oignon, officier très-intelligent & d'une grande expérience, avoit voulu lui donner, avant l'action, des conſeils très-utiles, qui avoient été reçus avec beaucoup de hauteur. Après l'engagement, Montmorenci lui dit: *Bonhomme, que faut-il faire? Je n'en ſçais rien*, répond D'Oignon; *mais il y a deux heures que je le ſçavois bien.*

Philippe II, qui, pendant la bataille, avoit été occupé à prier dieu dans ſa tente avec deux cordeliers, paroît au milieu des troupes. Le duc De Savoie, ſon général, veut lui baiſer la main. Le roi la retient, en diſant : *C'eſt à moi à baiſer les vôtres, dont une ſi belle victoire eſt l'ouvrage.* Il ajoute à cette marque de conſidération un témoignage encore plus flatteur de ſa reconnoiſſance, en lui faiſant préſent du grand nombre de drapeaux qui ont été pris ſur les François. *Guichenon.*

On veut perſuader à Philippe de marcher à Compiègne, & de-là à la capitale de la France. *Non, non*, dit-il, *il ne faut jamais réduire ſon ennemi au déſeſpoir.* Charles quint penſe bien autrement. Inſtruit, dans ſa ſolitude, d'un ſuccès ſi complet, il demande, à celui qui lui en apporte la nouvelle, ſi ſon fils eſt à Paris. Quand on lui a répondu que non, il tourne le dos ſans proférer un ſeul mot. *Vie de Charles quint.*

Beaucoup de gentilshommes & de grands ſeigneurs François ſont pris dans cette mémorable journée. Pierre Erneſt De Mansfeld ſaiſit cette occaſion pour ſe livrer à un trafic infâme. Il achète, pour preſque rien, les priſonniers du ſoldat qui ne les connoît pas, & en exige enſuite des rançons immenſes. Cette conduite eſt trouvée dure, cruelle & contraire au droit des gens; mais l'indignation publique ne fait aucune impreſſion ſur un homme qui n'aime que les richeſſes. Il traite avec tant d'indignité tout ce qui a le malheur d'être entre ſes mains, que ceux qui ont quelque choſe ſacrifient tout pour recouvrer leur liberté, & que ceux qui n'ont rien périſſent miſérablement. *De Thou.*

1558.

Le connétable Anne De Montmorenci ayant été fait priſonnier à la bataille de Saint-Quentin, François, duc De Guiſe, eſt mis à la tête

de l'armée Françoiſe. Un jour que ce général viſitoit ſon camp, le baron de Lunébourg, un des principaux chefs des Reitres, trouve mauvais qu'il veuille examiner ſa troupe, & s'emporte juſqu'à lui préſenter le bout de ſon piſtolet. Le duc De Guiſe tire froidement ſon épée, éloigne le piſtolet & le fait tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'inſolence de l'officier Allemand, alloit lui ôter la vie, lorſque Guiſe lui crie: *Arrêtez, Montpezat; vous ne ſçavez pas mieux tuer un homme que moi.* Et, ſe tournant vers l'emporté Lunébourg: *Je te pardonne*, lui dit-il, *l'injure que tu m'as faite; il n'a tenu qu'à moi de m'en venger. Mais pour celle que tu as faite au roi, dont je repréſente ici la perſonne, c'eſt à lui d'en faire la juſtice qu'il lui plaira.* Auſſitôt il l'envoie en priſon & achève de viſiter le camp, ſans que les Reitres oſent murmurer, quoiqu'ils ſoient naturellement ſéditieux. *Hiſtoire de François duc De Guiſe.*

1558.

Les Eſpagnols, ayant chaſſé les François de pluſieurs poſtes importans, mettent le ſiège devant Montcalvo, place importante du Montferrat. La garniſon, compoſée de huit bataillons François, de deux compagnies Italiennes & de deux Allemandes, eſt commandée par Antoine D'Ailli de Pecquigny; &, ſous ſes ordres, par le capitaine de Liſle & par François Beaumont des Adrets. Ces forces paroiſſent ſuffiſantes pour une inſurmontable, du moins pour une longue défenſe: cependant la capitulation ſuit de près l'attaque.

Le gouverneur, eſt accuſé dans la ſuite devant François II. d'avoir lâchement rendu ſa place, & ſommé par des Adrets, qui y a été fait priſonnier, & qui a donné une ſomme fort conſidérable pour ſe racheter, de l'indemniſer de la perte de ſon équipage, & de lui rembourſer le prix de ſa ran-

çon. D'Ailli, qui voit ſon honneur cruellement attaqué, fait de grandes plaintes, & demande juſtice d'un pareil outrage. Alors Des Adrets, mettant le comble à l'injure, offre de prouver par le duel la vérité de ce qu'il avance, & ſupplie le roi de le lui permettre.

La cour ſe partage entre ces deux gentilshommes. Mais D'Ailli, protégé par les princes Lorrains, alors tous puiſſans, obtient un jugement favorable, qui le décharge de l'accuſation intentée contre lui, & qui fait défenſe à l'un & à l'autre de ſe battre, ſous peine d'être regardés comme criminels de lèſe-majeſté. Des Adrets eſt ſi irrité de cet arrêt du conſeil du roi, qu'il jure hautement de ſe venger, non de D'Ailli, mais des Guiſes. On croit que c'eſt le motif qui détermine cet homme violent à ſe faire calviniſte. *De Thou.*

1559.

Le connétable de Montmorenci,

priſonnier des Epagnols depuis la bataille de Saint-Quentin, détermine Henri II à la paix de Câteau-Cambreſis, dans laquelle la France fait de plus grands ſacrifices que vingt ans de revers ne lui en auroient dû arracher.

Les troupes victorieuſes dans le Piémont pendant dix ans ſous Briſſac, voyant qu'on abandonne le fruit de leurs travaux, & qu'on les réforme, demandent, du ton de la ſédition, où elles trouveront du pain: *Chez moi, tant qu'il y en aura*, répond le gén ral.

Les marchands du pays, qui, ſur la parole de Briſſac, ont fait des avances à l'armée, conjurent cet homme illuſtre d'avoir pitié d'eux. Il ſe dépouille de tout ce qu'il a pour les ſoulager, & ſe rend, avec eux, à la cour de France. Les Guiſes, qui ſont les maîtres abſolus du royaume, ne montrant pour ces malheureux qu'une compaſſion ſtérile, le maréchal De Briſſac dit à ſa femme: » Voi-

» là des gens, madame, qui ont ha-
» ſardé leur fortune ſur mes pro-
» meſſes; le miniſtère ne les veut pas
» payer, & ce ſont des gens perdus.
» Remettons à un autre temps le
» mariage de mademoiſelle De Briſ-
» ſac que nous nous diſpoſions à
» faire; & donnons à ces infortunés
» l'argent deſtiné pour ſa dot «.
L'ame de la maréchale ſe trouve auſſi ſenſible, auſſi élevée que celle de ſon mari. Avec la dot & quelques autres ſommes qu'on emprunte, Briſſac parvient à faire la moitié de ce qui eſt dû aux marchands, auxquels il donne des ſuretés pour le reſte. C'eſt couronner dix ans de victoire bien héroïquement. *Hommes illuſtres de la France.*

1560.

CONSTANTIN De Bragance, prince du ſang de Portugal, qui gouverne les Indes, ſe voit réduit, malgré la douceur & l'équité de ſon adminiſtration, à faire une guerre vive &

ſanglante au roi de Jafaxapatan, un des ſept ſouverains de l'iſle de Ceylan. Entre les richeſſes qu'on enlève dans le ſac de la capitale de cet infortuné monarque, eſt une eſpèce de reliquaire d'or, garni de diamans, qui renferme la dent d'un ſinge blanc, la plus reſpectable relique de l'Aſie.

Le roi de Pégu, inſtruit par la renommée que ce précieux monument de ſa religion eſt tombé dans des mains profanes, envoie un ambaſſadeur au viceroi pour le lui demander, & pour lui en faire offrir trois cent mille écus. Les troupes, qui n'étoient pas payées, & qui n'eſpéroient pas de l'être, veulent abſolument qu'on conclue, ſans délai, un marché ſi avantageux. Les principaux d'entre les officiers ambitionnent même la commiſſion de porter la dent, dans l'eſpérance de faire un gain immenſe, ſeulement à la montrer dans le voyage, & à permettre qu'on en prenne des empreintes.

Conſtantin, qui manque d'argent

pour les dépenſes les plus urgentes, a aſſez de penchant à ſe procurer des ſecours qui le mettroient en état de rendre ſa viceroyauté brillante. Les théologiens combattent ſon goût, & il ſe rend à leurs déciſions. De leur avis, & par ſon ordre, la dent eſt jettée publiquement dans un mortier, réduite en cendres, & conſumée dans les flammes. *Conquêtes des Portugais dans le nouveau monde.*

1560.

Le bon eſprit, qui règne dans les Portugais des Indes durant la viceroyauté de Conſtantin De Bragance, fait que tous les emplois ſont remiplis avec beaucoup de zèle & de dignité. George De Ménézès ſe diſtingue particulièrement dans l'iſle de Ceylan. Un de ſes ſoldats ayant deſiré un jour un oignon, *Que demandez-vous*, lui dit froidement don George; *les Portugais n'ont, pour toutes proviſions, que du pain, de l'eau, de la poudre & des balles. On ne les*

accoutume point aux mets exquis. Ce trait peint parfaitement leur ſobriété : ils regardent un oignon comme un régal. Que ne peut-on pas attendre de troupes accoutumées à une vie ſi dure ? *La Clede, hiſtoire de Portugal.*

1560.

LES vallées de Pérouſe, de Luzerne, de Saint-Martin & d'Angrogne, ſont habitées par des payſans tranquilles & vertueux, qui profeſſent les opinions des anciens Vaudois. Le pape Pie IV, qui les hait parce qu'ils ne ſont pas ſoumis au ſaint ſiège, engage le duc de Savoie, rétabli dans ſes états en 1559 par la paix de Cateau-Cambréſis, à leur faire une guerre vive & ſanglante. On exerce contre eux mille cruautés. L'hiſtoire en a conſervé un trait qu'on ne croiroit pas, s'il n'étoit rapporté par des témoins oculaires & reſpectables.

Des ſoldats, ayant pris un Vau-

dois âgé d'environ ſoixante ans, le lient ſur un banc, & appliquent ſur ſon nombril un eſcargot. Cet animal ronge l'infortuné vieillard juſqu'aux inteſtins, & lui fait ſouffrir un genre de mort auſſi affreux qu'inoui. *De Thou.*

1560.

LES Calviniſtes, mécontens avec raiſon de voir ſous le règne de François II toute l'autorité entre les mains des princes Lorrains, leurs ennemis, veulent les faire périr. C'eſt le but de la conjuration d'Amboiſe, qui eſt découverte à temps. La plupart des conjurés périſſent par la main du bourreau.

Le capitaine Mazères, homme violent & hardi, qui s'étoit chargé de poignarder le chef de la maiſon proſcrite, eſt pris armé d'une fort longue épée. » Je m'étonne, lui dit » le duc De Guiſe, que vous, qui » avez montré du talent & qui avez » acquis de l'expérience à la guerre,

» vous ayez préféré une arme em-
» barraſſante, & qui peut être aiſé-
» ment ſaiſie, à une arme courte
» & qui ſe manie aiſément «.

» Monſieur, lui répond le capi-
» taine, je ſçavois fort bien ce que
» vous m'en dites, & l'avois fort
» en moi conſidéré plus de quatre
» fois : mais, pour en parler au vrai,
» quand je conſidérois votre valeur
» & votre brave vaillance & furieu-
» ſe préſence, je perdois auſſitôt le
» courage de vous attaquer de près ;
» &, pour ce, je me réſolus d'avoir
» affaire avec vous de loin. Que ſi,
» au lieu de cette épée, j'euſſe pu
» apporter une pique, je l'euſſe fait ;
» tant l'image de votre perſonne ſe
» montroit à moi terrible & formi-
» dable, & me faiſoit de peur «.
Brantome.

1562.

FRANÇOIS, duc De Guiſe, paſſant à Vaſſi, petite ville de Champagne, les gens de ſa ſuite inſultent les Cal-

viniſtes aſſemblés dans une grange pour prier dieu. Le ſang répandu à cette occaſion eſt l'origine, ou, tout au moins, l'époque des guerres de religion, qui ſont très-longtemps de la France entière un théâtre de diſcorde & d'horreur.

Le ſiège de Rouen, entrepris par les Catholiques, eſt une des premières ſuites des troubles domeſtiques. François Civile, un des plus intrépides gentilshommes du parti Calviniſte, reçoit une bleſſure qui le fait tomber du rempart dans la ville, ſans connoiſſance. Des ſoldats, qui le croient mort, le dépouillent & l'enterrent avec la négligence ordinaire dans ces occaſions. Un domeſtique affectionné, jaloux de procurer à ſon maître une ſépulture qu'il croit plus honorable, va le chercher. N'ayant pas réuſſi à le reconnoître parmi pluſieurs cadavres tout défigurés qu'il trouve, il les recouvre de terre, mais de manière que la main de l'un d'eux demeure découverte.

Comme il s'en retournoit, il regarde derrière lui, & apperçoit cette main. La crainte qu'il a que cet objet n'excite les chiens à déterrer le cadavre pour le dévorer, le fait retourner ſur ſes pas, dans la vue de couvrir cette main. Dans l'inſtant qu'il alloit ſe livrer à ce pieux office, un clair de lune lui fait appercevoir un diamant que Civile portoit à ſon doigt. Sans perdre de temps, il prend ſon maître, qui reſpire encore, & le porte à l'hôpital des bleſſés.

Les chirurgiens, accablés de travail, ne voulant pas perdre leur temps à panſer un homme qu'ils regardent comme mort, le domeſtique le porte à ſon auberge, où il languit quatre jours ſans aucun ſecours. Au bout de ce temps-là, deux médecins ont la complaiſance de le viſiter. Ils nettoient ſa plaie, & le mettent, par leurs ſoins, en état de vivre.

Lorſque la ville eſt priſe, les vainqueurs pouſſent la barbarie juſqu'à le

le jetter par les fenêtres. Heureuſement il tombe ſur un tas de fumier, où, abandonné de tout le monde, il paſſe encore trois jours. Ducroiſet, ſon parent, le fait enlever ſecrettement pendant la nuit & tranſporter dans une maiſon de campagne, où il eſt panſé à loiſir. Là, après tant d'eſpèces de mort, il recouvre une ſanté ſi parfaite, qu'il ſurvit quarante ans à tous ces accidens. *De Thou.*

1562.

Le baron Des Adrets, brave, actif, vigilant capitaine, mais homme dur & cruel, irrité de la manière dont ceux de ſa religion ont été traités à Orange, attaque pluſieurs villes Catholiques; &, s'abandonnant également à ſon reſſentiment & à ſon caractère, y paſſe au fil de l'épée la garniſon & les habitans. Dans le cours de cette expédition ſanguinaire, il prend le fort de Monbriſon, dans le Foreſt,

& fait d'abord couper la tête aux plus diſtingués de ceux qui l'ont défendu Après dîné, il fait monter les autres ſur une tour très-élevée, & ſe fait un jeu de les obliger à ſe précipiter. Un d'eux prend deux fois ſa ſecouſſe, & s'arrête deux fois. Des Adrets lui ayant dit qu'il lui fait perdre du temps, ce malheureux, ſans ſe troubler, lui répond : *Je vous le donne en dix à faire un pareil ſaut.* Le baron, admirant la force d'eſprit d'un homme qui ſçait plaiſanter dans un danger ſi preſſant, lui conſerve la vie. *De Thou.*

1562.

Le maréchal De Tavanes ayant pris Mâcon ſur les Huguenots, en donne le gouvernement à un gentilhomme nommé Saint-Point, homme violent, ſanguinaire par tempérament, & par réflexion féroce contre les perſonnes accuſées ou ſoupçonnées de Calviniſme. Il joint la raillerie à la cruauté,

& inſulte les malheureuxeux auxquels il fait ſouffrir les ſupplices les plus horribles. Ce barbare outre, s'il eſt poſſible, ſon caractère à Mâcon, où il ſe fait un jeu de faire ſauter dans la Saone les partiſans des nouvelles opinions, qui ont le malheur d'être ſes priſonniers.

C'eſt principalement lorſqu'il donne à manger aux femmes diſtinguées de la ville & des environs, qu'il multiplie ſes inhumanités. Quand on eſt ſur le point de ſortir de table, il demande *ſi la farce eſt prête*, mot du guet par lequel il s'informe ſi ſes gens ont eu ſoin de tirer de priſon quelques-unes des victimes qu'il doit faire ſervir au cruel paſſe-temps de ſa compagnie. Lorſque tout eſt prêt, il mène promener les dames ſur le bord de la rivière, & ordonne qu'on jette du pont en bas un ou deux de ces miſérables : Il prie en même temps tous les convives de décider lequel eſt le plus allerte, &

a ſauté le plus légèrement. *Mémoires de Tavanes.*

René De Champagne, barbare & ſuperſtitieux Catholique, déteſte encore davantage les Calviniſtes. Quoique ſes infirmités ne lui permettent pas de porter les armes, il eſt plus inhumain que tous ceux qui les portent. Il fait venir par force ou par ſurpriſe dans ſa maiſon de campagne, appellée Pêcheſeul, tous ceux qu'il croit pencher vers les nouvelles opinions, & les fait jetter dans un vivier très-profond qu'il appelle *ſa grande taſſe.*

Charles IX, ayant la curioſité de voir une terre que tant de barbaries avoient rendue célèbre, demande à ce monſtre *combien il a fait boire de proteſtans dans ſa grande taſſe. Je n'ai jamais voulu charger ma mémoire de choſes de ſi peu d'importance*, répond froidement René. *De Thou.*

1562.

Les armées Calviniſte & Catholi-

que, ſe trouvant en préſence à Dreux, & ceux qui commandent les troupes royales ne voulant rien prendre ſur eux, ils font demander à la reine mère, Catherine De Médicis, s'ils peuvent haſarder une action. Cette princeſſe, qui ne veut pas non plus ſe charger de l'événement, ſe tourne vers la nourrice de Charles IX ſon fils : *Nourrice*, lui dit-elle d'un ton railleur, *voilà des généraux qui conſultent une femme & un enfant pour ſçavoir s'ils donneront bataille ; qu'en penſez-vous ?* Elle ſe tourne enſuite vers le négociateur, & le charge de répéter ce qu'il vient d'entendre. Sur cette réponſe, on ſe détermine à combattre. *Mémoires de Caſtelnau.*

Durant la nuit qui précède l'action, le connétable De Montmorenci, qui doit commander les catholiques, eſt tourmenté d'une colique horrible. Ni les douleurs qu'il ſouffre, ni l'affoibliſſement qui en eſt la ſuite, ne l'empêchent d'être des

premiers à cheval. *Je me porte très-bien*, dit le généreux vieillard à ceux qui lui demandent des nouvelles de ſa ſanté; *une bataille à donner eſt une excellente médecine.* Brantome.

Mareuil, gentilhomme Breton très-brave, ayant reçu trois bleſſures dit au duc De Guiſe, qui commande parce le connétable eſt priſonnier : » Monſieur, je vous ſup» plie de me dire & juger ſi je ſuis » encore en état de combattre, ou » me retirer pour me faire panſer? » Que ſi vous me jugez encore bon » pour retourner à la charge & » qu'ainſi le voulez, je m'y en vais » pour m'achever : Sinon, & qu'il » vous plaiſe me commander de » m'aller faire panſer, je m'y en » vais; mais autrement n'irai-je » point ſi vous ne me le comman» dez. » Oui, monſieur De Mareuil, répond le duc De Guiſe, je veux que vous vous alliez faire panſer : & je vous le commanderois, quand vous ne le voudriez pas :

vous en avez assez fait pour votre part. *Brantome.*

Pierre D'Aussun, dont la valeur reconnue dans les guèrres précédentes étoit passée en proverbe & proposée comme un modèle, est saisi d'une terreur panique; il manque de courage & s'enfuit, croyant la bataille perdue pour les Catholiques, dans le temps-même qu'elle est gagnée. Il est si honteux & si chagrin de cette conduite, qu'il se dit indigne de vivre. En vain les officiers généraux ses amis, qui le visitent souvent, cherchent à le consoler & à justifier son action; leurs discours ne font aucune impression sur son esprit, il se laisse mourir de faim. *De Thou.*

1563.

Les Catholiques prennent par capitulation Annonay, ville du Vivarès. Au lieu de tenir aux Calvinistes les paroles qu'ils leur ont données, ils mettent tout à feu & à

ſang. Un trait donne une idée juſte de la brutalité & de la férocité dont le ſoldat eſt animé. On tire une femme de l'endroit où elle s'eſt cachée pour ſe dérober à l'inhumanité du vainqueur. D'abord on la viole en préſence de ſon mari ; on l'oblige enſuite de tirer une épée, ſans qu'elle ſçache ce qu'on en prétend faire, parce que ſa main eſt conduite par une main étrangère, & pouſſée par ceux qui ſont derrière ; & on la lui fait enfoncer dans le cœur de ſon mari, à qui elle donne malgré-elle le coup de la mort. C'eſt peu pour ces barbares d'avoir fait violence à la pudeur d'une femme vertueuſe, on veut encore la forcer à tremper ſes mains dans le ſang de ſon époux. *De Thou.*

1563.

FRANÇOIS, duc De Guiſe, qui aſſiégeoit Orléans durant le carême, eſt aſſaſſiné par le calviniſte Poltrot de Merey. Comme les denrées,

ſurtout depuis la mort d'un chef auſſi accrédité, arrivent difficilement au camp, le légat, qui s'y trouve, eſt ſupplié de permettre que les troupes faſſent gras. Il rejette cette prière, odieuſe, dit-il, & extravagante dans un temps où on fait la guerre à des hérétiques ennemis du jeûne. Le vertueux Sypierre, bleſſé d'une ſévérité qui lui paroît très-déplacée, lui dit, avec cette franchiſe qui fait le fond de ſon caractère :

» Monſieur, ne penſez pas règler nos gens de guerre comme » vos gens d'égliſe : car autre choſe » eſt de ſervir dieu & ſervir la guerre. Voulez-vous que je vous die le » vrai ? Ce n'eſt point en ce temps » ni en cette armée, compoſée de » pluſieurs ſortes de gens, que vous » devez faire tels ſcrupules ; car, » quant à votre beurre, fourmage » & laitage, nos ſoldats François » n'en veulent point, comme vos » Italiens & Eſpagnols. Ils veulent » manger de la chair & de bonne

» viande, pour mieux ſe ſuſtenter.
» Ils en mangeront auſſi-bien deçà
» comme delà, & à couvert & en
» cachette, quelque défenſe qui s'en
» faſſe. Pour quoi, faites mieux : or-
» donnez-leur d'en manger, & don-
» nez-leur en une bonne diſpenſe
» & abſolution. Que ſi d'eux-mê-
» mes ils s'en diſpenſent, votre au-
» torité en ſera plus ſupprimée : &,
» au contraire, elle en ſera élevée,
» ſi vous leur permettez ; & chacun
» dira : *Monſieur le légat, cet homme*
» *de bien, nous a donné diſpenſe* : &
» cela raiſonnera mieux partout «.

Ce diſcours ramène le légat à des principes d'humanité & de juſtice. Il conſent que les troupes mangent de la viande un certain nombre de jours de la ſemaine, pendant le carême ; uſage qui s'eſt établi depuis ce temps-là, & qui dure encore. *Brantome.*

1564.

JEAN SIGISMOND, prince de Tranſilvanie, qui s'étoit mis ſous la

protection des Turcs, ſe ſert d'un ſtratagême ſingulier pour ſurprendre Zathmar, ville de Hongrie. Il fait marcher de nombreux troupeaux, qui, en paſſant ſous les murs de la place avec leurs bergers, font lever une pouſſière ſi épaiſſe, que la garniſon ne peut rien voir. Melchior Balazzo, auquel la fortereſſe appartient, veut ſçavoir la raiſon de cette eſpèce de nuage. Comme ceux qu'il envoie lui rapportent qu'ils n'ont vu que des beſtiaux, il les croit; & ſa garniſon reſte, comme lui, en repos & dans une grande ſécurité. Mais, les troupeaux étant paſſés, des troupes, qui les ſuivent, s'approchent à la faveur de la pouſſière dont l'air eſt encore obſcurci. Avant qu'on les ait apperçues, elles attaquent la ville de tous côtés. La terreur, qui eſt preſque inſéparable de la ſurpriſe, eſt générale. Les aſſaillans ſe rendent ſans peine maîtres de la place, & enlèvent Balaſſo, ſa femme, ſes enfans & ſes tréſors. *De Thou.*

1565.

LES Turcs aſſiègent Malthe, & font priſonnier le chevalier De la Rivière peu de jours après leur débarquement. On le conduit auſſitôt au général, qui l'interroge ſur les diſpoſitions du grand-maître De la Valette, & ſur les forces qui défendent l'iſle. La Rivière répond qu'on ne manque de rien pour une réſiſtance opiniâtre; que tout le monde eſt diſpoſé à vaincre ou à mourir; & que la Chrétienté arme une puiſſante flotte pour le combattre. Ce diſcours paroît à Muſtapha une bravade; & il fait donner une violente torture à ſon priſonnier, pour en tirer des lumières plus exactes. Le chevalier, après avoir ſoutenu avec une fermeté héroïque les tourmens qu'on lui fait ſouffrir, feint de ſuccomber, & avoue, avec une feinte ingénuité, que, ſi Malthe peut être priſe, elle ne peut l'être que par le poſte de Caſtille, l'endroit de l'iſle le moins fortifié.

Cet aveu, qu'on croit ſincère, parce qu'il paroît arraché par la queſtion, fixe les irréſolutions des Turcs. Ils ſe déterminent à commencer par-là leur entrepriſe; mais ils ne tardent pas à être déſabuſés, & il en coûte la vie à La Rivière. Enfin ils s'attachent au fort Saint-Elme. Le chevalier Abel De Bridiers de la Gardampe y reçoit un coup de feu qui le renverſe. Il dit à quelques-uns de ſes camarades, qui ſe préſentent pour le conduire dans un lieu où il puiſſe être panſé : *Ne me comptez plus au nombre des vivans : vos ſoins ſeront mieux employés à défendre nos autres frères.* Il ſe traîne enſuite juſqu'à la chapelle; &, après s'être recommandé à dieu, il expire au pied de l'autel.

Après que les chevaliers, qui défendent le fort Saint-Elme, ont fait une défenſe raiſonnable, heroïque même, ils propoſent de l'abandonner, & inſiſtent plus qu'il ne convient. Le grand-maître, irrité d'une réſolution qui dérange tous ſes pro-

jets, fait faire avec oſtentation de nouvelles levées qui doivent relever ceux qui paroiſſent déterminés à rendre leur poſte. L'enthouſiaſme devient général, & tout le monde veut s'enrôler.

Les chevaliers qui ſont dans le fort apprennent, avec une ſurpriſe mêlée de chagrin, ce qui ſe paſſe. L'embarras de leur ſituation eſt augmenté par une lettre de La Valette, qui leur écrit, avec beaucoup de dureté & de hauteur, qu'il leur donne volontiers leur congé; que, pour un chevalier qui paroît rebuté de la grandeur du danger, il ſe préſente dix ſoldats intrépides qui demandent, avec empreſſement, à le braver; qu'il va faire partir cette nouvelle garniſon, à laquelle ils remettront leur poſte. *Revenez au couvent, mes frères*, ajoute-t-il: *vous y ſerez plus en ſureté; & de notre côté, nous ſerons plus tranquilles ſur la conſervation d'une place importante, & d'où dépend le ſalut entier de l'iſle & de tout notre ordre.*

Les chevaliers mécontens ſentent vivement le mépris dont on les accable. Ils ne peuvent pas ſe diſſimuler qu'en remettant la place à des recrues ils vont ſe couvrir d'opprobre. *Comment*, ſe diſent-ils les uns aux autres, *ſoutiendrons-nous la vue du grand-maître, les reproches de nos confrères? Et, ſi la nouvelle garniſon eſt aſſez heureuſe pour ſe maintenir dans le poſte, quel endroit de la terre pourrons-nous trouver pour cacher notre honte & notre douleur?* La ſuite naturelle de ces réflexions eſt de ſe faire tous tuer plutôt que d'être remplacés par cette milice, ou d'abandonner la fortification aux Turcs.

Quoique le grand-maître ait prévu, préparé même ce repentir, il n'en paroît pas d'abord touché. Les chevaliers, conſternés de voir leurs ſupplications rejettées, demandent grace dans les termes les plus ſoumis, & font appuyer leurs prières par des hommes vertueux, qui ont toute ſa confiance. Il veut bien enfin

être appaiſé, & conſent que ces braves gens périſſent tous ſous la brèche. Il eſt vraiſemblable que c'eſt à l'adreſſe de La Valette dans cette occaſion, qu'eſt due la conſervation de Malthe. *Vertot, hiſtoire de Malthe.*

1566.

SOLIMAN voyant ſes armes malheureuſes en Hongrie dans les mains de ſes lieutenans, ſe met, malgré ſon âge de quatre-vingt ans, à la tête de ſes troupes. A peine a-t-il paſſé le Danube, qu'on lui annonce que la Drave eſt tellement enflée, qu'il ne lui ſera pas poſſible de la paſſer, s'il ne fait conſtruire un pont. Aſſanbeg eſt envoyé ſur le champ pour cela avec vingt-cinq mille hommes.

Ce général, arrivé ſur les lieux, croit impraticable l'exécution des ordres qu'il a reçus, & en inſtruit le ſultan, pour l'empêcher de continuer ſa route. Soliman, qui croit peu de choſes impoſſibles à la guer-

re, lui envoie une longue bande de toile, ſur laquelle ſont écrites ces paroles : » L'empereur Soliman, ton » maître, te dépêche par le courier » que tu lui as envoyé l'ordre de » faire conſtruire un pont ſur la Dra- » ve, ſans avoir égard aux difficul- » tés que tu pourras trouver. Il te » fait ſçavoir en même-temps que, ſi » ce pont n'eſt pas achevé à ſon ar- » rivée, il te fera étrangler avec le » même morceau de toile qui t'an- » nonce ſes volontés ſuprêmes «.

Aſſanbeg, convaincu qu'il faut mourir ou exécuter ce que le ſultan exige, fait des réflexions ſi profondes, & ſe donne tant de mouvemens, qu'il réuſſit au-delà de ce qu'on pouvoit deſirer. *Vie de Philippe ſecond.*

1566.

SOLIMAN attaque Zighet, une des plus fortes places de Hongrie. Pendant le ſiège, les Turcs prennent un trompette du fils aîné du comte

de Serin, gouverneur de la place. Cet inſtrument militaire, où pendent les armes de Serin, eſt auſſi-tôt envoyé au commandant, auquel on fait dire qu'à ces marques il peut connoître que ſon fils eſt priſonnier: on ajoute qu'on va le faire mourir ſi la fortereſſe tarde un inſtant à ſe rendre.

Le comte ne doute pas du malheur qu'on lui annonce: mais ſa magnanimité l'emportant ſur ſa tendreſſe, il dit à ſes compagnons: » On » ne doit point ſacrifier le bien pu» blic à un avantage particulier. Si » ma diſgrace vous touche, affer» miſſez-moi dans ce ſentiment, & » aidez-moi à me venger. Celui qui » eſt né pour les actions héroïques, » doit être prêt à ſoutenir les grands » revers. C'eſt par la fermeté dans » les malheurs que nos ancêtres ont » éterniſé leur mémoire. Ils nous » ont laiſſé pour héritage leurs ver» tus & la gloire de les imiter. Peut» être ne trouverons-nous jamais une » plus belle occaſion de ſauver notre

» patrie, ou de périr avec elle ». *Suarès, hiſt. des empereurs Ottomans.*

1566.

Un général habile doit avoir une attention ſingulière à accréditer ou à étouffer dans ſon camp les nouvelles, ſelon qu'elles lui ſont favorables ou contraires. Soliman étant mort au ſiège de Zighet, ſon général Mahomet défend aux médecins, ſous les plus grièves peines, de rien dire ni de rien faire qui puiſſe faire ſoupçonner ce malheur. Par ſon ordre, on ſert la table du ſultan aux mêmes heures, & avec le même concert de muſique que cela ſe pratiquoit lorſque le prince étoit en ſanté. *Suarèz, hiſtoire des empereurs Ottomans.*

Lorſque Serin a fait dans Zighet au-delà de ce qu'on pouvoit attendre de la valeur la plus héroïque, de la capacité la plus reconnue, de la conſtance la plus inébranlable, il prend une réſolution très-extraordinaire. Il ſe pare de ſon plus bel ha-

bit au lieu de cuiraſſe ; à la place de ſon caſque, il met ſur ſa tête un bonnet de velours, orné d'un riche diamant & d'un bouquet de plumes de héron. Il s'arme d'une épée, & en diſtribue d'autres à ſes amis. En cet équipage, il exhorte les foibles reſtes de ſa garniſon à préférer la mort à l'eſclavage. Tout le monde ſe trouvant animé du même eſprit, on ſort de la place, on s'enfonce dans l'armée nombreuſe des infidèles, & on y porte le carnage de tous côtés. La deſtruction du dernier des aſſiégés met ſeule fin à cette horrible boucherie. *De Thou.*

1566.

PHILIPPE II s'inſtruit à fond des droits qu'il a dans les différentes provinces de ſa domination. Il demande au duc D'Albe, qui le trouve un jour livré à cette reſpectable occupation, ce qu'il penſe de la multitude d'écritures dont il le voit entouré. Ce général qui, comme la plupart de ceux qui ont la paſſion

de la guerre, ne connoît d'autre titre que la force, répond conformément à ſon état & à ſon caractère : *Sire*, dit-il, *les grands monarques ont plus beſoin de canons que de papiers.* Vie de Philippe II.

1567.

LE célèbre Corſe Sanpietro, banni de ſa patrie pour avoir ſuivi les étendards de Henri II, dans la guerre que ce prince avoit faite à Gènes, ſe retire en France. Là il travaille, avec l'ardeur qu'inſpirent la paſſion de la liberté & le deſir de la vengeance, à armer pluſieurs puiſſances pour ſes braves compatriotes, & contre la république. N'ayant pas réuſſi, il ſe rend à Conſtantinople, où pluſieurs circonſtances lui font eſpérer qu'il pourra avoir plus de ſuccès.

Les Génois, inſtruits de ſes projets, croient qu'ils l'y feront renons'ils peuvent parvenir à ſe rendre maîtres de ce qu'il a de plus cher. Dans cette vue, ils envoient un homme

de confiance à Vannina Ornano ſa femme, pour lui repréſenter que le ſeul moyen de recouvrer, pour elle & pour ſes enfans, les biens immenſes que le crime de ſon mari leur a fait perdre, & d'obtenir de la république la grace de Sanpietro, eſt de ſe rendre à Gènes auprès de ſes maîtres légitimes. Cette femme, legère & crédule, s'étant laiſſée aiſément ſéduire, part furtivement de Marſeille ſur une petite barque, avec le ſecond de ſes deux fils. Saint-Florent, ami & confident de Sanpietro, en ayant eu avis, monte ſur un brigantin, & fait tant de diligence, qu'il la joint près d'Antibes, la tire de ſa barque, & la met entre les mains d'un gentilhomme, qui la fait conduire & obſerver à Aix.

Sanpietro apprend, à ſon retour en Provence, ce qui s'eſt paſſé. Il reproche à ſa femme la baſſeſſe de ſa perfidie, & lui ordonne de ſe diſpoſer à la mort. Vannina, plus ferme qu'on ne le devoit eſpérer

après l'action qu'elle avoit faite, ne pouſſe pas un ſoupir pour la vie, mais demande ſeulement à la terminer par la main de celui qu'elle a choiſi pour ſon époux, plutôt que par le miniſtère des vils eſclaves qui ſe diſpoſent pour cet attentat. Sanpietro ne balance pas; il lui met un mouchoir autour du col, & il l'étrangle.

Sur le champ il part pour la cour. Il trouve que tous les hommes y ſont ſaiſis d'horreur, & que les femmes y pourſuivent ſa punition avec tout l'acharnement dont elles ſont capables. La reine-mère, Catherine de Médicis, refuſe de l'entendre. Alors Sanpietro, découvrant ſa poitrine, fait voir les cicatrices qu'il a reçues au ſervice de la France: *Qu'importe*, dit-il fièrement, *qu'importe au roi & au royaume comment Sanpietro a vécu avec ſa femme, s'il ne vit que pour ſe ſacrifier aux intérêts & à la gloire de l'état?* Ces paroles, prononcées avec fermeté, en impoſent, & on ne lui fait point ſon procès. *De Thou.*

1567.

LES Calviniſtes, qui s'étoient approchés de Paris ſont avertis que le connétable Anne De Montmorenci marche à eux avec des forces ſupèrieures. Les officiers les plus circonſpects opinent à s'éloigner. Louis, premier prince De Condé, eſt d'un ſentiment contraire, pour ne pas refroidir les proteſtans d'Allemagne qui marchent à leur ſecours. *On abandonne volontiers*, dit-il, *le parti des malheureux, & les hommes ſe tournent toujours du côté que la fortune paroît favoriſer. D'ailleurs*, ajoute-t-il, *la gloire des armes eſt un avantage très-précieux. Or, c'eſt un principe reçu de toutes les perſonnes habiles & expérimentées dans le métier de la guerre, que, quand deux armées ſont en préſence, celle qui ſe retire la première cède toujours la victoire à l'autre.* Vie du prince De Condé.

L'autorité de Condé entraîne tous

tous les ſuffrages. On ſe bat à Saint-Denis. Les Huguenots ſont battus après avoir fait des prodiges de valeur ; mais Montmorenci, le général des Catholiques, eſt mortellement bleſſé. La reine-mère, Catherine De Médicis, s'écrie avec tranſport : *Qu'en ce jour elle a deux grandes obligations au ciel ; l'une que le connétable ait vengé le roi de ſes ennemis ; l'autre que les ennemis du roi l'aient défait du connétable.* Vie De Montmorenci.

Charles D'Ailly de Pecquigny vidame d'Amiens, & ſon fils, ſont tués du côté des vaincus. Leur ſucceſſion fait la matière d'un procès. Il s'agit de ſçavoir lequel des deux eſt mort le premier. Le parlement de Paris, qui ne peut point parvenir à le découvrir, juge qu'il ne doit point renverſer l'ordre de la nature, & prononce en faveur de ceux qui prétendent que la ſucceſſion a paſſé du père au fils. Par ce jugement, qui depuis a fait règle, les héri-

riers du fils recueillent l'héritage. *De Thou.*

Après la bataille de Saint-Denis, Condé avec ſon armée va juſques en Lorraine au devant des ſecours qui lui viennent d'Allemagne. Les troupes auxiliaires, voyant qu'on ne leur donne pas l'argent qui leur avoit été promis, ſe diſpoſent à reprendre la route de leur pays. Condé, déſeſpéré d'une réſolution qui doit entraîner la ruine de ſon parti, ſe dépouille de tout ce qu'il a. Les ſeigneurs de ſon armée ſuivent ſon exemple. Cette noble émulation ſe communique à l'officier & au ſoldat. Tous, juſques aux valets, ſacrifient avec joie leur argent & leurs ſubſiſtances pour la cauſe commune. On parvient à raſſembler tout ce qui eſt néceſſaire pour retenir des alliés trop intéreſſés. Il y a peu d'exemples d'une généroſité auſſi univerſelle. *De Thou.*

1568.

Les habitans des Pays-Bas, aigris

de ce qu'on attente continuellement à leur liberté, & de ce qu'on veut gêner leurs opinions, paroiſſent diſpoſés à prendre les armes pour défendre ce que les hommes ont de plus cher. Philippe II, roi d'Eſpagne, envoie le duc D'Albe pour les contenir. Ce choix annonce les plus grandes barbaries. Dom Carlos, fils de Philippe, en eſt ſi perſuadé, qu'il dit, en colère & le poignard à la main, à ce général : *Je te porterai ce fer dans le ſein, plutôt que de ſouffrir que tu ailles, comme un ennemi, ruiner des provinces qui me ſont ſi chères.* Il ſe jette en même-temps ſur le duc, qui ne parvient que difficilement à ſauver ſes jours. *Vie du duc D'Albe.*

On ſe ſouvenoit que Charles quint, délibérant ſur le traitement qu'il feroit aux Gantois qui ſe révoltèrent en 1539, avoit voulu ſçavoir le ſentiment du duc, qui avoit répondu qu'*une patrie rebelle devoit être ruinée* : que, ſur cette réponſe,

l'empereur lui avoit ordonné de monter au haut d'une tour, pour qu'il pût voir de-là la grandeur de Gand : que, quand il fut descendu, Charles lui avoit demandé *combien il croyoit qu'il falût de peaux d'Espagne pour faire un gand de cette grandeur* : & que le duc, qui s'étoit apperçu qu'on avoit été blessé de sa sévérité, s'étoit tu. *Strada.*

Les premières démarches du duc D'Albe confirment l'opinion qu'on a de lui. Il fait périr sur un échaffaud les comtes d'Egmont & de Hornes. Comme quelques personnes lui paroissent étonnées de cette résolution sanguinaire, il leur dit que *peu de têtes de saumon valent mieux que plusieurs milliers de grenouilles.* Grotius.

Après ce trait de sévérité, il marche aux confédérés, & les bat complettement à Gemmingen sur l'Ems. Le plaisir d'avoir remporté une victoire signalée & importante, est empoisonné par le chagrin qu'il

a de voir un village réduit en cendres, après l'action, par le régiment de Sardaigne. Ce crime contre les loix de la diſcipline militaire, le révolte. Il s'arrête ſur le champ, met ce régiment en bataille au milieu de l'armée, fait pendre les auteurs de l'incendie, & dégrade toutes les compagnies, excepté une qui n'eſt point coupable. Les ſoldats ſont incorporés dans d'autres régimens, & leurs officiers caſſés ſont réduits à ſervir en qualité de ſoldats. *Hiſt. du duc D'Albe.*

L'événement de la journée de Gemmingen ne décourage pas le prince D'Orange, le ſeul chef des confédérés depuis la mort d'Egmont & de Hornes. Il paroît à la tête d'une armée conſidérable. Frédéric De Tolède, chargé de l'obſerver, envoie conjurer le duc D'Albe, ſon père, de lui permettre d'aller attaquer les rebèles. Le duc, qui eſt perſuadé, avec raiſon, que les ſubalternes ne doivent pas ſe mêler

de juger s'il faut ou ne faut pas combattre, répond : *Allez dire à mon fils que ſa demande ne lui eſt pardonnée qu'à cauſe de ſon inexpérience & de ſa jeuneſſe. Qu'il ſe garde bien de me preſſer davantage de m'approcher des ennemis ; car il en coûteroit la vie à celui qui ſe chargeroit de ce meſſage.* Hiſtoire du duc D'Albe.

1568.

Le duc D'Albe, qui veut établir dans la Friſe le théâtre de la guerre contre les confédérés, fait arrêter ſes troupes dans la province D'Overiſſel, juſqu'à ce qu'il ſçache s'il y a des ponts aſſez forts pour faire paſſer ſon artillerie. Ses eſpions n'avoient fait que peu de chemin, lorſqu'ils entendent un bruit de tambours, & apperçoivent quatre enſeignes : ils reviennent auſſitôt ſur leurs pas pour annoncer l'approche du prince D'Orange. Le général Eſpagnol met auſſitôt ſon armée en bataille, & envoie reconnoître l'ennemi.

Dès que ſes partiſans ſe ſont un peu avancés, ils apperçoivent quatre enſeignes ſur autant de chariots couverts de verdure, & entourés de payſans, qui, en danſant, conduiſent au village prochain une nouvelle mariée, qui ne ſonge pas ſurement à la guerre. on rit de bon cœur au camp de la mépriſe des eſpions. L'appareil du combat en devient un de réjouiſſance. Lorſque la mariée paſſe, on fait une ſalve d'arquebuſades. C'eſt depuis cette plaiſante aventure que les ſoldats Walons ont contracté l'habitude de demander à leurs coureurs, lorſqu'ils reviennent promptement, *s'ils n'ont point vu l'épouſée.* Strada.

1568.

L'AMIRAL De Coligny, qui avoit des vues étendues, avoit donné en 1562 à Jean Ribaud, de Dieppe, brave homme & homme de mer, une petite eſcadre pour aller former des établiſſemens en Amérique.

L'expédition avoit réuſſi, & auroit eu des ſuites conſidérables, ſi les guerres de religion, qui bientôt après déchirèrent la France, n'avoient fait perdre de vue un objet dont peu de perſonnes connoiſſoient alors l'importance. Les Eſpagnols profitèrent de l'état de foibleſſe où ſe trouvoit la colonie naiſſante, & en maſſacrèrent les habitans avec cette férocité dont ils avoient donné tant de preuves dans le Nouveau-monde.

Dominique Gourgues, né au Pont-de-Marſan en Gaſcogne, indigné de voir le miniſtère François laiſſer cet attentat impuni, vend ſon bien, conſtruit des vaiſſeaux, choiſit des compagnons dignes de lui, va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pouſſe de poſte en poſte avec une valeur & une activité incroyables, les bat partout, & les fait pendre à des arbres, ſur leſquels il met cette inſcription: *Non comme Eſpagnols, mais comme traîtres, brigands, aſſaſſins.* Il en uſe de la ſorte,

parce que Mélandez, ayant fait maſſacrer les compagnons de Ribaud, avoit fait dreſſer un écriteau qui portoit : *Que ce n'étoit pas comme François, mais comme Luthériens, qu'il les avoit fait mourir.*

Gourgues, de retour en France, eſt reçu par les citoyens avec l'admiration qui lui eſt due, & très-mal par la cour, qui eſt toute Eſpagnole. Le roi le traite de perturbateur du repos public, & lui défend de paroître devant lui. *De Thou.*

1568.

» Le curateur de D'Aubigné, » voyant ſon pupille obſtiné à ne » vouloir pas continuer ſes études, » & deſireux d'embraſſer la profeſ- » ſion des armes, le mit en priſon, & » l'y tint juſqu'à la repriſe des troi- » ſièmes guerres civiles.

» Alors quelques-uns de ſes com- » pagnons, qui avoient réſolu auſſi- » bien que lui de s'en aller à la guer- » re, lui ayant promis de tirer de-

» vant ſa priſon un coup d'arque-
» buſe pour l'avertir quand ils par-
» tiroient, le priſonnier, duquel on
» emportoit les habillemens tous les
» les ſoirs, ſe dévala avec ſes lin-
» ceuls par la fenêtre, en chemiſe
» & pieds nuds. Dans cet équipage,
» il ſauta deux murailles, à l'une
» deſquelles il trouva un puits, où
» il penſa tomber : après quoi il alla
» trouver ſes camarades, qui mar-
» choient, & qui furent bien éton-
» nés de voir courir après eux un
» homme en chemiſe, qui les ap-
» pelloit & qui pleuroit, parce que
» les pieds lui ſaignoient. Le capi-
» taine Saint Lo, chef de la trou-
» pe, après l'avoir bien grondé &
» menacé pour e faire retourner au
» logis, le mit en croupe derrière
» lui, & lui donna ſon manteau pour
» mettre ſous ſes feſſes, parce que la
» boucle de la croupière l'écorchoit.

» A une lieue de-là, au paſſage
» de Reau, la compagnie trouva
» une troupe de papiſtes, laquelle

» fut défaite après un leger com-
» bat, dans lequel le nouveau ſol-
» dat en chemiſe gagna une ar-
» quebuſe avec un fourniment tel
» quel ; mais il ne voulut point pren-
» dre aucun habit, quoique ſes com-
» pagnons & la néceſſité le lui con-
» ſeillaſſent. Ainſi il arriva au ren-
» dez-vous de Jonſac tout nud ; &
» là, quelques capitaines eurent ſoin
» de le faire habiller & armer. Il mit
» à la fin de la cédule qu'il fit pour
» cette avance : *A la charge que je*
» *ne reprocherai point à la guerre*
» *qu'elle m'a dépouillé, n'en pouvant*
» *ſortir en plus piteux état que j'y en-*
» *tre.* « Hiſtoire de Théodore Agrippa D'Aubigné, écrite par lui-même.

1569.

Jarnac eſt le théâtre d'une action ſanglantre entre les Catholiques & les Huguenots. Quoique Louis prince De Condé, qui commande les derniers, ait depuis long-temps un bras en écharpe, & qu'immédiate-

ment avant le combat un cheval fougueux lui ait caſſé la jambe, il s'obſtine à reſter à la tête des troupes. *Nobleſſe Françoiſe*, s'écrie-t-il, *apprenez que Condé, avec un bras en écharpe & la jambe caſſée, a encore aſſez de courage pour donner bataille.* Le Laboureur, addition aux mémoires de Caſtelnau.

Malgré tant d'élévation, les Calviniſtes ont du deſſous, & Condé eſt fait priſonnier. La curioſité, l'admiration, la haine, d'autres paſſions peut-être, arrêtant autour de lui un aſſez grand nombre de combattans, Monteſquiou, capitaine des gardes du du D'Anjou, demande ce que c'eſt. Quand on lui a répondu que c'eſt monſieur le prince qui eſt bleſſé & pris: *Tuez, tuez*, s'écrie-t-il en jurant: & lui-même lui caſſe la tête d'un coup de piſtolet.

Le duc D'Anjou, qui commande les royaliſtes, veut faire bâtir une égliſe dans l'endroit où Condé a été aſſaſſiné. Carnavalet, ſon gouverneur,

l'en détourne, en lui faiſant entend reque c eſt le moyen de perſuader à tout le monde qu'il a fait tuer le prince, comme le bruit en court déjà.

Le vainqueur, qui, tout jeune qu'il eſt, a déjà l'ame baſſe & corrompue, flétrit ſes lauriers d'une autre manière encore plus vile. Il fait porter à Jarnac ſur une âneſſe le corps du général mort. Comme Condé étoit un des plus braves, des plus intelligens, des plus généreux hommes de ſon ſiècle, cette marque de mépris tombe toute entière ſur celui qui veut la donner. *De Thou.*

1569.

CONDÉ mort, l'amiral De Coligny ſe met à la tête des Huguenots. Il attaque l'armée Catholique à la Roche-Abeille en Limouſin. Des capitaines & des ſoldats royaliſtes, qui avoient ſervi ſous le comte De Briſſac, colonel général d'infanterie tué depuis peu, diſent aſſez haut;

Nous aurions ici grand beſoin de Briſſac. Strozzi ſon ſucceſſeur, juſtement piqué de ce diſcours, répond vivement. *Briſſac eſt mort ; mais ſuivez-moi ſeulement, & je vous conduirai en lieu auſſi chaud qu'il vous ait jamais menés.* Il fond auſſi-tôt ſur les Calviniſtes, s'enfonce dans leurs bataillons, & en fait un carnage horrible. Cet emportement de valeur produit ſon effet ordinaire : il fait perdre la bataille aux Catholiques. *Brantome.*

1569.

LES Catholiques remportent à Moncontour une victoire ſignalée ſur les Huguenots, & en font un grand carnage. Les vaincus, dans l'eſpérance de n'être pas maſſacrés, s'empreſſent un peu de ſe rendre. Un brave homme appellé Méhier, enſeigne de ſa compagnie, eſt révolté de ce qu'il croit une lâcheté. Cette opinion le détermine à s'envelopper de ſon drapeau, & à ſe faire

tuer. Il lui paroît plus glorieux de recevoir la mort dans une poſture ſi noble, que doux de devoir la vie à ſes ennemis. *D'Aubigné.*

Le duc D'Anjou, toujours plus aigri contre les Calviniſtes, veut pourſuivre ceux qui s'enfuient. *Arrêtez, prince*, lui dit Crillon. *Songez que vous êtes reſponſable de votre perſonne à l'état, & que les lauriers qui reſtent à cueillir ne ſont pas dignes de vous.* En achevant ces mots, il va ſe mettre à la tête de ceux qui ſont chargés de rendre la victoire complette & d'en aſſurer le fruit.

Crillon court à cette occaſion un fort grand danger. Un ſoldat Huguenot, qui avoit penſé qu'il rendroit un ſervice eſſentiel à ſon parti, s'il pouvoit le défaire du plus intrépide & du plus redouté des généraux Catholiques, s'étoit poſté dans un endroit où Crillon, en revenant de la pourſuite des fuyards, devoit néceſſairement paſſer. Dès que ce fa-

natique l'apperçoit, il lui tire un coup d'arquebuſe. Crillon, quoique grièvement bleſſé au bras, court à l'aſſaſſin, l'atteint & va le percer, lorſque le ſoldat tombe à ſes pieds, & lui demande la vie. *Je te la donne*, lui dit Crillon : *&, ſi l'on pouvoit ajouter quelque foi à un homme qui eſt rebèle à ſon roi & infidèle à ſa religion, je te demanderois parole de ne jamais porter les armes que pour ton ſouverain.* Le ſoldat, confondu de tant de magnanimité, jure qu'il ſe ſéparera pour toujours des rebèles, & qu'il retournera à la religion catholique. *Vie de Crillon.*

1569.

Le Portugais Hem Lopès Caraſco, qui eſt très-foible, eſt attaqué à l'iſle de la Sonde par le roi d'Achem. Il ſe défend avec une valeur plus qu'humaine. Tranquille dans le plus grand péril, il paroît travailler aux apprêts de quelque fête conſidérable. Au milieu du combat, il

eſt ſi dangereuſement bleſſé, qu'on croit qu'il a été tué. Son fils, qui eſt dans l'inſtant averti de ce malheur, répond ſimplement en continuant de combattre : *C'eſt un brave homme de moins ; mais nous vivons encore. Triomphons & méritons une mort auſſi glorieuſe que la ſienne.* La Clède, hiſtoire de Portugal.

1571.

Les Turcs, qui ſont en guerre avec les Vénitiens, attaquent Curzola. Antoine Balbi, gouverneur de cette iſle, prend honteuſement la fuite avec les troupes. Tous les hommes ſuivent un exemple qui devoit naturellement les révolter, & abandonnent leur patrie : il n'y reſte que l'évêque & les femmes. Ce reſpectable paſteur, nommé Antoine Roſſeleo, s'étant mis à leur tête, elles prennent les caſques, les cuiraſſes, les javelines que les ſoldats ont abandonnés en fuyant, & ſe préſentent ſur le rempart en ſi grand nombre

& avec une contenance si fière, que les infidèles perdent l'espérance de forcer une garnison qui leur paroît si nombreuse & si aguerrie : Ils vont laisser ailleurs des traces de leur férocité & de leur haine pour les Chrétiens. *De Thou.*

1571.

Les Indiens, avec des troupes innombrables, assiègent Goa, centre de la puissance Portugaise au-delà du cap de Bonne-Espérance. Le viceroi Louis D'Ataïde, homme au-dessus de tous les éloges, le défend avec une poignée de monde. Telle est l'ardeur qu'il inspire à sa foible garnison, qu'on sort de la place pendant la nuit, & en secret, pour aller attaquer les assaillans dans leurs lignes. Comme rien ne peut arrêter une bravoure dont les suites deviendroient nécessairement funestes, il défend, sous peine de mort, ces sortes d'entreprises. Cependant, pour épargner le sang des siens, & les re-

tenir en même temps par des exemples de terreur, il imagine un ſingulier ſtratagême.

Il fait mourir ſecrettement les Maures blancs qui ont été faits priſonniers, & les fait envelopper dans des draps ſemés de trous, par leſquels on peut voir la couleur de leur chair. On attache ſur leur poitrine un cartel contenant la cauſe de leur ſupplice; comme ſi c'étoient des Portugais pendus pour avoir déſobéi à la défenſe de ſortir de la place. Cette ruſe réuſſit parfaitement, & devient peut-être le ſalut de Goa. *Conquêtes des Portugais dans le Nouveau monde.*

1572.

CHARLES IX, ayant réſolu le maſſacre des Calviniſtes de ſon royaume, envoie dans toutes les provinces des ordres qui, à la honte éternelle de la France, ne ſont que trop généralement exécutés le jour de la ſaint Barthélemi. Parmi le petit nombre de gens en place aſſez raiſonna-

bles, assez vertueux & assez fermes pour ne pas obéir, il faut distinguer le vicomte D'Ortès, qui commande à Bayonne & qui écrit au roi :

» Sire, j'ai communiqué le com-
» mandement de votre majesté à ses
» fidèles habitans & gens de guerre
» de la garnison. Je n'y ai trouvé
» que bons citoyens & fermes sol-
» dats, mais pas un bourreau. C'est
» pourquoi eux & moi supplions
» très-humblement votredite ma-
» jesté vouloir employer en choses
» possibles, quelque hasardeuses
» qu'elles soient, nos bras & nos
» vies ; comme étant autant qu'el-
» les dureront, sire, vos très-hum-
» bles, &c «. *D'Aubigné.*

Il est singulier que Pasquier soit le seul qui ait fait la réflexion suivante : » Je m'étonne qu'une chose,
» en cette exécution, dit-il en par-
» lant de la saint Barthélemi, com-
» me le cœur ait manqué à tant de
» braves guerriers qui avoient vu
» tomber tant de fois une grêle de

» coups devant eux, ſans ſiller les » yeux ; & qu'en ce déſaſtre gé- » néral il y en ait eu un tout ſeul » qui ait fait contenance de ſe dé- » fendre, pour arrêter quelque peu » ou amuſer le cours du marché.

» Un homme de robbe longue » ſeulement, nommé Taverny, lieu- » tenant de la maréchauſſée à la ta- » ble de marbre au palais, accom- » pagné d'un domeſtique, a acculé » la populace devant ſa maiſon, l'eſ- » pace de huit ou neuf heures; ayant » cette ferme réſolution en ſoi, après » que les balles lui furent faillies, » d'uſer de poix; juſqu'à ce qu'étant » deſtitué de toute aide, il fut tué » combattant vaillamment, après » avoir fait ſentir aux uns & aux » autres combien ſon bras étoit pe- » ſant. Exemple digne d'être connu » dans toute la poſtérité, afin que » l'on connoiſſe que la valeur vient » de notre fonds, & que l'habit ne » fait pas le moine «. *Lettres d'É- tienne Paſquier.*

D'Aubigné, qui, par le plus grand de tous les haſards, étoit ſorti de Paris trois jours avant le maſſacre de la ſaint Barthélemi, veut ſe retirer, avec quarante ſoldats, à la Rochelle, alors le plus sûr, preſque l'unique aſyle des Calviniſtes.

» Un jour, comme il contoit au-
» près de Talcy, père de ſa maî-
» treſſe, ſes infortunes, & comme
» le défaut de moyens l'empêchoit
» de ſe rendre à la Rochelle, le
» vieillard l'interrompit, en lui di-
» ſant : Vous m'avez autrefois conté
» que les originaux de l'entrepriſe
» d'Amboiſe avoient été mis en dé-
» pôt entre les mains de votre père ;
» & que, dans l'une de ſes pièces,
» il s'y trouvoit le ſeing du chance-
» lier De Lhopital, qui, pour le pré-
» ſent, eſt retiré dans ſa maiſon près
» d'Eſtampes. C'eſt un homme qui
» n'eſt plus bon à rien & qui a déſa-
» voué votre parti. Si vous voulez
» que je lui envoie un homme pour
» l'avertir que vous avez cette piè-

» ce entre vos mains, je me fais fort
» de vous faire donner dix mille
» écus, ſoit par lui ou par ceux qui
» voudroient s'en ſervir pour le rui-
» ner.

» Sur ce propos, D'Aubigné,
» ſans lui répliquer, ſe départit d'au-
» près de lui, s'en fut chercher un
» ſac de velours tanné, dans lequel
» étoient toutes ces écritures, le lui
» apporta, & lui fit voir toutes leſ-
» dites pièces: après quoi, il les re-
» prit de ſa main, & les jetta dans le
» feu en ſa préſence; ce qui donna
» lieu au ſieur De Talcy de le tan-
» cer rudement; à quoi D'Aubigné
» répondit: Je les ai brûlées, de
» peur qu'elles ne me brûlaſſent; car
» j'aurois pu ſuccomber à la tenta-
» tion.

» Le lendemain, ce bon-homme
» prit l'amoureux par la main, &
» lui tint tels propos: Encore que
» vous ne m'ayez point ouvert vos
» penſées, j'ai de trop bons yeux
» pour n'avoir pas découvert votre

» amour envers ma fille. Vous la » voyez recherchée de pluſieurs qui » vous ſurpaſſent en bien. Ces pa- » piers que vous brûlâtes hier, de » peur qu'ils ne vous brûlaſſent, » m'ont échauffé à vous dire que je » vous ſouhaite pour mon beau-fils. » D'Aubigné lui répondit que cet » acte ne méritoit pas une ſi haute » récompenſe; & que, pour un tré- » ſor aſſez médiocre & mal acquis, » on lui en donnoit un ineſtimable ». *Hiſtoire de Théodore Agrippa D'Aubigné, écrite par lui-même.*

1573.

Les horreurs de la ſaint Barthélemi ſont ſuivies d'une nouvelle guerre de religion. Les Catholiques, commandés par le duc D'Anjou, aſſiègent la Rochelle, le boulevard du Calviniſme. Il y a près de la contreſcarpe un moulin, nommé la Brande, dont Normand avoit obtenu la propriété, ſous condition qu'il le feroit garder. Il penſe d'abord à le

le fortifier ; mais, voyant qu'il ne parviendra pas à le mettre en état de défenſe, il ſe contente d'y tenir, durant le jour, quelques ſoldats qui ſe retirent le ſoir, & qui n'y laiſſent qu'une ſentinelle.

Strozzi, un des généraux Catholiques, qui croit pouvoir tirer avantage de ce moulin, profite d'un clair de lune pour l'attaquer avec un détachement & deux coulevrines. Un ſoldat de l'iſle de Rhé, nommé Barbot, unique défenſeur de ce mauvais poſte, y tient ferme ; tire, avec une célérité incroyable, beaucoup de coups d'arquebuſe ſur les aſſaillans ; &, en variant les inflexions de ſa voix, fait croire qu'il a un aſſez grand nombre de camarades. Le capitaine Normand l'encourage du haut d'un cavalier ; &, lui parlant comme s'il y avoit une compagnie entière dans le moulin, il crie qu'on ſoutienne bravement l'attaque & qu'on va envoyer du renfort.

Barbot, ſe voyant ſur le point

d'être forcé, demande quartier pour lui & pour les ſiens ; on le lui accorde. Auſſi-tôt il met bas les armes, & montre toute la garniſon dans ſa perſonne. Strozzi, aigri de ce qu'il auroit pu trouver héroïque, & que pour le moins il devoit trouver plaiſant, veut faire pendre un ſi brave homme. Biron, plus modéré, ſe contente de le condamner aux galères. Le ſoldat ſe dérobe par la fuite à un châtiment honteux qu'il n'a pas mérité. *Hiſtoire de la Rochelle.*

Pendant le ſiège, La Noue, qui commande la garniſon, propoſe à diverſes repriſes des voies de conciliation entre les deux partis. Un eſprit de modération, ſi rare dans des temps de trouble, déplaît à tous les proteſtans d'un caractère inquiet. Le miniſtre La Place franchit toutes les bornes. Emporté par ſa brutale fougue, il prodigue à cet homme vertueux les noms les plus odieux, & finit par lui donner un ſoufflet.

La Noue, calme juſques dans ces premiers mouvemens qui précèdent la réflexion, ne montre pas le moindre reſſentiment d'une injure ſi atroce. Il a même aſſez de généroſité & de préſence d'eſprit, pour arrêter les officiers de ſa ſuite qui veulent punir l'attentat dont ils ſont témoins. Le ſage commandant ſe borne à ordonner qu'on mène La Place à ſa femme, lui faiſant dire de pourvoir à ſa garde à cauſe du dérangement de ſa raiſon. *Vie de La Noue.*

Ce qui ſe paſſe durant le ſiège eſt, de la part des royaliſtes, le comble de l'extravagance, de l'injuſtice, de la férocité : *L'on ſi jouoit des hommes*, dit Matthieu, *& j'ai oui dire à ceux qui étoient proches du duc D'Anjou, que, pour paſſe temps, & quand on ne ſçavoit que faire, on enyoit des ſoldats à la brèche.* Il n'eſt pas étonnant qu'une entrepriſe ainſi conduite finiſſe mal, & que les Rochellois, ayant l'air de ſe ſoumettre pour mettre à couvert l'honneur

de la cour, reſtent réellement maîtres de leur ville. *Matthieu.*

1573.

FRÉDÉRIC De Tolede, fils du duc D'Albe, inveſtit Harlem. Comme les confédérés n'avoient juſqu'alors défendu opiniâtrément aucune place, on ſe flatte qu'une ville qui n'a que peu de fortifications ſe rendra ſans réſiſtance. On ſe trompe; il faut ouvrir la tranchée.

Pour intimider les habitans & la garniſon, les Eſpagnols jettent dans la ville la tête d'un des principaux confédérés, Antoine Pineyro, qui vient d'être tué en travaillant à couper les vivres à l'armée. Les aſſiégés ſe vengent de cette inſulte par une action barbare. Ils coupent la tête à onze priſonniers, leur raſent la barbe & les cheveux, mettent ces têtes dans un ſac, & les jettent dans le camp, avec ces mots : *Porte ce paquet au duc D'Albe, afin qu'il ne puiſſe pas ſe plaindre de ce qu'on a re-*

tardé le payement du dixième qu'il a impoſé. On a ajouté la onzième tête : elle lui tiendra lieu d'intérêt.

Un ton ſi fier eſt ſoutenu par les actions les plus héroïques. Les aſſiégés ſont encouragés par les efforts qu'ils ſçavent qu'on fait pour les ſecourir. Ils ſe ſont ménagés d'avance les moyens d'en être inſtruits. Par une précaution connue de l'antiquité, & fort commune dans le Levant, ils ont fait paſſer aux villes de la confédération pluſieurs pigeons élevés dans la leur. Toutes les fois qu'il eſt néceſſaire de leur donner quelques avis, on attache une lettre ſous l'aîle d'un de ces oiſeaux, & on le lâche. Il ne manque jamais de voler droit à Harlem. De cette manière on encourage les citoyens & les troupes, à qui on annonce de prompts & puiſſans ſecours.

Frédéric, abbattu avec ſon armée par une réſiſtance qu'on n'a pas prévue, fait ſolliciter auprès de ſon père la permiſſion de lever le ſiège,

& de renvoyer la priſe de la place à une ſaiſon plus favorable. » Je » ſuis étonné de votre foibleſſe, lui » répond le duc D'Albe. Les dif- » ficultés de l'entrepriſe augmentent » la gloire du ſuccès. Achevez le » ſiège, ſi vous ne voulez pas vous » rendre indigne du ſang Eſpagnol » & du mien. Penſez à l'importan- » ce de la victoire, & non au nom- » bre des jours qui vous ſont né- » ceſſaires pour l'obtenir. La ſoumiſ- » ſion des Pays-Bas dépend de la » priſe de Harlem. Si je vous croyois » encore coupable d'une lâcheté, » je me ferois porter au camp tout » malade que je ſuis; &, ſi ma ma- » ladie qui augmente tous les jours » ne me laiſſoit pas aſſez de force » pour finir l'entrepriſe, je ferois » venir d'Eſpagne la ducheſſe D'Al- » be, pour tenir la place du père & » du fils.

Cette lettre, communiquée au conſeil de guerre, raffermit toutes les réſolutions. Les travaux du ſiège

ſont pouſſés plus vivement que jamais. Parmi les actions héroïques qui ſe font, on en diſtingue une de Ferdinand D'Avalos. Cet officier, bleſſé & de retour au camp, n'y trouve pas Jean De Stunica ſon frère; il retourne ſur la brèche, cherche ce frère, le trouve ſous un tas de morts, prêt à expirer, le met ſur ſes épaules, & le porte à l'armée au milieu des coups de mouſquet que lui tirent les confédérés. Pluſieurs traits de cette hardieſſe, & quelques malheurs arrivés coup ſur coup aux aſſiégés, ſurmontent leur conſtance au bout de huit mois. Ils demandent enfin à capituler au général Eſpagnol, qui ne répond que ce mot terrible : *A DISCRÉTION.* Vie du duc D'Albe.

Riperda, qui commande dans la place, profite de l'horreur que cauſe cette réponſe, pour propoſer un coup de déſeſpoir. Il dit qu'il faut armer tout ce qui eſt capable de combattre, en former un bataillon

carré ; placer au milieu les vieillards, les enfans, les femmes ; ouvrir à l'entrée de la nuit une des portes de la ville, & l'épée à la main ſe faire un paſſage au travers du camp ennemi.

Cette propoſition eſt reçue avec applaudiſſement. Une femme d'environ cinquante ans, qui s'eſt ſignalée durant le ſiège par pluſieurs actions éclatantes, qu'on auroit admirées dans les hommes les plus courageux, demande des armes pour elle & pour les perſonnes de ſon ſexe qui en peuvent porter : toutes les femmes montrent le même zèle, & promettent de faire leur devoir.

Frédéric, inſtruit de cette réſolution, accorde, par crainte, des conditions raiſonnables, qu'il auroit dû accorder par eſtime & par humanité : il les viole enſuite avec une barbarie qui fixe ſans retour les confédérés dans l'horreur qu'ils avoient du joug Eſpagnol.

Bordet, officier François, très-

eſtimé, qui eſt dans la place, prévoit cette férocité. Craignant d'être le jouet des Eſpagnols, & voulant ſe délivrer de l'inquiétude que lui cauſe l'incertitude de ſon ſort, il engage, à force de prières, un ſoldat, qui lui a été toujours très-attaché, à lui tirer un coup de mouſquet au travers du corps, afin de finir en même-temps ſa vie & ſes malheurs. *De Thou.*

1573.

Après la priſe de Harlem, le duc D'Albe quitte les Pays-Bas. Il y avoit commencé ſon adminiſtration, en faiſant conſtruire à Anvers une citadelle qui avoit cinq baſtions. Par une vanité juſqu'alors inconnue, il en avoit nommé quatre de ſon nom & de ſes qualités, *le duc, Ferdinand, Tolède, D'Albe.* On donna au cinquième le nom de l'ingénieur. Il n'y étoit fait nulle mention du roi d'Eſpagne.

Lorſque cette citadelle fut ache-

vée, l'orgueilleux duc D'Albe, qui avoit remporté de grands avantages ſur les confédérés, y fit placer ſa ſtatue. Il étoit repréſenté avec un air menaçant, le bras droit étendu vers la ville. A ſes pieds, étoient *la nobleſſe* & *le peuple*, qui, proſternés, ſembloient lui demander grace. Ces deux ſtatues allégoriques avoient des écuelles pendues aux oreilles & des beſaces au cou, pour rappeller le nom de *gueux* que l'on avoit donné aux mécontens. Elles étoient entourées de ſerpens, de couleuvres & d'autres ſymboles deſtinés à déſigner la fauſſeté, la malice & l'avarice, vices reprochés par les Eſpagnols aux vaincus. Toutes les figures, ainſi que le pied-d'eſtal, étoient de bronze; & l'on s'étoit ſervi, pour ériger ce monument, des canons qui avoient été pris à la bataille de Gemmingen. On liſoit au devant du pied-deſtal cette inſcription faſtueuſe: *A LA GLOIRE DE FERDINAND ALVARÈS DE TOLEDE, DUC D'ALBE,*

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE LA FLANDRE POUR LE ROI D'ESPAGNE : POUR AVOIR ÉTEINT LES SÉDITIONS, CHASSÉ LES REBELES, MIS EN SURETÉ LA RELIGION, FAIT OBSERVER LA JUSTICE, ET AFFERMI LA PAIX DANS CES PROVINCES.

Quoique le duc D'Albe fût devenu odieux aux peuples des Pays-Bas par la ſévérité outrée de ſes jugemens, par l'exaction des nouveaux impôts, par l'abolition des droits les mieux établis & par l'intolérance la plus décidée, rien ne rendit inſupportable la tyrannie Eſpagnole comme ce monument, qui jetta pluſieurs villes dans le parti des mécontens. *De Thou.*

Louis De Requeſens, ſucceſſeur du duc D'Albe, commence ſon adminiſtration par faire retirer la ſtatue de ſon prédéceſſeur du milieu de la place d'armes où elle étoit, & la fait mettre dans un lieu plus retiré, eſpérant contenter les deux partis par

cet eſprit de modération. Mais les confédérés, ſe trouvant maîtres d'Anvers en 1577, approchent, le fer à la main, de la ſtatue du duc, l'attaquent avec furie, la frappent avec des haches; &, comme ſi chaque coup lui eût cauſé de la douleur, tout le monde reçoit une grande ſatisfaction de ce carnage imaginaire. Il y en a qui portent dans leurs maiſons des pierres de la baſe de cette ſtatue, qui les y placent comme les dépouilles d'un ennemi défait, & qui veulent laiſſer à la poſtérité des témoignages de cette eſpèce de vengeance. *Strada.*

1574.

Les Eſpagnols inveſtiſſent Leyde. Inſtruits qu'il n'y a point de garniſon dans la ville, ils y jettent des lettres pour engager les habitans à ſe rendre. On répond du haut des murailles qu'on ſçait que le deſſein des aſſiégeans eſt de réduire la place par la famine; mais qu'ils n'y doivent

pas compter, tout le temps qu'ils y entendront des chiens abboyer: que, lorſque ce ſecours & toute autre eſpèce d'alimens manqueront, on mangera le bras gauche, tandis qu'on ſe ſervira du droit pour ſe défendre : que, privé enfin de tout, on ſe réſoudra plutôt à mourir de faim qu'à tomber entre les mains d'un ennemi barbare. Après cette déclaration, on fait une monnoie de papier, avec cette inſcription : *POUR LA LIBERTÉ.* Ce papier, après le ſiège eſt fidèlement échangé en monnoie d'argent. *De Thou.*

Il y a cependant un inſtant de foibleſſe. Le peuple murmure, & demande, du ton de la ſédition, à ſes chefs de quoi vivre. Le plus conſidérable d'entre les magiſtrats répond froidement : *Qu'il lui eſt indifférent de mourir par les mains des Eſpagnols ou par les leurs ; & que, ſi ſa chair peut les ſatisfaire, ils n'ont qu'à le mettre en pièces & à le manger.* Ces paroles rempliſſent de confu-

ſion ceux qui oſent ſe plaindre à des gens qui ſouffrent plus qu'eux. On s'arme d'une conſtance inébranlable. *Le Clerc, hiſtoire des Provinces-unies.*

Pour ſecourir des citoyens fermes & vertueux, qui ont fait pendant pluſieurs mois des efforts encore au-deſſus de la réſolution qu'ils avoient d'abord montrée, le prince D'Orange rompt les digues, & change des plaines riantes en une vaſte mer, qui porte la flotte des confédérés à Leyde. Le ſiège eſt levé avec précipitation. Beaucoup de ſoldats Eſpagnols, qui faiſoient des efforts pour gagner la terre, ſont noyés. Pluſieurs périſſent attirés avec des crocs dans les bateaux.

Un ſergent, nommé Pierre Chiacon, eſt fait priſonnier & jetté dans le coin d'une barque, après avoir été dangereuſement bleſſé. Cet homme audacieux, prenant un inſtant où l'équipage eſt occupé, ſe lève, tue trois ſoldats, force les autres à ſe

jetter dans l'eau, & va en triomphe retrouver les ſiens, maître de la barque & des vivres dont elle eſt chargée. *De Thou.*

1574.

LE comte De Montgommery, qui avoit eu le malheur de tuer Henri II dans un tournoi, fut pourſuivi par la reine, veuve de ce prince, avec autant d'acharnement que s'il eût commis un aſſaſſinat. Cette perſécution injuſte le détermina à ſe faire Calviniſte. Durant les guerres de religion, il eſt pris dans la ville de Domfront par le maréchal De Matignon, qui commande les troupes Catholiques en Normandie. Ce général lui fait entendre qu'il pourroit adoucir Catherine De Médicis, en déterminant Colombière, ſon gendre, à rendre S. Lo, qu'il paroît déterminé à défendre juſqu'à la dernière extrémité.

Montgommery, étonné de la propoſition de ſon vainqueur, lui repré-

ſente la honte du rôle qu'on lui propoſe de jouer. *Vous avez*, lui dit-il, *ma liberté, la reine demandera bientôt ma vie, qu'on me laiſſe au moins l'honneur.* Matignon inſiſte, & détermine ſon priſonnier à s'aller préſenter au bord du foſſé de S. Lo, pour faire ce qu'on exige de lui.

Colombière, averti, ſe préſente ſur la muraille avec un grand nombre d'officiers. Son beau-père lui parle, avec l'air qui convient à ſa ſituation, des revers qu'il a éprouvés, de ſon ſort actuel, des malheurs qui l'attendent. *Je ſuis avenu*, ajoute-t-il, *pour vous repréſenter que, n'ayant pas les mêmes ſujets de crainte que moi, vous devez prévenir une deſtinée funeſte, en vous ſoumettant à la force & au devoir.*

Ces derniers mots ſemblent ôter tout ſentiment à Colombière. *Je croyois*, lui dit-il, *qu'un homme tel que vous ne paroîtroit ici que pour m'exhorter à une plus grande réſiſtance; mais je vois que le plus triſte*

effet de votre malheur eſt de vous avoir ôté le courage. Je me retire pour n'être pas plus longtemps témoin de votre foibleſſe; &, ſi j'ai quelquefois appris de vous comment il falloit vaincre, je vous montrerai comment il faut mourir. Colombière ſe retire après cette réponſe. *De Thou.*

1574.

HENRI II, parti en fugitif de Pologne pour occuper le trône de France après la mort de Charles IX, fait maréchal de France Roger DeSaint-Lary-Bellegarde, un de ſes favoris. Peu après ſa promotion, le nouveau général eſt repouſſé à trois aſſauts qu'il donne à Livron, petite place huguenote de Dauphiné, quoiqu'il l'attaque avec une bonne armée, & qu'elle ne ſoit défendue que par un petit nombre d'habitans. Les femmes de la ville trouvent ſa conduite ſi mépriſable, que, pour l'inſulter, elles filent leur quenouille ſur la brèche. *Brantome.*

Henri, qui paſſe près du camp, s'y arrête quelques heures pour faire paroître ſa valeur. Les aſſiégés, inſtruits de ſon arrivée, font une décharge générale de leur artillerie, qu'ils accompagnent de grandes huées, & de traits piquans contre le monarque & contre la reine ſa mère. Ils leur crient: *Hau, maſſacreurs, vous ne nous poignarderez pas dedans nos lits, comme vous avez fait l'amiral. Amenez-nous un peu vos mignons paſſés, filonés, godronnés & parfumés; qu'ils viennent voir nos femmes, ils verront ſi c'eſt proie facile à emporter.* Henri fait donner un nouvel aſſaut, qui eſt ſoutenu & repouſſé avec vigueur par les femmes même. La levée du ſiège ſuit de près cet opprobre. *Recueil des choſes mémorables.*

1575.

Charles Dupui-Montbrun, chef des Huguenots dans le Dauphiné, attaque, avec un petit nombre de

braves gens, un corps conſidérable de Catholiques, & en fait un grand carnage. Il obtient, dans cette occaſion brillante, un éloge bien flatteur de la part d'un colonel Suiſſe, qu'il fait ſon priſonnier. Cet officier lui dit, en rendant ſon épée, *que jamais ceux de ſa nation n'ont été vaincus par une armée inférieure à la leur, que par Jules-Céſar, par François I, & par le brave Montbrun.* Hommes illuſtres de la France.

Henri lui écrit d'un ton de maître pour ravoir quelques priſonniers. Tel étoit alors le déſordre des troubles civils, que Montbrun dit tout haut à l'envoyé du prince : » Com-
» ment ! le roi m'écrit comme roi,
» & comme ſi je le devois recon-
» noître. Je veux qu'il ſçache que
» cela ſeroit bon en temps de paix,
» & qu'alors je le reconnoîtrai pour
» tel ; mais, en temps de guerre,
» qu'on a le bras armé & le cul
» ſur la ſelle, tout le monde eſt
» compagnon «. Le roi eſt ſi bleſſé

de cette réponſe, qu'il veut abſolument que Montbrun, ayant été fait priſonnier, ſoit mis à mort, ſans qu'aucune conſidération puiſſe l'arrêter. *Brantome.*

1575.

Leſdiguières, placé, par la mort de Montbrun, à la tête des Calviniſtes du Dauphiné, ne tarde pas à ſe rendre redoutable. Dugua eſt chargé par Henri III de le détacher des intérêts qu'il a ſuivis juſqu'alors. » Sire, répond le généreux & ſage » Dugua, je lui dirai bien & écri- » rai, puiſque vous me le com- » mandez. Mais, s'il m'en demande » conſeil, je lui dirai qu'il adviſe à » ſon honneur plus qu'à toutes cho- » ſes du monde; & ſi ſon honneur » eſt de trahir ſon honneur, qu'il » le faſſe: mais il eſt homme advi- » ſé, homme de bien, d'honneur » & de valeur. Il ſçait bien ce qu'il » doit connoître. Je ſuis ſon beau- » frère, je ſerois fort marry qu'il

» euſt aucun reproche «. *Brantome.*

1575.

LES Eſpagnols ſe rendent maîtres d'une partie de la Zélande. Comme les iſles de Duveland & de Scouanen les reſſerrent extrêmement, ils ſongent à s'en emparer. L'entrepriſe eſt d'une difficulté extrême. Pour arriver à la première de ces iſles, il faut traverſer un bras de mer de quatre milles d'étendue, capable de porter des vaiſſeaux dans la haute marée, mais qui ne laiſſe dans la baſſe qu'un marais. De cette première iſle à la ſeconde, il y a un autre bras de mer, mais moins large & plus pratiquable que le premier.

Le prince D'Orange, informé du deſſein des Eſpagnols, ajoute, pour le faire échouer, les obſtacles de l'art à ceux de la nature. Il fait avancer de petits bâtimens, avec du canon, aux endroits où l'eau eſt la plus profonde; &, dans ceux qui ne

ſont que marécageux, il fait échouer, avec des troupes, des barques qui doivent lui ſervir comme de redoutes.

Soit que les Eſpagnols ignorent les meſures qu'on prend pour les faire échouer, ſoit que les difficultés qu'ils prévoient ne faſſent qu'animer leur courage, ils ſe jettent hardiment dans l'eau au nombre de quatre mille, auſſitôt que la nuit eſt venue, & que la mer a baiſſé. Ils ont à peine fait la moitié du chemin, ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, qu'ils ſe voient attaqués de tous côtés, ou par les chaloupes qui voguent au milieu des eaux, ou par celles qui ſont échouées ſur la vaſe.

Quand les aſſaillans voudroient revenir ſur leurs pas, ils n'en auroient pas le temps. La mer, qui va monter, les engloutiroit dans ſes ondes. Leur ſeule reſſource eſt d'avancer, & on ne les voit pas balancer un inſtant. Quelques-uns ſe noient;

pluſieurs ſont accrochés par le moyens des grappins attachés à de longues perches ; beaucoup ſont aſſommés par ceux qui ſont dans les bâtimens légers. La plus grande partie de ces troupes intrépides aborde l'iſle de Duveland, attaque les digues & les force. On ne s'en tient pas là. On traverſe le ſecond marais ; on marche droit à l'iſle de Scouanen ; on prend ou tue ceux qui la défendent, & on s'y établit. Il y a peu d'exemples d'une audace auſſi bien conduite & auſſi bien ſoutenue. *Strada.*

1575.

LES confédérés des Pays-Bas s'étoient emparés de Oudewater, & y avoient baſſement prophané tout ce qui ſervoit au culte des Catholiques. Lorſque les Eſpagnols, quelque temps après, aſſiègent cette place, le gouverneur fait expoſer en public les images qu'on avoit arrachées des autels. Il veut par ce

ſpectacle, exciter ſa garniſon à ſe défendre avec une réſolution extraordinaire, & lui faire ſentir qu'il n'y a point de quartier à attendre des aſſiégeans, naturellement ſuperſtitieux & vindicatifs. *Meteren, hiſtoire des Pays-Bas.*

1576.

LES Eſpagnols avoient été chaſſés de Maſtricht par les habitans ; mais ils étoient reſtés les maîtres de Wich, petite partie de la place, ſéparée de l'autre par la Meuſe. Les vaincus, humiliés d'un affront d'autant plus ſenſible, qu'il vient uniquement de leur négligence, veulent réparer ſur le champ leur faute, en reprenant ce qu'ils ont perdu. Comme ils n'y voient d'obſtacle que celui qu'y mettent quelques pièces de canon placées ſur le pont qui joint les deux villes, ils prennent, pour éviter ce danger, une réſolution très-extraordinaire. Ils mettent devant eux toutes les femmes

femmes de Wich qu'ils peuvent prendre. Avec ce rempart, ils entrent ſur le pont; &, couverts de ces ſinguliers boucliers, ils tirent hardiment & ſurement les citoyens, qui, ne pouvant ſe défendre ſans tirer ſur leurs parentes ou du moins ſur des femmes de leur parti, quittent leur poſte, ſe réfugient dans leurs maiſons, & abandonnent le champ de bataille aux Eſpagnols, qui ſe trouvent maîtres de la ville ſans avoir couru de riſque. *Strada.*

1576.

LES habitans de Villefranche en Périgord, ayant formé, durant les guerres de religion, le projet de ſurprendre Montpazier, petite ville voiſine, ils choiſiſſent pour cette expédition la même nuit que ceux de Montpazier, ſans en rien ſçavoir, ont priſe auſſi pour tâcher de s'emparer de Villefranche. Le haſard fait encore, qu'ayant pris un chemin différent, les deux troupes ne

ſe rencontrent point. Comme des deux côtés les murs ſont demeurés ſans défenſe, les deux entrepriſes réuſſiſſent. On pille, on ſe gorge de butin, on ſe croit heureux. Mais au point du jour tout le monde connoît la mépriſe. La compoſition eſt, que chacun s'en retourne chez lui & que tout eſt remis dans ſon premier état. C'eſt là une image de la manière dont les François de ce temps-là ſe faiſoient la guerre. *Mémoires de Sully.*

1577.

DON Juan D'Autriche, ſucceſſeur de Requeſens, pour regagner les confédérés des Pays-Bas, renvoie toutes les troupes étrangères, & confie le gouvernement d'Anvers à Philippe De Crouy duc d'Arſcot. Ce ſeigneur Flamand jure publiquement, tête nue, entre les mains de Jean Eſcovedo, qu'il gardera la place pour le roi d'Eſpagne, & qu'il ne la livrera qu'à ſa perſonne ou à

ſes ſucceſſeurs, ſinon par exprès commandement. Sur quoi Eſcovedo lui dit : *Si vous faites ce que vous promettez, dieu vous aidera ; ſinon, que le diable vous emporte en corps & en ame.* Tous les aſſiſtans crient *AMEN*. Dumaurier.

1577.

LE grand duc de Toſcane envoie à Conſtantinople, en qualité de ſon ambaſſadeur, le chevalier de Malthe Bongianni Giantigliazzi. Dans une converſation particulière le grand-ſeigneur montre, à ce miniſtre, un plan de la cité de la Vallette, fortification ajoutée à l'iſle de Malthe depuis le dernier ſiège ; & lui demande ſi la place eſt auſſi redoutable qu'elle le paroît. *Seigneur*, lui répond le chevalier, *celui qui a levé le plan a oublié la principale partie de ſes fortifications, qui conſiſte dans le courage & la valeur de plus de mille chevaliers, toujours prêts à répandre juſqu'à la dernière goutte de leur ſang, pour la*

défenſe de cette place. Hiſtoire de Malthe.

1578.

SÉBASTIEN, roi de Portugal, prince également brave & imprudent, forme le téméraire projet d'aller faire lui-même des conquêtes en Afrique. Pour faire approuver une entrepriſe auſſi folle, il ſe fait écrire, par le gouverneur de Tanger, que les Maures, diviſés entre eux, ſe ſoumettront à ſon empire, pourvu qu'il les attaque vigoureuſement. Cette lettre ne perſuade perſonne; & don Juan Maſcaregnas, qui s'étoit fait un grand nom dans les Indes, ne balance pas à dire qu'un pareil conſeil eſt également pernicieux pour l'état & pour le monarque.

Une ſincérité ſi noble offenſe Sébaſtien. Il fait aſſembler les médecins; & leur demande juridiquement ſi les années ne diminuent rien de la grandeur du courage; & ſi un brave homme ne devient pas un peu timi-

de ſur la fin de ſes jours. Ces hommes lâches ayant répondu conformément aux deſirs du prince, Maſcaregnas eſt déclaré poltron, & la conquête de l'Afrique eſt décidée. *La Clède, hiſtoire de Portugal.*

Sébaſtien propoſe au duc D'Albe d'être de cette expédition. » J'ai toujours demandé à dieu, dit le général Eſpagnol, la grace de pouvoir » me raſſaſier du ſang des Sarraſins. » Je vous ſuivrai avec plaiſir, ſi vous » voulez ſoumettre à mon expérience ce courage brillant qui vous » anime. Il ne me convient pas d'expoſer la gloire que j'ai acquiſe dans » une longue ſuite de combats, pour » ſeconder l'ardeur inconſidérée » d'un jeune prince qui ne peut » avoir encore que de la valeur. Si » vous voulez vous conduire par » mes conſeils, je vous promets la » victoire. Je ne puis ſuivre vos pas, » ſi vous avez un autre guide que » moi «.

Cette liberté déplaît à Sébaſtien,

naturellement très-vain. » Les ex-
» ploits de mes aïeux, répond-il,
» ſont la meilleure de toutes les éco-
» les. La grandeur d'ame, qui naît
» avec les rois, ſuffit pour les faire
» triompher, ſans les épreuves né-
» ceſſaires aux autres hommes. Le
» ſuccès, qui couronnera mon entre-
» priſe, fera voir que vos conſeils
» ne m'étoient pas néceſſaires. Si j'a-
» vois à confier ma réputation & ma
» fortune à d'autres qu'à moi, le Por-
» tugal fournit des capitaines aſſez
» fameux pour mériter la préféren-
» ce «. *Vie du duc D'Albe.*

Sébaſtien paſſe les mers, &, comme il étoit aiſé de le prévoir, il eſt battu à la fameuſe bataille d'Alcacerquivir. Suivant quelques hiſtoriens, il y eſt pris couvert de bleſſures. Tandis que quelques ſoldats ſe le diſputent l'épée à la main, un officier leur dit, en l'achevant d'un coup de cimeterre : *Quoi ! chiens, lorſque dieu vous donne une telle victoire, vous vous égorgez pour un priſonnier !* Abrégé

chronologique de l'hiſtoire d'Eſpagne.

1578.

DON Juan D'Autriche commande, dans les Pays-Bas, l'armée Eſpagnole contre les confédérés. Un de ſes officiers veut faire violence à la fille d'un avocat de Lille, chez lequel il eſt logé. Cette jeune perſonne, en ſe défendant, ſaiſit le poignard de ſon raviſſeur, le lui plonge dans le ſein, & s'éloigne. Le capitaine, ſentant que ſa bleſſure eſt mortelle, ſe confeſſe ; &, pénétré du repentir le plus vif, ſupplie qu'on lui amène la vertueuſe fille. » Je ſouhaite, » lui dit-il, que vous me pardonniez » l'outrage que vous avez reçu de » moi. Et, pour réparer autant que je » le puis mon attentat d'une manière » convenable, je déclare que je ſuis » votre mari. Puiſque mon crime & » votre vertu m'ont mis hors d'état » de pouvoir vous offrir ma perſon- » ne, recevez du moins, avec le nom

» & les droits de mon épouſe que je
» vous donne, le préſent que je vous
» fais de tous mes biens. Que ceux
» qui ſçauront l'affront que vous
» avez été ſur le point de recevoir,
» apprennent en même-temps qu'un
» mariage honorable a été le prix des
» efforts que j'ai faits pour vous dés-
» honorer, & du courage avec lequel
» vous avez ſçu vous en défendre «.

Après avoir parlé de la ſorte, le noble Eſpagnol, du conſentement du père, & en préſence du prêtre qui étoit venu pour le confeſſer, épouſe la fille; & il expire auſſitôt après, laiſſant à juger ce qui étoit le plus admirable, ou la généroſité de l'officier, pour réparer ſa faute, ou le courage avec lequel la jeune perſonne a conſervé ſon honneur. *De Thou.*

1578.

Don Juan D'Autriche aſſiège Nivelle dans les Pays-Bas. Pendant qu'on délibère ſur les conditions auxquelles la place ſe rendra, quelques

compagnies, auxquelles on doit la paie de plusieurs mois, menacent leur général d'un parti extrême, s'il ne leur donne, pour solde, le pillage de la ville. Cet orgueil, qui passe en habitude parmi les troupes Espagnoles, est trouvé digne d'un châtiment sévère. On éloigne, sous des prétextes spécieux, les régimens qui peuvent appuyer une révolte si ouverte; on fait envelopper les mutins par l'armée; on les force à mettre bas les armes, & on leur ordonne de nommer les auteurs de la sédition. Deux, parmi les plus criminels, sont choisis pour servir d'exemple.

Dans le temps qu'on les mène au supplice, l'un d'eux, vieux guerrier, connu par des services signalés, zèlé jusqu'alors pour la discipline, se trouve humilié d'avoir la même destinée que son camarade qui est un lâche. Il parle de ses actions, rappelle les occasions où il s'est distingué, & demande un autre genre de mort que celui que subira l'autre coupable.

Cette ſcène attendrit tous les ſpectateurs. Don Juan ſe laiſſe toucher comme les autres; le généreux ſoldat a ſa grace, & une ſeule victime expie le crime de tous. *Stradà.*

1578.

L'ESPAGNOL Lopez De Acuna, s'armant à la hâte pour un coup de main, dit à deux domeſtiques qui l'habillent de mettre mieux ſon caſque, parce qu'il lui cauſe une grande douleur à l'oreille. On lui ſoutient obſtinément que cela ne peut pas être: &, ſans inſiſter davantage, il part pour le lieu où le danger & la gloire l'appellent. A ſon retour, il jette ſon caſque & ſon oreille, & dit à ſes ſerviteurs avec douceur: *Ne vous diſois-je pas que mon caſque étoit mal mis?*

DON Juan De Guſman, devant qui on conte ce trait ſingulier, avoue que, s'il eût été don Lopez, il eût coupé les oreilles à ces deux coquins. *C'eut été,* lui dit don Juan D'Autri-

che, *vendre la ſienne à vil prix; au lieu d'acheter, comme don Lopez, toutes les langues de la renommée, qui célèbreront à jamais ſa modération.* Juan Ruffo, dans ſes apophthègmes.

1578.

Le duc D'Anjou, frère de Henri III, va dans les Pays-Bas ſecourir les confédérés contre les Eſpagnols. Il a, dans ſon armée, le capitaine Pont, logé au village de Bécourt, chez un riche laboureur nommé Jean Millet, qui a trois filles fort belles. L'aînée, ſur qui roule le ſoin de la maiſon, eſt pleine d'attention pour un hôte dont on deſire quelque ménagement. L'officier ſe trouve, au bout de quelques jours, épris des charmes qui s'offrent ſouvent à ſes regards. Réſolu de ſatisfaire ſa paſſion, & pour en hâter l'inſtant, il invite le père & la fille à ſouper avec lui. Au milieu du repas, il la demande, en riant, en mariage. Le payſan, qui ne manque pas d'eſprit, com-

prend auſſitôt de quoi il s'agit, & refuſe honnêtement, ſous prétexte de l'inégalité des conditions. Pont entre auſſitôt en fureur, le jette rudement hors de la ſalle où l'on mange, retient la fille qui veut s'enfuir, en abuſe avec emportement, la livre à la brutalité de quelques ſubalternes qui viennent de ſeconder ſon projet; &, tous enſemble, la forcent enſuite de ſe remettre à table avec eux.

La jeune perſonne, qui n'a que ſeize ans, ſe trouve un eſprit plus étendu que ſon âge, un cœur plus grand que ſa condition. Perſuadée qu'il s'agit moins dans cet inſtant de pleurer ſon malheur que de penſer à venger l'outrage qu'elle a reçu, elle gagne ſur elle de diſſimuler ſon reſſentiment, & de ſe prêter d'un air gai aux diſcours inſolens qu'on lui tient. Elle n'a pas long temps à ſe faire violence: car, le capitaine s'étant tourné vers un de ſes gens qui lui parle à l'oreille, elle lui perce le cœur d'un coup de couteau. Après

cette action, elle renverſe la table, ſort pendant qu'on donne du ſecours à l'officier, court à ſon père, lui raconte ce qui vient de ſe paſſer, & l'exhorte à prendre la fuite avec ſes deux autres filles.

Pour elle, la vie lui eſt trop à charge pour daigner ſe ſervir de la facilité qu'elle a de ſe dérober aux ſupplices qui la menacent. Elle attend fièrement ſes raviſſeurs, qui la lient à un arbre, où ils la font mourir à coups de fuſil. Avant d'expirer, cette héroïque fille crie à ſes bourreaux : » Tirez, barbares. » Après les marques que je porte » de votre brutalité qui m'ont ren- » due indigne de vivre, je recevrai » de vos mains, comme un préſent, » la mort que vos coups vont me » porter. Le ciel, qui vient de ven- » ger mon honneur par la perte de » votre chef, ne laiſſera pas non » plus cette dernière horreur im- » punie. «

L'événement juſtifie ſa prédiction.

Le père, digne d'une telle fille, anime de ſon reſſentiſſement les payſans des environs. On prend de tous côtés les armes : on extermine les aſſaſſins. Et, comme dans ces occaſions on n'écoute guère la juſtice, quatre compagnies entières ſont maſſacrées : Il n'y a pas un ſeul François de ſauvé dans ces cantons. *De Thou.*

1579.

Le brave & vertueux La Noue mène un corps de François au ſecours des confédérés des Pays-Bas. Les ſuccès qu'il a élèvent ſi fort l'ame de ſes ſoldats, ſes exemples leur inſpirent une telle ardeur pour la gloire, qu'ils ne ſongent point à s'enrichir par le pillage dans le temps que la guèrre n'eſt qu'un brigandage, qu'ils négligent même de recevoir leur paie. Sur ce qu'on leur annonce que leurs montres ſont arrivées à Menin, ils répondent *qu'ils ne ſçavent point perdre*

à compter de l'argent, le temps qu'ils peuvent employer à vaincre. De Thou.

1579.

LES Eſpagnols attaquent Maſtricht. Ils ſont rebutés par l'opiniâtre réſiſtance des aſſiégés, & preſque entièrement découragés, quand un cavalier leur crie : *Victoire, Saint-Jacques ! la porte de Bolduc eſt priſe, le régiment de Lombardie eſt dans la ville.* Dans le même temps, d'autres couriers annonçent avec tranſport à la porte de Bolduc, *que les Wallons ont déjà arboré leurs enſeignes ſur la porte de Tongres.*

Cette ruſe imaginée par le comte De Mansfeld a un ſuccès complet. Comme le ſoldat eſt ordinairement plus honteux de ſe voir préférer ſon compagnon que d'être vaincu par l'ennemi, les troupes ſe ſurpaſſent. Tout cède à leur impétuoſité, & la place ne tarde pas à capituler. *Strada.*

1579.

LE prince Caſimir, frère de l'électeur Palatin, avoit laiſſé au prince D'Orange les ſecours qu'il lui avoit amenés, & s'étoit rendu à Londres pour conférer avec la reine Eliſabeth. Pendant qu'il s'y s'amuſe à déclamer contre les François, & à publier qu'ils ſont entrés dans les Pays-Bas, moins pour ſecourir ces provinces, que pour achever de les déſoler, de concert avec les Eſpagnols, ſes troupes ſont battues par Alexandre Farnèſe, duc de Parme, ſucceſſeur de don Juan D'Autriche. Dès le lendemain de leur défaite, elles offrent, ſi on veut leur payer les montres de ſept mois, de repaſſer en Allemagne, & de ne point porter, pendant un certain temps dont on conviendra, les armes contre Philippe II.

Alexandre trouve cette propoſition inſenſée, & y répond ſur le

champ en ces termes. » Meſſieurs » les Allemands, qui vous faites un » plaiſir de troubler le repos de » la Chrétienté, & qui ne cherchez » qu'à vous enrichir des dépouilles » des malheureux qui ne vous ont » jamais attaqués, apprenez que » vous avez affaire à des hommes » dont vous avez déjà éprouvé les » armes victorieuſes; & qui, avec » l'aide de dieu, protecteur de la » juſtice, vous feront éprouver les » malheurs auxquels vous êtes ex- » poſés. Parce que la cour de Fran- » ce a eu la foibleſſe de vous payer, » afin d'ôter votre protection à des » rebèles, vous nous demandez de » l'argent pour ſortir de la Flandre. » Songez, plutôt, à nous en don- » ner, afin d'obtenir la liberté de » vous retirer. Si vous n'êtes pas » dans cette réſolution, préparez- » vous à combattre. Le courier eſt » déjà prêt pour porter en Eſpagne » la liſte des morts qui vont tom- » ber ſous nos coups. «

Les Allemands voient avec douleur qu'on ſe moque de leurs prétentions. Ils ſe croient perdus, ſur la déclaration qu'on leur fait, & n'aſpirent qu'à ſe tirer du mauvais pas où ils ſe ſont mis. Comme la liberté de s'en aller en corps leur eſt refuſée, ils ſe contentent de la permiſſion qu'on leur accorde de ſe diviſer par bandes, & ſe hâtent de repaſſer le Rhin. La nouvelle de tous ces événemens eſt portée en Angleterre dans le temps que le Palatin parle ſi mal des François. » Mon » couſin, lui dit Eliſabeth en ſou» riant, vos troupes, que vous me » vantez tant, ne veulent pas ap» paramment de mon argent, puiſ» qu'elles en demandent aux Eſpa» gnols. «

Caſimir, qui eſt naturellement fier, eſt piqué de ce diſcours. Cependant ſon chagrin ne l'empêche pas d'accepter une penſion que la reine lui donne. Il part enſuite, & arrive en Allemagne, où il eſt ſur

le point d'en venir aux mains avec les officiers de ſes troupes, auxquels il reproche leur accord honteux avec les Eſpagnols, tandis qu'ils ſe plaignent de leur côté de ce qu'il s'eſt approprié l'argent d'Angleterre. *De Thou.*

1579.

Les Eſpagnols aſſiègent Steenwick, ville de l'Overiſſel. Comme on n'avoit pas jetté aſſez de vivres dans la place, les habitans demandent ſéditieuſement qu'on ſe rende. Le brave gouverneur Cornptut s'avance dans la place publique où eſt la rumeur, & ordonne à la populace de ſe retirer. Un boucher, plus mutin que les autres, ſe met à crier : *Que deviendrons-nous, quand il n'y aura plus rien à manger? Nous n'en ſommes pas encore là*, dit gravement Cornptut : *mais, quand nous y ſerons, nous commencerons par te manger, & tout ce qu'il y aura de coquins comme toi.*

Cette fermeté ayant arrêté la ſédition, on ne ſonge qu'à ſe défendre ; mais, les beſoins devenant tous les jours plus grands, les murmures recommencent. Ils étoient montés au comble, lorſqu'un haſard heureux fait tomber trois perdrix dans la place. Soit qu'elles ſoient au bout de leur vol, ou que quelque oiſeau de proie les pourſuive, elles ſont ſi laſſes qu'on les prend à la main. Cornptut, qui ſe ſouvient que dieu a fourni autrefois de la nourriture aux Iſraëlites dans le déſert, prétend que les perdrix, envoyées aux habitans de Steenwick, ſont un gage du ſecours qu'il leur donnera dans peu. Il fait plus : ſur le nombre de ces oiſeaux, il oſe prédire que le ſecours viendra dans trois ſemaines. Il n'eſt pas étonnant que le peuple ajoute foi à une rêverie ſi abſurde ; mais il l'eſt beaucoup que l'événement confirme avec la plus grande préciſion une explication ſi ſuperſtitieuſe ou ſi hardie.

Les confédérés font lever le siège par un combat sanglant & funeste pour les Espagnols. *De Thou.*

1580.

HENRI IV, qui n'est encore que roi de Navarre, surprend Cahors. Il commence par rompre deux portes avec le pétard; pénètre ensuite dans les murs; se bat, pendant cinq jours entiers, contre le gouverneur Vérin, homme vaillant & expérimenté; & ne reste le maître de la ville, qu'après mille prodiges de valeur faits de part & d'autre. C'est la première fois que l'histoire parle bien nettement du pétard. D'Aubigné dit, à la vérité, qu'on en avoit fait l'essai, un peu avant ce temps là, à un petit château du Rouergue; mais, comme il ne le nomme pas, on ne peut pas ajouter une foi entière à sa narration. Il est aisé de juger combien Strada se trompe, quand il rapporte l'invention de cet instrument militaire à l'attaque de Bonn, faite, en 1588, par Martin

Skenk. *Daniel, hiſtoire de la milice Françoiſe.*

1580.

LES Huguenots ayant ſurpris La Fère, Henri III ſe diſpoſe à la reprendre. Il ſe conduit moins en roi qui médite une entrepriſe utile, qu'en homme voluptueux qui veut donner un ſpectacle à ſes mignons. On part, de Paris, dans des équipages magnifiques; la route eſt ſemée de plaiſirs; l'abondance, la débauche, la molleſſe, règnent dans le camp comme dans le ſejour ordinaire de la cour. Les gens raiſonnables appellent, par dériſion, ce ſiège, *le ſiège de velours.* Journal de Henri III.

Ces mignons étoient des jeunes gens, la plupart de qualité, que René De Villequier & François D'O, les ſurintendans des plaiſirs de Henri III, introduiſirent auprès de ce prince. Du Guaſt, un de ces favoris, ayant été aſſaſſiné, le roi, pour honorer ſa mémoire, veut qu'on traîne,

à ſon enterrement, les armes & les enſeignes, comme s'il étoit queſtion de quelque grand capitaine. Tous les gens de guerre ſont indignés de voir proſtituer ces diſtinctions à un homme efféminé qui n'a jamais vu le feu, connu ſeulement parmi les courtiſans; & qui, ſuivant une expreſſion alors généralement reçue, étoit venu comme un champignon. *Recueil des choſes mémorables.*

1581.

» MONSIEUR le duc D'Anjou part » de Mante, pour s'acheminer vers » Château-Thierry, où étoit le ren- » dez-vous de ſon armée; laquelle » commença à marcher, & laiſſa par- » tout des veſtiges d'une armée pire » qu'ennemie & barbare.

» Un capitaine, étant logé chez » un bon homme de village, qui le » traitoit à tire-larigot, comme l'on » dit, fit à ſon hôte la demande de » ſa fille en mariage; &, ſur ce que » cet homme lui répondit qu'il lui

» falloit une demoiſelle, & non ſa fil-
» le qui n'étoit de ſa qualité, il le mit
» en fuite en lui jettant plats & aſſiet-
» tes à la téte, puis il déshonora cet-
» te pauvre fille. Violée qu'elle fut,
» il la fit mettre à table, lui jettant in-
» finis brocards. Lors cette fille, re-
» gardant ſa contenance, comme el-
» le vit qu'un ſoldat s'approchoit
» pour lui parler à l'oreille, prit un
» grand couteau qui étoit ſur la ta-
» ble, & lui planta dans l'eſtomach,
» de telle roideur, qu'à l'inſtant il
» tomba mort ſur la place. Ce que les
» ſoldats voyant, ils prirent la fille;
» &, l'ayant attachée à un arbre, l'ar-
» quebusèrent ſur le champ. De quoi
» les gentilshommes voiſins, émus,
» aſſemblèrent les communes; &,
» étant entrés dans ce village, où les
» ſoldats trouſſoient bagage, les ha-
» chèrent & taillèrent en pièces «.
L'Etoile, mémoires pour l'hiſtoire de France.

1581.

1581.

LE maréchal Armand Gontaut De Brion eſt fait chevalier du Saint-eſprit. Cet illuſtre général voyant que, dans le choix des ſujets, on a plus d'égard aux preuves généalogiques qu'aux ſervices militaires, affecte de ne produire que peu de titres, & allègue ſes exploits comme la preuve la plus authentique de ſa nobleſſe. *Il n'apporte*, dit Brantome, *que cinq ou ſix titres fort antiques ; & , les préſentant au roi & à meſſieurs les commiſſaires & inquiſiteurs : Sire , dit-il , voilà ma nobleſſe ici compriſe. Et puis, mettant la main ſur ſon épée , il dit: Mais, ſire, la voici encore mieux.* Brantome.

1581.

LE vicomte De Turenne, ayant ſuivi le duc D'Anjou dans les Pays-Bas, eſt pris en voulant ſe jetter dans Cambray, inveſti par les Eſpagnols. Il y avoit environ un an qu'il étoit priſonnier, lorſque Henri III lui fait

dire qu'il lui fera rendre la liberté, s'il veut promettre de ne plus porter les armes pour les Calviniſtes. Le duc D'Anjou lui mande en même-temps de ne point faire difficulté de promettre ce qu'on ſouhaite de lui, & qu'il ſe fait fort de lui faire rendre ſa parole : que, ſi Henri ne juge pas à propos de la lui rendre, il ne ſera pas moins le maître de faire ce qui lui conviendra le mieux ; parce que, n'étant pas libre lorſqu'il aura promis, ſa parole ne peut l'obliger ſérieuſement.

La propoſition eut pu tenter un homme moins délicat que le vicomte. Pour lui, il répond au duc D'Anjou, & à ſes amis qui lui avoient écrit de la part de Henri, qu'il n'aime pas aſſez la liberté pour la recouvrer, ou en trompant ſon roi, ou en manquant à ce qu'il croit devoir à ſa religion : que la priſon a quelque choſe de bien dur pour lui, puiſqu'elle le prive des occaſions d'acquérir de l'honneur ; mais qu'il n'en ſortira jamais par des

voies qui pourroient lui être reprochées. Le vicomte, après cette réponſe, languit encore deux ans dans ſa priſon. *Mémoires du duc De Bouillon.*

1581.

Le cardinal Henri, qui règnoit depuis que Sébaſtien s'étoit allé faire tuer en Afrique, étant mort, Philippe II, qui croit avoir des droits inconteſtables ſur le Portugal, y fait entrer le duc D'Albe à la tête d'une armée. Ce général marche à don Antoine, prieur de Crato, qui, ſe portant pour deſcendant légitime de la maiſon royale, quoiqu'il n'en ſoit que le bâtard, s'eſt mis la couronne ſur la tête. Le duc D'Albe, ſe trouvant à la vue de l'armée Portugaiſe, aſſemble ſes officiers, leur donne ſes ordres pour le combat, les inſtruit des volontés de Philippe pour la conſervation de Liſbonne, les fait jurer qu'ils empêcheront le plus qu'ils pourront le pillage, & qu'ils repouſ-

ſeront, s'il le faut, le ſoldat l'épée à la main.

Le conſeil fini, ſes confidens lui demandent en ſecret, comment, n'ayant pas encore battu l'ennemi, il s'occupe ſi fort de la conſervation de la capitale. *Soyez sûrs*, leur répond-il, *que demain je remporterai une victoire complette ſur les Portugais : vous n'en devez pas douter, ſi, depuis que nous faiſons la guerre enſemble, je ne vous ai rien promis que je n'aie fait.* En effet, il bat les Portugais ſi complettement à Alcantara, que la ſoumiſſion entière du Portugal eſt la ſuite de cette action déciſive.

Philippe, inſtruit que ces grands ſuccès ont été accompagnés de quelques déſordres, envoie un commiſſaire pour rechercher la conduite du général, des officiers & des ſoldats, eſpérant faire oublier aux vaincus, par cette ſévérité, qu'ils ont été libres. » Je ne rendrai compte qu'au » roi, dit le duc D'Albe, de l'argent

» qui m'a été confié, & dont il ſem-
» ble faire plus de cas que de la gloi-
» re d'un capitaine qui l'a toujours
» bien ſervi. Je lui mettrai, en ligne
» de compte, des royaumes conſer-
» vés ou conquis, des victoires ſi-
» gnalées, des ſièges très-difficiles,
» & ſoixante-dix ans de ſervice.
» Que s'il trouve que ce n'en ſoit
» pas aſſez pour m'acquitter, je lui
» céderai mes biens paternels, très-
» conſidérables avant que je n'en
» euſſe ſacrifié la plus grande partie
» au bien de l'état. Je lui donnerai,
» enfin, pour ôtage mes deux fils,
» dont l'un a fait triompher, dans
» cent occaſions, les armes d'Eſpa-
» gne, & vient encore de contri-
» buer à la conquête du Portugal.
» S'il n'eſt pas entièrement ſatisfait
» par tous ces ſacrifices, je ſuis prêt
» à lui immoler ma vie, pour achever
» le paiement des ſommes que je
» ſerai convaincu d'avoir détour-
» nées «.

Les officiers & les ſoldats ſont

éclater encore plus leur indignation.
» Quoi ! diſent-ils, nous avons, en
» moins de cinquante jours, ſoumis
» tout ce qui s'étend depuis le Min-
» ho juſqu'au détroit de Gibraltar.
» Cette conquête s'eſt faite en moins
» de temps que le roi n'en auroit
» employé à parcourir ce pays avec
» ſa cour. La faim & les ardeurs de
» la canicule n'ont pas retardé un
» inſtant nos progrès. Nous nous
» ſommes emparés de pluſieurs vil-
» les opulentes, & nos beſoins n'ont
» fait qu'augmenter. Notre modéra-
» tion a été juſqu'à nous priver du
» fruit de nos peines, pour conſer-
» ver à un roi ingrat un royau-
» me opulent que ceux qui nous
» perſécutent vont piller. Ce ſont
» là les crimes, ce ſont les excès
» qui nous attirent des perſécutions
» cruelles ! Telle eſt la récompenſe
» que doivent attendre de Philip-
» pe, de braves gens qui lui ſou-
» mettent des empires, & qui pro-
» diguent pour lui leur ſang & leur
» vie ! «

Comme ces clameurs ſont pouſſées très-loin, on preſſe le duc D'Albe de ſe montrer aux troupes pour les appaiſer. Il ne le veut pas, *pour ne pas expoſer*, dit-il, *ſes ſoldats à faire un crime en lui manquant de reſpect:* mais peut-être pour que la crainte d'une ſédition ramène la cour à des principes de modération, de bienſéance & d'équité. Le calme ſe rétablit enfin. Philippe fait ceſſer ſes odieuſes pourſuites, & l'armée oublie ſes mécontentemens. *Hiſtoire du duc D'Albe.*

1582.

Le duc D'Albe meurt, avec la réputation d'un grand mais cruel général. Il donna d'abord peu d'idée de ſes talens. Charles quint lui-même en avoit ſi mauvaiſe opinion, que, lui ayant accordé les premiers grades par des conſidérations particulières, il ne lui confia de long-temps aucune ſorte de commandement. L'opinion de ſon incapacité

étoit ſi bien établie, qu'un Eſpagnol très-conſidérable oſa lui adreſſer une lettre avec cette ſuſcription: *A monſeigneur le duc D'Albe, général des armées du roi dans le duché de Milan en temps de paix, & grand-maître de la maiſon de ſa majeſté en temps de guerre.* Ce trait de mépris perça le cœur du duc D'Albe, le tira de ſon aſſoupiſſement, & lui fit faire des choſes dignes de la poſtérité. *Mémoires du cardinal De Granvelle.*

Quand on annonçoit au duc D'Albe que quelqu'un de ſes détachemens avoit été battu, il diſoit toujours avec un grand flègme, *No es nada, no hagais caſo. Ce n'eſt rien, ne vous inquiétez point.* Cet air de confiance, qui, placé à propos, raſſure le vaincu & en impoſe au victorieux, devient un objet de dériſion quand il eſt continuel. Cela arriva dans les Pays-Bas, où les confédérés, inſtruits du propos ordinaire du général Eſpagnol, mirent

ſur leurs enſeignes, pour l'inſulter, *No es nada.* Mémoires d'Amelot De la Houſſaie.

Un général doit être ſeul juge de ce qu'il a faire, & ſe déterminer au parti ſage, non à celui que la multitude approuve. Il faut qu'il s'occupe plus de ſon devoir que de ſa réputation ; qu'il donne la loi à ſon armée, & ne la reçoive pas. Un capitaine n'a preſque jamais cédé aux inſtances de ſon armée, qu'il n'ait été vaincu. Le ſoldat veut toujours combattre, pour faire montre de ſa bravoure ; un chef éclairé ne haſarde une action que pour un grand intérêt, ou avec une certitude morale de vaincre.

Le baron De Chevreau, qui ſervoit dans les Pays-Bas, voyant que le duc D'Albe ne vouloit point livrer une bataille que les officiers jugeoient convenable, jetta par dépit ſon piſtolet à terre, diſant : *Le duc ne veut jamais combattre.* Le duc, qui l'avoit entendu, répondit qu'il

étoit bien aiſe de voir le deſir qu'avoient ſes troupes d'en venir aux mains avec l'ennemi ; mais qu'un général ne devoit ſonger qu'à vaincre. *Mémoires de Bernadin De Mendoça.*

Il ne faut pas qu'un guerrier, qui s'eſt diſtingué, ſoit exclus des honneurs militaires, parce qu'il eſt né dans l'obſcurité. Les actions héroïques donnent une ſeconde naiſſance. Tout homme nouveau eſt dans le cas d'Agrippa, qui, ſuivant l'expreſſion de Patercule, s'étoit annobli par ſes exploits : *Novitatem ſuam multis rebus nobilitaverat.*

Julien Roméro, un des plus illuſtres élèves du duc D'Albe, ſçut très-bien faire valoir ſa nobleſſe morale contre un ſeigneur Italien qui lui reprochoit ſa roture. *Mon bras droit*, lui dit-il, *eſt mon père ; & par conſequent je ſuis plus noble que vous.* Amelot, notes ſur Tacite.

Les officiers, qui n'ont dû leur avancement à la guerre qu'à leurs

ſervices, ſont ordinairement très-ſévères, parce qu'il connoiſſent mieux que les autres le penchant du ſoldat au libertinage, & les ruſes qu'il emploie pour tromper la vigilance de ſon capitaine. Tel étoit le colonel François Verdugo, qui, de ſimple fantaſſin, étoit devenu, par ſon talent & par l'eſtime du duc D'Albe qui en étoit le fruit, un des principaux chefs de la milice Eſpagnole. Il diſoit ſouvent qu'il étoit *Franciſco* pour les bons ſoldats, & *Verdugo* pour les méchans; mot qui, en Eſpagnol, ſignifie bourreau. *Coloma, guerres de Flandre.*

1582.

Les iſles Açores, qui faiſoient partie du royaume de Portugal, craignant une domination étrangère, embraſſent les intérêts de don Antoine contre Philippe. Le monarque Eſpagnol y envoie une flotte pour les réduire. Les troupes de débarquement ayant d'abord atta-

qué la Tercère, le gouverneur, Cebrian De Figueredo, uſe, pour ſe défendre, d'un ſtratagême ſingulier qui lui eſt ſuggéré par un hermite.

Un grand nombre de bœufs dont cette iſle eſt remplie ſont raſſemblés, & pouſſés devant les troupes à coups d'aiguillon. Ces animaux ainſi attroupés élèvent une pouſſière ſi épaiſſe, que les Eſpagnols, croyant avoir à combattre une armée entière, veulent regagner précipitamment leurs vaiſſeaux. Ce mouvement cauſe de la confuſion, & occaſionne une boucherie horrible. Figueredo rentre triomphant dans la ville; &, ayant fait déchirer les drapeaux des aſſaillans, en sème les lambeaux dans les rues. *De Thou.*

1582.

Un commandant, qui parle avec vigueur & qui agit avec intrépidité, réuſſit preſque toujours à imprimer la terreur aux ſéditieux, en

quelque nombre qu'ils puiſſent être.

Un régiment Allemand, qui ſert la cauſe Eſpagnole dans les Pays-Bas, ſe retire en bataille derrière les retranchemens du camp, réſolu à ne pas combattre qu'on ne lui ait payé toutes les montres qui lui ſont dues. Il fait plus : Pour montrer juſqu'où il eſt déterminé à pouſſer les choſes, il arrache l'enſeigne des mains de celui qui la porte, & la jette par terre.

Le duc De Parme, averti de ce déſordre, que le défaut d'argent a fait ſouvent répéter durant le cours de cette longue guerre, pouſſe ſon cheval contre ces troupes, détourne avec ſon épée les premières piques, ouvre le bataillon, & dit fièrement au colonel : *Pour que je ne faſſe pas tailler en pièces indifféremment tous ces mutins, envoyez-moi les deux ſoldats de chaque compagnie que vous jugerez les plus coupables.* On en choiſit vingt, qui ſont pendus à l'inſtant en préſence du régiment, qui n'oſe

pas ſeulement ſe permettre un murmure.

Les principaux officiers de l'armée, qui avoient tremblé pour leur général lorſqu'ils l'avoient vu ſeul au milieu des piques baiſſées des Allemands, ſont tous étonnés, après l'événement, qu'un homme puiſſe avoir tant de force contre un ſi grand nombre de gens armés. Cet effort d'une vertu extraordinaire produit, parmi les troupes Eſpagnoles, un long calme, qui n'eſt pas ſeulement troublé par une ombre de ſédition. *Strada.*

1582.

GUILLAUME LE SIMPLE, capitaine au ſervice des confédérés dans la garniſon de Lière, étant convenu avec le duc De Parme de lui livrer la ville, demande permiſſion d'aller en parti, pour faire quelques priſonniers, qu'il puiſſe échanger contre ceux que les Eſpagnols ont fait ſur lui. Dès qu'il eſt ſorti avec ceux

des ſiens dont il a pu s'aſſurer, il va au-devant du corps ennemi qui doit le joindre. Les deux troupes réunies marchent vers Lière, & y arrivent pendant la nuit. La garniſon ne balance pas à ouvrir les portes au capitaine Le Simple. Les Eſpagnols ſaiſiſſent cet inſtant pour entrer ; & la place eſt ſurpriſe par ce ſtratagême. *Meteren, hiſtoire des Pays-Bas.*

1583.

Le duc D'Anjou avoit été appellé en 1581 par les confédérés des Pays-Bas, non comme maître abſolu, mais comme chef des provinces qui avoient ſecoué le joug Eſpagnol. Ennuyé de ne pas règner auſſi abſolument que Henri III ſon frère, il veut être le tyran de ſes ſujets, & y échoue en voulant s'emparer d'Anvers. Pluſieurs François, diſtingués par leur naiſſance & par leurs emplois, périſſent dans cette entrepriſe odieuſe.

Le duc ne montre pas le moindre regret de la perte de tant d'hommes généreux, qui ſont les victimes de ſa folle ambition. Il prend même ſi peu de ſoin de maſquer ſon inſenſibilité, que, deux jours après ce déſaſtre, entendant parler de l'intrépide Saint-Aignan, qui s'eſt noyé à cette occaſion, il ne rougit pas de dire : *Je crois que qui auroit pu prendre le loiſir de le contempler à cette heure, il lui auroit vu faire une plaiſante grimace.* Journal de Henri III.

1584.

Les Pays-Bas ſont le théâtre des plus odieuſes cruautés entre les troupes de Philippe II & les confédérés. Les Gantois pouſſent la férocité juſqu'à couper le nez & les oreilles à trois Eſpagnols, le pied à un Allemand, & les renvoient enſuite à leur troupe. Le duc De Parme, pour arrêter le cours de ces barbaries, ou, peut-être, par eſprit de vengeance, fait maſſacrer quatre Gantois,

qu'on met ſur une planche, & qu'on renvoie à Gand par la rivière, avec cette inſcription : *Les Gantois nous ayant envoyé nos priſonniers par terre, nous leur renvoyons les leurs par eau.* De Thou.

1585.

PENDANT que les Eſpagnols font le ſiège, très-long, très-opiniâtre & très-meurtrier d'Anvers, il arrive une petite choſe qui produit un grand événement.

Une femme de condition de la ville eſt malade, & a beſoin, pour ſa guériſon, de prendre du lait d'âneſſe. Comme il n'eſt pas poſſible d'en trouver dans la place, un jeune homme s'offre d'en aller chercher une dans le fauxbourg, quoiqu'il ſoit occupé par les aſſiégeans ; & en effet, il l'amenoit, lorſqu'il eſt pris & conduit au duc De Parme.

Ce général traite le jeune homme avec bonté, loue l'honnêteté de ſon

entrepriſe, fait charger l'âneſſe de perdrix, de chapons, de tout ce qui peut être utile à une malade ; ordonne que tout ſoit mené à la dame ; & qu'on diſe, au conſeil & au peuple d'Anvers, qu'il leur ſouhaite toutes ſortes de proſpérités.

Cette généroſité du duc De Parme, à laquelle on ne s'attend pas, fait une révolution générale en ſa faveur. Il eſt décidé qu'il faut lui envoyer, au nom du public, des confitures & le meilleur vin qui ſoit dans la ville. Les eſprits s'adouciſſent inſenſiblement par ces attentions mutuelles ; on s'accoutume à penſer que les Eſpagnols ne ſont pas auſſi féroces qu'on l'a cru. Cette opinion fait qu'on ne pouſſe pas la réſiſtance auſſi loin qu'on l'auroit fait ſans cela, & qu'il y a beaucoup de maux d'évités pour les aſſiégeans & pour les aſſiégés. *Strada.*

La priſe de cette importante place cauſe une ſi grande joie à Philippe II, qu'en ayant appris la nou-

velle pendant la nuit, il va ſur le champ, tout myſtérieux & tout auſtère qu'il eſt, frapper à la porte de ſa fille Iſabelle, en criant : *Anvers eſt à nous.* Abrégé chronologique de l'hiſtoire d'Eſpagne.

1585.

ON porte dans les Indes des troupes Portugaiſes, qui font naufrage. Une partie aborde dans le pays des Caffres, & l'autre ſe met à la mer ſur une barque conſtruite des débris du vaiſſeau. Le pilote, s'appercevant que le bâtiment eſt trop chargé, avertit le chef qu'on va couler à fond, ſi on ne jette dans l'eau une douzaine de victimes. Le ſort tombe, entre autres, ſur un ſoldat dont l'hiſtoire n'a pas conſervé le nom. Son jeune frère tombe aux genoux d'Edouard De Mello, & demande avec inſtance de prendre la place de ſon aîné. *Mon frère*, dit-il, *eſt plus capable que moi ; il nourrit mon père, ma mère, mes ſœurs ;*

s'ils le perdent, ils mourront tous de misère. Conſervez leur vie en conſervant la ſienne ; & faites-moi périr, moi qui ne puis leur être d'aucun ſecours. Mello y conſent, & le fait jetter dans la mer.

Le jeune homme ſuit la barque pendant ſix heures ; enfin, il la rejoint. On le menace de le tuer, s'il tente de s'y introduire : l'amour de ſa conſervation triomphe de la menace ; il l'accroche. On veut le frapper avec une épée, qu'il ſaiſit & qu'il retient juſqu'à ce qu'il ſoit entré. Sa conſtance touche tout le monde. Il lui eſt permis de reſter avec les autres, & il parvient ainſi à ſauver ſa vie & celle de ſon frère. *La Clède, hiſtoire de Portugal.*

1585.

Les princes Lorrains établis en France, étoient parvenus à former un parti redoutable, ſous prétexte de défendre la religion Catholique, mais en effet pour ſe rendre plus conſidéra-

bles dans l'état. Dans le temps où les eſprits ſont les plus échauffés, un de leurs plus zèlés amis, qui entend les plaintes continuelles qu'ils font du duc D'Epernon, le plus inſolent des favoris de Henri III, s'offre de le tuer dans un combat ſingulier. *Je ſerois bien fâché qu'il fût mort*, dit le duc De Guiſe ; *car il nous donne force braves hommes, qui n'épouſeroient pas nos intérêts, ſi le deſir de ſe venger des inſultes que ce petit cadet de Gaſcogne fait tous les jours aux plus honnêtes gens de la cour, ne les y attiroit.* Hiſtoire de la Ligue.

En effet, tout le monde ſe détache ſi bien du roi, qu'il croit devoir ſe joindre lui-même aux Ligueurs, qui le forcent à réſoudre la guerre contre les Calviniſtes. Comme les factieux ne paroiſſent pas diſpoſés à lui fournir les moyens de la faire avec ſuccès, il dit à quelques-uns de ſes confidens, en gémiſſant : *J'ai bien peur qu'en voulant perdre le prêche,*

nous ne haſardions fort la meſſe. Mémoires de la Ligue.

Catherine de Médicis, qui, après avoir ſi ſouvent allumé le feu, croit devoir l'éteindre en cette occaſion, a quelques conférences avec le calviniſte Turenne, auquel elle finit par dire que le roi ſon fils veut réſolument qu'il n'y ait qu'une religion en France. *Et bien, madame*, replique le vicomte avec un ſourire fier & mépriſant, *nous le voulons bien, pourvu que ce ſoit la nôtre : autrement, nous nous battrons bien.* Ce mot finit tout. La guerre commence ; & les Huguenots entreprennent le ſiège de Fontenai-le Comte, capitale du bas Poitou. *Mémoires de la Ligue.*

La ſappe ſe trouve bientôt pouſſée ſi avant, que les mineurs peuvent entendre la voix des ſoldats qui gardent les parapets ; & c'eſt le roi de Navarre qui s'en apperçoit le premier. Ce prince parle & ſe fait connoître aux aſſiégés, qui ſont ſi étonnés, qu'ils demandent dès l'inſtant à

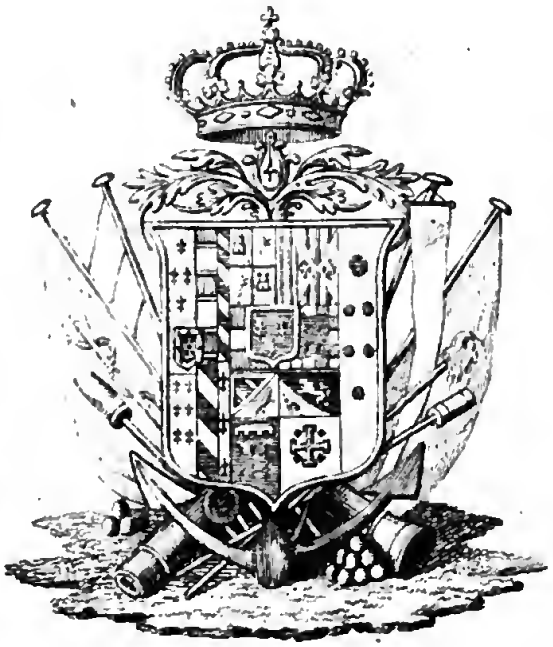
capituler. Les propoſitions ſe font par cette étrange voie ; & les articles ſont dictés par Henri dans les logemens mêmes des mineurs. La ſureté de ſa parole eſt ſi connue des Catholiques même, qu'ils ne veulent point d'écrit. *Mémoires de Sully.*

Fin du premier volume.

610285

BIBLIOTECA NAZIONALE V. E. III. NAPOLI

REALE OFFICIO TOPOGRAFICO



Armadio

Scansia Lett. G

N.° 37